

UNE MORT  
SI DOUCE

AMANDA CROSS

RIVAGES MYSTERE

Amanda Cross

# Une mort si douce

(*Sweet Death, Kind Death*)

Traduit de l'américain  
par Catherine Cheval



Rivages/Mystère

*À David Hadas*

*En souvenir d'un quart de siècle de  
conversations sur la vie et la mort.*

*D'où vient que je vois en la Mort  
Une amie ?  
C'est qu'elle est la Défaiseuse,  
Celle qui défait les corps,  
Les nerfs, et la douleur exquise,  
Puis disperse le tout au gré de l'aquilon,  
Et voilà qu'il n'en reste plus trace.  
De cela, toi seule es capable,  
Mort si bonne, Mort si douce,  
Qu'aucun dieu ne surpasse.*

*Stevie SMITH*

# Chapitre 1

*Il n'y a pas au monde pensée plus simple que cela : tout dieu qu'il soit, Thanatos doit se rendre à notre appel.*

*Stevie SMITH*

En vue d'une biographie de Patrice Umphelby, écrivain et universitaire récemment disparue, nous aimerais entrer en contact avec toute personne l'ayant connue ou ayant correspondu avec elle.

Kate Fansler assista, en compagnie de plusieurs centaines d'autres personnes, au service célébré en la mémoire de Patrice Umphelby à New York (le service funèbre proprement dit avait eu lieu à Clare College, quelques mois plus tôt). De l'avis de tous, ce fut une cérémonie des plus émouvantes. Les messes d'enterrement peuvent être d'une profonde tristesse, mais parviennent rarement à vous élever l'âme. Celle-ci se déroula dans un dépouillement tout quaker ; ceux qui souhaitaient rendre hommage à la défunte se levèrent pour le faire. D'expérience – et elle était loin, lui semblait-il, d'être la seule dans ce cas –, Kate redoutait ce genre de cérémonial informel qui a le don de déchaîner les éloquences tout en réduisant au silence ceux qui pourraient exprimer des sentiments plus intimes ou évoquer d'authentiques souvenirs. Ce jour-là, pourtant, ses craintes se révélèrent injustifiées. Les intervenants, qu'il s'agisse d'hommes ayant connu Patrice dans sa prime jeunesse ou plus tard, ou de femmes pour qui elle avait été d'un grand support moral vers la fin de sa vie, s'accordèrent à attester de son rayonnement spirituel, de sa générosité et, par-dessus tout, de la qualité de l'écoute qu'elle semblait pouvoir accorder à tous ceux qui faisaient appel à elle. Sans avoir personnellement rencontré Patrice Umphelby, Kate en avait entendu dire tant de bien, avant comme après sa mort, qu'elle

s'était sentie en quelque sorte tenue d'assister au service funèbre, pour saluer la mémoire d'une femme d'une si rare force d'âme. Et curieusement, Patrice Umphelby n'avait jamais autant existé pour elle que depuis cette cérémonie : on ne cessait de prononcer son nom ou d'évoquer son souvenir en sa présence. Et puis, un beau jour, et dans des circonstances ô combien mémorables, Kate se trouva forcée de penser à elle de façon plus personnelle.

Les divers entrefilets signalant dans toute la presse littéraire qu'une biographie de Patrice Umphelby était en projet lui avaient totalement échappé. Ce n'est qu'un matin où elle était chez elle, clouée au lit, dans cet état second où vous plonge une bonne grippe, qu'elle en eut vent. La pensée qu'en cette ère de prolifération nucléaire, la planète risquait à tout moment de sombrer dans le néant n'atténuaît en rien son abyssale indifférence aux destinées du monde. L'unique idée qui affleurait à sa conscience, c'était que les virus ou les bactéries – ou tout autre néologisme scientifico-médical désignant ces sales bestioles qui croissent et multiplient dans un organisme humain en état de déficience immunitaire – avaient renforcé leur système d'autodéfense au cours de leur longue lutte contre la médecine moderne, et qu'avec la veine qui depuis toujours caractérisait leur engeance, ils survivraient à l'extinction de toute autre forme de vie sur terre.

Pourquoi, dans ces conditions, s'entêter à lire son courrier ? Kate eût été bien en peine de le dire. Son époux, Reed Amhearst, prêtait son concours à cette activité, à ses yeux insensée, en décachetant les enveloppes et en empilant leur contenu à portée de main de la malade. Les yeux de Kate tombèrent sur une lettre où deux hommes lui annonçaient qu'ils s'étaient attelés à la biographie de Patrice et qu'ils désiraient lui parler de la défunte. Kate se souvenait-elle de sa rencontre avec Mrs Umphelby sur un aéroport paralysé par le brouillard, quelques années plus tôt ? Leur discussion avait porté sur Dieu...

Elle se laissa aller contre ses oreillers et ferma les yeux, comme quelqu'un qui attend que le film qu'on vient de charger dans le projecteur veuille bien défiler et que le projectionniste

fasse le point. Faux ! rectifia-t-elle mentalement. Passé la quarantaine, le phénomène de la mémoire ressemble davantage à une image inopinée qui vous flashe dans la tête, telles les plaques des lanternes magiques d'antan. De nos jours, songea-t-elle, si les lanternes magiques existent encore, on a dû les baptiser d'un nom barbare, genre « prothèses audiovisuelles »...

À l'âge certain qui commençait à être le sien, Kate avait découvert que les souvenirs vous reviennent sans crier gare, ou parfois suscités par un mot, une odeur ou un son des plus anodins, et s'imposent à vous en un éclair. Les gens qui, comme elle, n'avaient pas le culte du passé, ne faisaient rien pour retenir ces flash-back. (Plus tard, en repensant à cet instant où le nom de Patrice était parvenu à son cerveau embrumé, Kate devait comprendre que cette indifférence au monde du souvenir était, tout comme une certaine excentricité foncière, un trait qu'elles avaient en commun.)

Patrice – indiquaient dans leur lettre ses deux biographes – avait reçu sur les fonts baptismaux le prénom de Patricia, mais lui avait dès l'enfance préféré la version française du prénom Patrick, de la même façon qu'une certaine Aurore Dupin s'était entichée de la version anglaise de Georges. Reed qui se matérialisa à cette seconde au chevet de Kate, un jus d'orange à la main, s'entendit demander s'il se souvenait pourquoi George Sand – à laquelle il avait un jour comparé Kate, chose que l'intéressée avait jugée peu flatteuse à l'époque – avait choisi de s'affubler d'un prénom masculin. L'influenza est un des écueils de la vie conjugale, trop souvent négligé par les études statistiques sur les facteurs de recrudescence des divorces.

À travers les brumes de sa grippe, Kate parvint tout de même à se rappeler que ses correspondants avaient raison : elle avait bel et bien croisé Patrice, il y avait des années de cela, sur un aéroport lui aussi perdu dans les brumes, mais écossaises celles-là. Contraintes d'attendre que le brouillard daigne se lever, elles avaient dû se contenter de denrées tout juste comestibles et de commodités des plus rudimentaires. (Comme ses proches pouvaient en attester, Kate était de taille à faire face à toutes les adversités, à condition qu'elle soit convenablement ravitaillée en carburant et que la plomberie soit à la hauteur.) Kate et

Patrice s'étaient effondrées côte à côte sur ces sièges inhospitaliers qu'affectionnent les designers de mobilier urbain et avaient échangé des soupirs éloquents. Là-dessus, Kate avait sorti de son bagage à main une flasque de Laphroaig (ceci se passait bien avant que la mode de ce nectar pur malt ne se répandît dans les milieux nord-américains branchés) et l'avait tendue à Patrice – dont elle ignorait encore le nom. Elles étaient ensuite passées, selon une progression évidente, du malt à Dieu, et au problème de son existence. C'était Patrice qui avait amené la conversation sur ce terrain – Kate en était sûre : en règle générale, ce sujet n'était pas de ceux qu'elle abordait spontanément où que ce soit, alors, a fortiori, bloquée dans un aéroport en compagnie d'une inconnue... Placée au pied du mur, elle avait répondu par une formule mise au point vers l'âge de sa majorité et qu'elle n'avait pas jugé utile de modifier depuis – à savoir qu'elle supposait que l'existence de Dieu devait être d'un grand secours à tous ceux qui eussent été incapables de faire face à l'injustice de la vie sans cet adjuvant. Sur quoi, le souvenir lui en revint (elle devait déjà avoir ingurgité plus d'une lampée de Laphroaig), elle avait cité à Patrice une réflexion de Mrs Ramsay, tirée de *La Promenade au phare* de Virginia Woolf.

« « Qu'est-ce qui avait bien pu l'inciter à dire une chose pareille : « Nous sommes entre les mains de Dieu » ?... Comment un Dieu quelconque a-t-il pu créer ce monde ? se demanda-t-elle. Depuis toujours, elle avait conscience qu'il n'existe ici-bas ni raison, ni ordre, ni justice. Qu'il n'y a que souffrance, mort, misère. Il n'y a si vile perfidie que le monde ne puisse la commettre ; elle le savait. Aucun bonheur ne dure ; elle le savait. »

— Ça vous arrive souvent, de citer Virginia Woolf ? avait demandé Patrice.

— Je cite à tort et à travers, avait répondu Kate. C'est, comme le tabac, une sale manie à laquelle je suis très attachée. Mais étant donné que je suis prof de littérature, avait-elle confié – chose qu'elle se permettait rarement avec des personnes de rencontre –, dans mon cas, c'est un genre de maladie professionnelle...

— Tiens ! avait répondu Patrice. Moi aussi, j'enseigne, mais pas la littérature, et je ne suis pas très portée sur les citations — du moins, pas dans la conversation courante. Mais ceci dit, vous êtes dans le vrai : Dieu n'existe pas. »

Lorsque, le temps ayant eu raison de sa grippe, Kate fit la connaissance des deux biographes de Patrice Umphelby, elle découvrit deux garçons répondant aux prénoms de Archer et Herbert, qui surent mettre dans leur interview — comme sans doute dans toutes celles qu'ils étaient amenés à faire — un mélange de charme et de sérieux proprement irrésistible, du moins à ses yeux. Ils parvinrent à la persuader en usant, pour ce qui était d'Archer, de compliments discrets et, pour Herbert, d'une attention émerveillée, qu'ils tenaient en elle un véritable trésor. Kate, qui pourtant s'était, de longue date, fait une règle de ne jamais se fier à ses premières impressions, s'abandonna sans résistance à la perspective d'une nouvelle amitié et au capiteux plaisir d'envoyer promener ses grands principes.

Le restaurant où ils s'étaient donné rendez-vous contribua à sa façon à l'atmosphère de cette mutuelle découverte. Kate se reprochait souvent de mener l'essentiel de sa vie sociale — et la part de sa vie professionnelle qu'elle passait hors des salles de cours ou de réunion — devant une table de restaurant. Avec le temps, elle en était venue à juger un établissement moins à la qualité de la cuisine qu'on y servait qu'en fonction de l'esprit des lieux : l'espace ménagé entre les tables, l'accueil du personnel, la rapidité du service (quand elle n'était pas dictée par le souci de libérer une table au plus tôt), le confort des toilettes dames... Si ces conditions étaient réunies, Kate se moquait comme de l'an quarante des ukases gastronomiques de Mimi Sheraton et, tant qu'on ne lui gâchait pas ses étrilles en les passant à la friture ou que son plat ne baignait pas dans des litres de sauce verdâtre, elle n'était guère difficile. C'était avant tout pour la conversation qu'elle allait manger au restaurant. S'il n'avait pas été une crème d'homme, Reed aurait pu dire qu'elle se nourrissait de paroles.

Toujours est-il que, comme ses compagnons de table, le restaurant chinois où ils étaient installés promettait de satisfaire à ses critères de convivialité.

« Et Patrice ? demanda-t-elle. Était-elle du genre à fréquenter les restaurants chics, fussent-ils asiatiques ? Elle m'a paru assez excentrique, puisque c'est ainsi que notre société étiquette les femmes... disons « mûres », plus soucieuses de leur confort que de maintenir une illusion d'élégance et de jeunesse. N'aurait-elle pas préféré, je ne sais pas, moi... boire du yaourt à même la bouteille et s'offrir une longue balade à pied ?

— Oh, que si, grands dieux ! s'exclama Archer. Au regard des normes que l'on applique habituellement aux femmes de son âge, Patrice était follement originale – et absolument adorable, ce qui, ma chère, constitue un cocktail des plus rares. J'entends par là que la plupart des représentantes du beau sexe qui décident de faire une croix sur la coquetterie, ce qui, ne nous voilons pas la face, se manifeste souvent, au quotidien, par de gros godillots et des ongles douteux – eh bien, lorsqu'on discute avec elles, ces femmes-là vous donnent le sentiment que vous devriez être prêt à mourir sur les barricades pour les causes qu'elles défendent. Mais le fait est qu'on se sent rarement l'envie de jouer les héros sur une barricade. Le plus souvent, on ne souhaite qu'une chose : pouvoir déjeuner en paix. Comme nous le faisons en ce moment. »

Herbert, l'élément sérieux du duo, avait pris un petit air froissé. Kate pressentait déjà que, dans leur tandem, c'était à lui que revenaient les tâches ingrates – user ses fonds de culotte devant son bureau, s'assurer que les notes étaient placées au bas de la bonne page et vérifier les sources des citations. De toute évidence, il était aussi indispensable à Archer, qu'Archer l'était pour lui. Le rôle d'Archer consistait à charmer les amis et les parents de Patrice pour leur soutirer les souvenirs et les anecdotes qui font les bonnes biographies et, avant tout, pour leur donner envie de les recevoir. Mais sans Herbert, Archer aurait probablement perdu son temps en frivolités, tandis que, privé d'Archer, Herbert aurait passé ses journées dans une monotonie tout aussi improductive.

Pourtant, Herbert avait tiqué, car Archer n'avait l'air d'exonérer Patrice d'un stéréotype que pour mieux y condamner le reste de la gent féminine et, en outre, il lui paraissait flatter Kate au-delà de ce qu'une femme de son intelligence pouvait

raisonnablement accepter en la matière. Kate en sut gré à Herbert, tout en devinant qu'il ne pouvait percevoir la prévenance et la finesse intuitive que dissimulait l'exubérance d'Archer. Elle subodorait en ce dernier un fond de gentillesse dont il devait rarement se départir. Il captait d'infimes signaux qui échappaient totalement à Herbert, comme au commun des mortels, moyennant quoi, il s'attirait une sorte d'affection universelle. Pourtant, avec cet appétit de vivre qui le caractérisait, Archer ne pouvait se passer de Herbert, sans qui il aurait été incapable de renoncer à goûter tout le suc de la vie suffisamment longtemps pour pouvoir s'en faire le chroniqueur. À eux deux, ils en viendraient à bout, de cette biographie... Le repas n'était pas terminé que Kate était déjà sous le charme de leur duo. C'était bien là la preuve de la profonde originalité qu'Archer avait pressentie en elle, car la plupart des gens se contentaient de s'enticher d'Archer, et de lui seul.

Une question s'imposait, et Kate la leur posa : « Comment vous êtes-vous retrouvés à la tête de cette entreprise ? Je veux dire, pourquoi vous y mettre à deux, et, à la limite, pourquoi cette biographie tout court ? Je sais très peu de choses de Patrice ; pour moi, c'était une universitaire célèbre et très appréciée, qui ne croyait pas en Dieu.

— Vous n'avez pas idée, ma chère, du nombre de gens qui aspiraient à devenir son biographe officiel ! Ses enfants, qui sont aussi ses héritiers, ont tâché de respecter ses volontés, ou du moins, ce qu'ils pensaient qu'elle aurait souhaité, vu les circonstances. Ils ont mis ses papiers personnels à la disposition de tous ceux qui en ont exprimé le désir. Ah, ma chère... ! La foule, le bruit, les gens ! pour reprendre ce que disait Ernest Thesiger de la Grande Guerre... D'autant plus que la disparition de Patrice a déclenché une véritable avalanche d'articles, qui déformaient les faits à qui mieux mieux. Oh, je sais, je sais... ajouta Archer en levant les mains pour prévenir toute objection, qu'est-ce qu'un fait, me direz-vous... ? Mais après tout, si vous vous disposez à accuser quelqu'un de crimes auxquels il n'a jamais songé, sans même parler de les commettre, tout en le présentant comme la réincarnation du Messie – où en étais-je... ? Bref, en résumé, les héritiers de Patrice ont décidé de

désigner un biographe, une fois pour toutes, et de ne laisser tout un chacun y aller de son grain de sel qu'une fois que les faits – enfin, ce que j'appelle, moi, les faits – seraient établis, si possible avec un certain bonheur d'écriture et un minimum de lisibilité. Ne me demandez surtout pas par quel miracle j'ai réussi à me sortir des méandres de cette phrase, et épargnez-moi vos pronostics sur mes chances d'écrire avec tout le bonheur et la lisibilité requis, au vu d'un tel désastre syntaxique... Et, bien entendu,acheva-t-il, non sans un certain panache, ce sera une biographie à quatre mains, mais vous aviez sûrement noté ce détail, au passage.

— J'ai noté, en effet, répliqua Kate, et j'avoue que vous m'intriguez. En quoi puis-je vous être utile, dans l'immédiat ? »

Ils en étaient au dessert, ce qui signifie, dans un restaurant chinois, que le repas s'achève, pour qui ne raffole pas de kumquats confits, d'oranges givrées ou de tranches napolitaines. Restaient les incontournables gâteaux porte-bonheur, et leurs messages sibyllins.

« Avez-vous remarqué, s'enquit Kate en brisant le sien pour en extraire le ruban de papier, la façon dont, si rationnel soit-on par ailleurs, on se cramponne à l'idée qu'il existe quelque part un être omniscient, qui guide nos destinées ? Rien ne pourrait m'empêcher de prendre connaissance de cet oracle, et d'en tenir compte, fût-ce partiellement, pour peu qu'il paraisse s'appliquer à mon cas, bien que je sache pertinemment que ce n'est qu'un attrape-nigaud. Il y a quelque chose de rassurant à penser qu'une trame générale, à laquelle nous donnons le nom de destin, sous-tend notre existence et à nous dire qu'un être infiniment sage oriente cette destinée et nous en livre, ça et là, un aperçu. « Ne laissez pas passer la prochaine occasion qui se présentera. » Tiens, qu'est-ce que je disais ! Un message d'outre-monde. Pourquoi cette dissertation sur les gâteaux porte-bonheur, vous demandez-vous ? Parce que j'ai eu le sentiment que Patrice, pour des raisons que je serais bien en peine de vous donner, était à deux doigts d'interpréter le brouillard qui régnait sur cet aéroport écossais comme on interprète ces messages – autrement dit, d'y voir une révélation, un encouragement, une reconnaissance de nos aspirations

secrètes. C'est pour cette raison, je pense, qu'elle m'a posé cette question si incongrue sur Dieu. Et en un sens, je me rends compte aujourd'hui que je l'avais comprise, comme semble l'indiquer cette référence que j'ai faite à Mrs Ramsay. J'ai dû sentir ce besoin qu'elle avait, comme Mrs Ramsay, de croire en un dessein supérieur, ce désir de se dire que nous sommes peut-être entre les mains de Dieu. C'est une idée que même une femme aussi conventionnelle que Mrs Ramsay trouvait insupportable. Voyez-vous dans tout cela quelque chose qui fasse sens ? Qui puisse vous être utile ? »

Un ange passa. « Ça nous est infiniment utile, dit Herbert. Vous savez sans doute, j'imagine, que Patrice s'est suicidée. C'est un geste qu'Archer ne s'explique pas. Je n'ai pas connu Patrice, voyez-vous, mais lui la connaissait très bien. Il la trouvait absolument irrésistible. Archer adore tout ce qui sort de l'ordinaire. Les gens qui, comme les œuvres d'art, sont uniques en leur genre, le font craquer...

— À condition, précisa Archer avec sa légèreté coutumière, qu'ils ne soient ni insupportablement militants, ni totalement dépourvus d'humour – vous savez, le genre qui se voue corps et âme à la cause végétarienne ou qui se lance dans une croisade contre la plaque dentaire... Libre à eux de consommer des kilomètres de fil à dents, mais qu'ils n'en fassent pas une cause nationale... ! Idem pour le jogging, si vous me suivez...

— Oh, sans problème ! fit Kate.

— Pour en revenir à ce que je vous expliquais, reprit Herbert, je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer Patrice. Tout ce que je sais d'elle, je l'ai appris à travers ses papiers, ses livres, sa correspondance, son journal et, avant tout, en écoutant ce que m'en ont dit ceux qui l'ont aimée ou détestée – il y en avait tout de même quelques-uns, évidemment... L'image que je me fais d'elle est donc assez différente de celle qu'en a Archer. Peut-être pas incompatible, mais autre. Je suis convaincu que la vie de Patrice peut donner lieu à une biographie exemplaire ; une légende, aurait-on dit au Moyen Âge. Je pense, comme John Donne, que les amants font de meilleures figures de légende que les saints.

— C'est indéniable, dit Kate. Croyez-vous que Patrice se soit décidée à m'interroger sur Dieu parce que je buvais du Laphroaig ? Il est vrai qu'une telle eau-de-vie est le signe d'un scepticisme de bon aloi. Nous serions d'ailleurs ravis, mon mari et moi, de vous initier à cette merveille, un de ces soirs. Qu'en dites-vous ?

— Ce sera avec joie, très chère. Quel soir vous conviendrait ? À propos, que fait votre mari, dans la vie ?

— Il s'efforce de réprimer le crime et de démasquer les criminels – aucun rapport avec Patrice, bien entendu ! Mais je crois qu'il vous plaira. »

## Chapitre 2

*Il n'y a guère qu'en fait de vertus que nous fassions preuve d'originalité, parce que la vertu est difficile... Les vices sont communs, et les vertus particulières.*

*Iris MURDOCH*

En attendant l'arrivée d'Archer et Herbert, invités à prendre le verre promis, Reed proposa à Kate un Martini-gin.

« Tu sais quoi ? lança Kate. Ces derniers temps, une foule de gens m'ont dit que nous avions tendance à trop boire. Tu crois que c'est vrai ?

— Sûrement. Si on s'offrait une petite Vodka pure, comme l'aimait Balanchine ? Ou veux-tu que nous fassions semblant de préférer le Martini-gin ? Tu vas voir que, sous peu, on va se mettre au blanc sec, puisque tout le monde semble en passe d'y renoncer pour le tord-boyaux...

— En fait, je leur ai plus ou moins fait miroiter un Laphroaig. Alors, autant ouvrir d'emblée dans la couleur, non ? Qu'en penses-tu ?

— Je suis. Si seulement tous les grands problèmes mondiaux pouvaient se régler aussi facilement... Mais, dis-moi, à quoi ils ressemblent, tes mystérieux biographes ? Abstraction faite de ce que je ne vais pas tarder à constater *de visu*, s'entend...

— J'ai reçu un mot d'Archer pas plus tard qu'aujourd'hui, répondit Kate. Il m'envoie ce qu'il appelle un « résumé encyclopédique » de la vie de Patrice. Il m'écrit, je cite : « Comme nous le savons, vous et moi, ce genre de papier ne dit pas grand-chose, ou pratiquement rien, mais ces « faits » vous permettront tout de même de découvrir Patrice sous un certain jour. Herbert et moi-même pensions qu'il nous suffirait de vous voir une fois, pour que vous nous racontiez votre fameuse rencontre avec elle sur cet aéroport, mais nous envisageons à présent d'abuser outrageusement de votre gentillesse pour vous soumettre divers problèmes qui se posent à nous. Je n'irai pas

jusqu'à dire que c'est parce que vous êtes une femme que nous vous sollicitons ainsi ; mais le fait que vous soyez une certaine sorte de femme n'y est peut-être pas étranger. J'entends par là que vous êtes libre de tout parti pris quant à la biographie « attendue » d'une femme. (Je suis sûr que vous me comprenez, très chère, et que vous ne vous en offusquerez pas...) » Il termine en m'assurant que lui et Herbert se réjouissent d'avance de rencontrer ce veinard de Reed.

— Il ne serait pas un peu gay sur les bords... ? ce qui peut être aussi bien un plaisir qu'un calvaire, selon le genre de bonhomme que c'est.

— Archer est absolument délicieux, crois-moi. Il semble vivre sa vie comme si c'était une comédie musicale de Cole Porter et, comme dans l'univers de Cole Porter, sa vie donne l'impression d'être beaucoup plus simple qu'elle ne l'est en réalité.

— Et ce résumé encyclopédique, alors ?

— J'y ai à peine jeté un coup d'œil, mais j'en ai lu suffisamment pour apprendre que le mari de Patrice s'est fait descendre au cours d'une attaque à main armée.

— Ah ça, bon sang ! Mais c'est... Bien sûr ! Umphelby. Je me disais aussi que ce nom à coucher dehors ne m'était pas inconnu ! Mais je n'arrivais pas à le situer. C'est nous qui avons instruit cette affaire. Il s'est fait braquer par deux petites frappes qui lui ont tiré dessus parce qu'il refusait de leur donner sa montre. Il faut dire qu'ils l'avaient déjà soulagé de son portefeuille... Un entêtement stupide de sa part, bien sûr, mais bon... On a coffré les deux mômes, mais ça doit lui faire une belle jambe, là où il est... Si seulement ils n'avaient pas été armés ! Mais à quoi bon remettre cette discussion sur le tapis... ? Ça a dû être atroce pour elle, ce qui doit être l'aspect de l'affaire qui vous intéresse en priorité, toi et tes biographes. D'ailleurs, quand on parle du loup... je crois que les voilà. »

En règle générale, ni Archer ni Herbert n'étaient amateurs de boissons fortes, mis à part le vin. Archer admettait cependant la nécessité de certaines libations symboliques et, sur le plan de la convivialité, Herbert calquait sa conduite sur celle d'Archer. Ils portèrent donc un toast à la mémoire de Patrice et à sa future biographie, avec deux doigts de Laphroaig qu'ils coupèrent

d'une larme d'eau bien fraîche – chose, signala Kate, dont ni Patrice ni elle n'avaient disposé lors de leur unique rencontre.

« Kate vient de m'apprendre que le mari de Patrice Umphelby avait été tué au cours d'une agression. J'imagine que dans toute biographie, un événement pareil occupe une place de premier plan, dit Reed.

— C'est évident, répondit Herbert. Une fois la douleur et le deuil surmontés, la vie de Patrice a pris une orientation radicalement nouvelle, ce qui est souvent le cas chez les êtres qui ont été confrontés à la mort. Toute votre échelle de valeurs s'en trouve bouleversée. Les plaisirs de la vie sociale perdent tout intérêt ; on s'attache davantage aux événements et aux conversations plus intenses. La vie vous devient à la fois plus et moins précieuse. Ce sera l'une des choses les plus délicates à faire passer dans notre biographie et, comme vous vous en doutez sûrement, fit Herbert avec un sourire à l'intention de Kate, chaque fois que je m'attelle à ce problème, Archer prend une tête de martyr et redoute le pire, genre grandes spéculations mystico-métaphysiques.

— Christopher Isherwood disait que lorsqu'il écrivait une pièce avec Auden, il n'osait pas le quitter des yeux de crainte de voir tous les personnages tomber à deux genoux, s'esclaffa Archer. Nous avons un peu le même problème, Herbert et moi !

— J'ai perdu le fil, là, avoua Reed. Il n'y a pas une minute, nous en étions à la mort violente et au deuil et, sans transition, nous nageons en pleine spiritualité. Est-ce que quelque chose m'aurait échappé, ou s'agit-il d'un de ces revirements mystiques dont les protagonistes des romans que Kate passe son temps à disséquer semblent si coutumiers ? Tu as saisi, toi, chérie ?

— Ce que Herbert veut dire, je pense, c'est qu'après la disparition de son mari, Patrice a subi une sorte de métamorphose. Mais on ne change jamais du tout au tout. On ne devient jamais que celui ou celle que l'on était en puissance, pour peu que la vie se charge de vous imprimer une impulsion suffisamment brutale.

— Cette impulsion doit-elle obligatoirement être brutale ? demanda Archer. Quelque chose dans ma nature positive s'insurge contre une conception aussi sombre du destin.

— Sombre ou pas, intervint Herbert, ce qui fait tiquer Archer, c'est ma conviction que, si ce mot a un sens, Patrice était une sainte.

— Bonté divine ! s'exclama Kate. Je suis de tout cœur avec Archer. J'ai horreur des saints !

— Uniquement parce que, quand on vous parle de saints, vous voyez Mère Teresa, la providence des pauvres de Calcutta, auréolée de son prix Nobel de la paix, reprit Herbert.

— Tout juste ! Savez-vous qu'elle a déclaré à Harvard, à l'occasion d'une remise de diplômes ou du baptême de je ne sais quelle promotion, qu'à ses yeux, il n'y avait pas plus grand péché que l'avortement ? Et qu'elle a, dans la foulée, invité les étudiants des deux sexes à se garder vierges pour le mariage ? D'un certain point de vue, je suppose qu'il faut avoir une foi à déplacer les montagnes pour prêcher la chasteté à des étudiants, par les temps qui courent... Surtout à Harvard !

— J'aimerais pouvoir savourer ce divin Laphroaig sans être forcé d'ingurgiter en même temps un cours sur la sainteté, intervint Archer. Que ce breuvage innocent vous ait un jour, vous et Patrice, menées dans les vignes du Seigneur à la recherche du propriétaire des chais est, ma chère Kate, un miracle suffisant à mes yeux. N'en exigeons pas plus. Ce pauvre Herbert s'escrime à donner une définition inédite du mot « sainteté », qui consiste pour lui en un savant cocktail d'inconscience, de générosité, de refus de la démission et de dévouement à des idéaux qui planent à cent coudées au-dessus de nos petites préoccupations ou de nos attentes personnelles. Moi, je n'appelle pas cela de la sainteté, comme je me tue à le répéter à ce cher garçon. C'est tout simplement le privilège de l'âge, le fait d'une maturité bien assumée, je dirais même, éclairée. Et c'est ce cap périlleux de la soixantaine, aggravé par la solitude aussi subite qu'imprévue qui était la sienne, que Patrice tentait de négocier. La sainteté est par définition une imposture. À mon sens, dès qu'on leur décerne ce titre, les prétendus saints cessent d'en être. Ce qui distingue les saints authentiques, c'est justement que leur sainteté reste méconnue. Quant à cette interminable homélie que je viens de vous infliger, c'est, foi d'Archer, la première et la dernière de mon existence.

— La sainteté, ça va un moment, fit Reed en remplissant le verre d'Archer, mais on s'en lasse. La maturité, en revanche... voilà un sujet ô combien digne d'intérêt ! »

Kate le contempla avec des yeux ronds.

« Eh oui, ma chérie, qu'est-ce que tu croyais ? C'est à moi que je pense, taraudé que je suis par les affres de l'andropause, et je m'interroge sur mon avenir. Comme je crois te l'avoir mentionné une fois ou deux, je commence à me faire un peu chenu pour le Bureau du D.A. Je me demande vers quoi me tourner, à bientôt soixante printemps. Quelles aventures, quelles possibilités s'offrent encore à moi ?

— Si je ne te connaissais si bien, remarqua Kate, je jurerais que tu as un petit coup dans l'aile. »

Reed lui décocha un sourire et se tourna vers Archer et Herbert. « Je ne sais pas si vous vous représentez bien ce qu'est le Bureau du District Attorney. Les gens n'en ont, en général, qu'une notion assez floue, ce qui n'a rien d'étonnant. La plupart des avocats plaidants confirmés, au nombre desquels je me compte, démissionnent vers la quarantaine. Pas seulement parce que c'est un métier éprouvant, qui exige une énergie et une santé de jeune homme. Après tout, les conseils juridiques sont dans le même cas. Non, la véritable raison, c'est que quand on a instruit un bon millier d'affaires de viol et autant d'assassinats, on a vraiment fait le tour du système. Moi, j'ai persévétré, un peu comme ces vétérans que les grandes équipes de baseball gardent en réserve en cas de coup dur, le vieil as du lancer qui parvient *in extremis* à assurer la victoire de son camp. D'accord, d'accord, s'esclaffa-t-il en réponse à une mimique de Kate. Je ne vais pas me poser en martyr. Mes compétences sont tout à fait reconnues, et j'espère qu'elles le seront longtemps encore. Mais à la longue, j'ai fini par m'intéresser davantage au fonctionnement de la justice – c'est-à-dire aux droits de l'individu face au système répressif – qu'aux procès que j'instruisais. Et puis, il y a aussi la question de l'organisation de la police et du maintien de l'ordre, dans les pays démocratiques comme dans ceux qui aspirent à le devenir. C'est loin d'être simple : on risque en permanence de verser d'un excès dans l'autre.

— Et à votre niveau, vous arrive-t-il d'instruire les grandes affaires qui défraient la chronique ? demanda Archer. Je pense à l'affaire Abbott, à Son of Sam...

— Ça m'arrive, fit Reed. Décidément, votre Patrice doit avoir quelque chose de magique pour me faire aborder un tel sujet devant des gens que je vois ce soir pour la première fois... !

— Tu oublies ta fidèle épouse, que tes révélations laissent pantoise ! s'esclaffa Kate. Oh, j'avais bien quelques soupçons, à te voir ainsi sillonnier la planète, sous prétexte de prodiguer tes conseils et tes compétences aux pays en voie de développement...

— Je ne suis pas surpris que ce que nous avons dit de Patrice vous ait fait dériver vers ce sujet, fit Herbert. Elle avait une théorie bien à elle, concernant la maturité. Pour elle, c'était une période radicalement différente de la jeunesse, affranchie des fantômes du passé. Ces fantômes, on peut toujours les évoquer, bien entendu – encore que, selon elle, la plupart des gens ne les évoquent que trop souvent – mais rien ne nous oblige à les laisser nous hanter. Vous, Reed, vous semblez éprouver ce sentiment dont elle parlait ; cette impression que la vie pourrait prendre un nouveau départ, pour peu qu'on s'en donne les moyens.

— Et, je suppose, précisa Reed, pour peu que l'on accepte de vieillir, non pas avec résignation, mais avec fierté.

— Tu dis ça parce que tu es un poil plus jeune que moi, lança Kate, ce que je ne te pardonnerai d'ailleurs jamais, si bête que ça puisse paraître.

— Et ça l'est, en effet, rétorqua Reed en posant sa main sur la sienne. Mais les théories de votre Patrice m'intriguent. Est-ce que c'est cela qui justifie que vous lui consaciez une biographie ? Uniquement parce qu'elle avait des idées originales sur l'âge mûr ? Elle était prof de quoi, au juste ?

— D'histoire, tout bonnement, dit Herbert. Mais sur le tard, elle avait acquis une certaine notoriété en tant que – je ne vois, hélas, pas d'autre terme – personnalité, ainsi qu'en tant qu'écrivain, bien sûr.

— J'ai bien peur de ne rien savoir d'elle, fit Reed. C'est sans doute que Kate ne m'a jamais parlé de ses livres. Qu'est-ce qu'elle a écrit ?

— Oh, différentes études historiques, au début de sa carrière, notamment *L'Entre-deux-guerres*, un livre qui, comme son titre l'indique, traitait des années vingt et trente et qui a fait pas mal de bruit en son temps... Elle est aussi l'auteur de ce qui reste sans doute le meilleur ouvrage consacré aux écrivains de la Première Guerre mondiale, ce qui vous montre qu'elle débordait du cadre strictement historique pour empiéter, si je puis dire, sur les plates-bandes de Kate. Mais c'est surtout son œuvre de romancière qui a fait sa célébrité. Une dizaine d'années avant sa mort, elle s'est mise à écrire des nouvelles et des romans qui ont presque tous été publiés par le *New Yorker*. Elle a su toucher un public de fidèles, voire susciter ce qu'on appelle un véritable *culte*.

— Comme vous l'avez sans doute remarqué, intervint Archer, on n'emploie ce terme que lorsque l'objet de cette admiration est une femme. Admirer Virginia Woolf, Stevie Smith ou Sylvia Plath, c'est forcément sacrifier à un culte. Mais consacrer son existence à disséquer l'œuvre de James Joyce, ce n'est jamais faire preuve que d'un solide sens commercial.

— De tous ses livres, mon préféré est *Les Années du chat roux*, reprit Herbert. Un mélange de fantastique et de satire sociale très fine, l'histoire d'une vieille fille qui devient sorcière.

— Ah ! fit Reed. Et elle me conseillerait de marcher sur ses traces, vous pensez ? Car j'imagine qu'être vieille fille n'est pas une condition *sine qua non*.

— Ce qu'il y a de bien dans ses textes, c'est qu'elle ne prêche jamais, dit Archer. Elle plaisait tout autant aux intellectuels qu'à ceux qui rêvent tout seuls, perdus au fin fond de leur bled ou de leur banlieue. Il y a d'ailleurs tout lieu de croire que notre bouquin se vendra bien et que sa parution relancera les ventes des siens. » Il marqua une pause. « Et si je surveille Herbert d'assez près, nous rendrons justice à ce côté de Patrice qu'il faut absolument que je le guérisse d'appeler sa « sainteté ». En fait, le seul problème, c'est sa mort.

— Évidemment, elle s'est suicidée... fit Kate. C'est cela qui vous chiffonne ?

— Plus ou moins. Elle s'est noyée dans le lac de Clare College, où elle enseignait. C'était en juin, l'époque des remises de diplômes. Le campus grouillait d'anciennes élèves venues retrouver leurs ex-condisciples. Sa mort a fait pas mal de vagues, si j'ose dire.

— Il ne fait donc aucun doute que sa noyade a été un acte volontaire ? s'enquit Reed. Qu'elle s'est, délibérément, enfoncée dans l'eau jusqu'à perdre pied ?

— Pas le moindre, hélas, répondit Archer. Mais ce n'est pas uniquement ce suicide qui nous complique les choses ; car vous aurez sans doute compris que la biographie en est quasiment au point mort, pour le moment. Le problème, Kate, c'est son journal intime et ce que nous devons en faire. J'ai pensé que vous pourriez y jeter un coup d'œil... et vous aussi, bien sûr, ajouta-t-il, à l'intention de Reed.

— Et que dit-elle dans ce journal ? demanda ce dernier. « Si vous me retrouvez au fond d'un lac, c'est que j'aurais été victime d'une sombre machination » ?

— Absolument pas, répondit Herbert. Voyez-vous... » Il s'interrompit comme s'il cherchait les mots pour le dire.

« Autant reprendre les termes qu'elle a elle-même utilisés dans son journal, intervint Archer. Elle était amoureuse de la mort. »

Quelques jours plus tard, Kate et Reed reparlèrent de Patrice Umphelby, cette fois encore devant un verre de Laphroaig, pour lequel ils semblaient s'être pris d'une passion soudaine. (« C'est sûrement meilleur pour les artères que le Martini-gin », avaient-ils diagnostiqué d'un commun accord.) Kate avait achevé la lecture du résumé encyclopédique que lui avaient communiqué Archer et Herbert et dont ils avaient déjà évoqué ensemble les épisodes les plus dramatiques. Patrice était mère de deux enfants, toujours vivants, pour lesquels elle éprouvait une profonde tendresse qu'ils lui rendaient bien. Elle avait enseigné l'histoire, avec une préférence pour celle de l'Europe au cours des cent dernières années, en particulier la période de

l'Entre-deux guerres. Pendant la décennie qui avait précédé sa mort, elle avait mené parallèlement une carrière de romancière et de nouvelliste à succès, sans cesser de donner des conférences dans tout le pays, ou d'animer des séminaires destinés aux spécialistes de l'histoire. Elle avait accédé au rang de personnalité reconnue, sans pour autant devenir un « produit » connu, selon les critères de célébrité en vigueur dans le monde des relations publiques. À sa mort, elle avait cinquante-huit ans.

Kate interrompit son résumé pour se livrer à un rapide calcul mental. « Elle avait quarante-neuf ans quand son mari a été assassiné, et elle avait déjà commencé à écrire. Archer m'a promis de m'expédier son journal et j'imagine que sa lecture nous en apprendra davantage sur elle que cette accumulation de détails purement factuels... J'avoue qu'elle commence à me fasciner, cette Patrice Umphelby. Et, comme c'est régulièrement le cas dès qu'on se met à s'intéresser à quelque chose ou à quelqu'un, je la retrouve partout. Je me demande comment j'ai fait pour ne pas lui tomber dessus à tout bout de champ, de son vivant. Mais le fait est que je ne l'ai croisée que cette seule et unique fois... Bizarre, tout de même, qu'elle m'ait parlé de Dieu et que Herbert la voie auréolée d'une sorte de sainteté, ou du moins spirituellement très au-dessus du commun des mortels.

— Cette fascination doit être contagieuse, tu sais, lança Reed. En fait, j'ai demandé à mes collègues du Massachusetts de déterrer son dossier. Comme tu le sais, les rapports de police sont truffés d'informations qui ne parviennent jamais aux oreilles de la famille des victimes.

— Tiens, tiens ! Tu avais des doutes, alors... Tu ne crois pas qu'elle se soit délibérément noyée dans ce lac, hein ?

— Je me suis posé quelques questions. Elle avait beau clamer sur tous les toits qu'elle était amoureuse de la mort, ce suicide me paraît incongru, dans le tableau que nous ont brossé nos amis. Et pourtant tout s'est déroulé exactement comme les journaux l'ont rapporté, à l'époque : elle s'est bourré les poches de cailloux et a marché, ou nagé, jusqu'au milieu du lac. Il n'est pas impossible, bien sûr, qu'elle ait eu cet étrange comportement parce qu'elle savait qu'un jour ou l'autre tu t'intéresserais à elle – et les gens auxquels tu t'intéresses sont

généralement enclins à l'extravagance – mais c'est bien la seule explication qui me vienne à l'esprit. Elle n'avait été ni assommée, ni droguée et son taux d'alcoolémie était des plus modérés : à peine l'équivalent d'un doigt de whisky. Elle est morte noyée, en pleine nuit, comme elle l'avait prévu. Elle avait laissé un mot dans son living, un message destiné à ses enfants, où elle disait en substance que, comme elle, ils avaient toujours approuvé le geste de Charlotte Perkins Gilman<sup>1</sup> – dont elle citait les dernières paroles – et qu'elle savait qu'ils comprendraient sa décision. À l'époque, l'identification de cette mystérieuse Charlotte Perkins Gilman a donné pas mal de fil à retordre à la police. Il leur a fallu plus de temps pour retrouver sa trace que pour boucler l'ensemble de l'enquête. Ils ont fini par remonter jusqu'à un certain Cari Degler, un universitaire californien, qui s'est fait un plaisir de leur expliquer qui elle était. C'est lui qui leur a appris que cette femme s'était suicidée au chloroforme. Les enfants de Patrice ont accusé le coup, bien sûr, mais la mort de leur mère ne les a pas surpris outre mesure. Rien ne leur laissait supposer qu'elle interviendrait si tôt, mais ils n'ignoraient pas que les idées de leur mère sur la vieillesse n'étaient pas des plus optimistes. N'empêche que cinquante-huit ans, c'est un peu tôt pour mourir. Ce Cari Degler avait préfacé un bouquin de Charlotte Perkins Gilman, intitulé *Les Femmes et l'Économie*. Ça a été le fil conducteur qui a mené les flics jusqu'à lui. Peut-être espéraient-ils trouver dans ce bouquin des clés susceptibles d'éclairer la mort de Patrice, mais ça n'a apparemment pas été le cas. C'est tout ce que j'ai pu apprendre. Il va sans dire que la direction de Clare College aurait préféré que Patrice se suicide au chloroforme plutôt qu'à l'eau du lac du campus, et on peut difficilement lui en tenir rigueur. »

---

<sup>1</sup> Charlotte Perkins Gilman (1860-1935), féministe et littératrice américaine. Pionnière du mouvement féministe, elle milita toute sa vie pour le droit des femmes, condamnant leur dépendance économique, éditant articles et revues. On lui doit des nouvelles et des romans. En 1935, veuve depuis un an, sachant atteinte d'un cancer, elle se donna la mort. (N.d.T.)

Kate allongea les jambes et posa les pieds sur la table du salon. « Je ne sais toujours pas que penser de ton attitude de l'autre soir, fit-elle. Ça te ressemble si peu, de déballer tes problèmes personnels devant des inconnus. Sans compter que j'ai laissé échapper le terrible secret de notre différence d'âge... Tout cela me tracasse un peu depuis...

— Moi aussi, mon amour, et j'en suis vraiment désolé. Mais dis-toi que c'est de la faute de ta Patrice. Il n'en reste pas moins que je vais devoir prendre une décision, tu sais. Et je trouve plutôt réconfortant de me dire que la vieillesse ne se résume peut-être pas à assouvir des inhibitions infantiles. Sa théorie selon laquelle la vie commencerait à cinquante ans me séduit plutôt.

— Et moi donc ! Tu as une idée de ce que tu aimerais faire ?

— Plusieurs ! Mais je n'ai aucune envie de passer mes vieux jours dans un coin du globe d'où tu serais absente, ce qui est un élément clé du problème.

— Reed, est-ce bien raisonnable de renoncer à un métier que tu aimes, que tu fais bien et que tu es fier d'exercer, sous prétexte que personne n'y résiste après quarante ans ? À moins que l'ennui ne te guette... ?

— Je ne crois pas. Comment t'expliquer ? Tu sais mieux que quiconque qu'il vient toujours un moment où il faut aller de l'avant, parce que l'immobilisme mène droit à la régression. J'ai l'impression que si je n'ai pas voulu t'en parler jusqu'ici, c'est uniquement parce que, même avec toi, j'ai du mal à exprimer clairement le fond de ma pensée. Mais je l'aurais fait tôt ou tard, tu le sais bien.

— Bizarre la façon dont tu as réagi, l'autre soir, en parlant de Patrice... Je suppose que c'est l'effet qu'elle avait sur certaines personnes – et sur bien des idées reçues, aussi. Cela dit, je ne peux pas m'empêcher de me demander, et surtout ne va pas le répéter à Archer et Herbert, si elle n'était pas le genre de personnage qui, une fois mort, devient une espèce de phare dans le souvenir des gens, mais qui doit être plutôt difficile à vivre au jour le jour. L'intensité et l'originalité à haute dose doivent être un peu dures à digérer, à la longue.

— Peut-être. Rien de ce qui a du prix n'est très facile à digérer, à haute dose. Cela dit, ta Patrice ne se laisse pas oublier si facilement. J'ai hâte d'en savoir plus sur son journal.

— Elle me fascine complètement, Reed. Je me demande bien pourquoi.

— Et moi, je me demande pourquoi tu luttes contre cette fascination. J'ai l'impression que tu l'aimes, Kate. Autant te faire une raison, non ? Tu ne peux pas sérieusement lui en vouloir de m'avoir incité à avouer, en présence de ses biographes, des choses dont j'aurais dû te réservé l'exclusivité, si ?

— Reed, tu es un monstre de me sortir des choses pareilles ; mais tu es aussi d'une redoutable perspicacité, pour un homme. Ça faisait combien de temps que je ne te l'avais pas dit ? »

## Chapitre 3

*Quand elle se rendit compte qu'elle allait se retrouver seule, elle fit table rase de tous les principes qu'on lui avait inculqués et repartit à zéro. Pour commencer, elle se coupa les cheveux. C'était là une chose dont elle ne voulait plus avoir à se soucier. Ensuite, elle s'attaqua aux vrais problèmes : comment voulait-elle vivre et qu'est-ce qui avait du prix à ses yeux ? Quand suis-je heureuse, quand suis-je triste, et où est la différence ? Qu'ai-je besoin de savoir pour rester en vie ? [...] Puisque pour elle la mort ne recelait nulle terreur (elle parlait souvent aux morts), elle savait qu'il n'y avait rien à craindre.*

*Toni MORRISON*

Kate ouvrit le journal de Patrice. « Chaque fois que je lis la biographie ou l'autobiographie d'une femme plus âgée que moi... », disait la première phrase.

« Chaque fois que je lis la biographie ou l'autobiographie d'une femme plus âgée que moi – et il n'y en a pas tant que ça –, je constate que l'auteur, bien qu'elle ait souvent la cinquantaine ou davantage, n'écrit que pour évoquer sa jeunesse. Elle se dépouille de son âge, de son expérience, de sa sagesse, pour fouiller le passé, en quête de ses premiers émois amoureux, le plus souvent, et toujours dans l'espoir de se replonger aux sources de l'enfance. Le grand événement de sa vie est invariablement introduit par une formule du style « Et puis, un jour, je L'ai rencontré, Lui » (voire « Alors, j'ai entendu l'appel de Dieu »). Une exception : Virginia Woolf, qui a bâti un roman – et quel roman – autour d'une femme de cinquante ans, mais Woolf était un génie... Je suis, quant à moi, une femme intelligente de cinquante-cinq ans, et toute mon histoire se conjugue au présent. (À noter que je suis d'ores et déjà plus vieille que Clarissa Dalloway, qui venait juste d'entamer sa cinquante-deuxième année.)

« Je n'évoquerai pas le passé dans ces pages. Oh, bien sûr, la mémoire interviendra. Le passé vous hante malgré vous,

ressuscité l'espace d'un instant par un incident, une odeur (que de fois cela m'a frappée), par un son – le bruit des vagues, un train qui siffle au loin –, ou encore par un lieu qui vous restitue soudain tout un pan de votre passé, intact. Mais jamais je ne m'abriterai derrière une de ces résurgences du passé pour faire le récit de mes apprentissages. Je n'y vois pas matière à roman. D'ailleurs, à mes yeux, le roman de formation est un genre complètement éculé. En revanche, l'histoire du milieu de la vie, de cette période de maturité qui précède l'amoindrissement et la déchéance du grand âge, n'a jamais été dite. Sauf peut-être par Shakespeare, qui a tout dit – du moment que c'était d'un homme...

« Une phrase de Woolf me revient : « Ces moments – dans la nursery, ou sur le chemin de la plage – peuvent, aujourd'hui encore, avoir plus de réalité que l'instant présent. Je viens d'en faire l'expérience. » Elle raconte ensuite comment les sensations éprouvées dans son enfance lui semblent vivre presque indépendamment d'elle et lui revenir en mémoire avec cette extrême acuité propre à l'enfance. Ce n'est pas que je nie la réalité de ce phénomène, dans son cas personnel ou même en général, mais ce n'est pas le cas pour moi. Je suis dénuée non seulement de toute nostalgie, mais aussi, me semble-t-il, de tout souvenir, à l'exception de ces rares instants, aussi subits que fugaces, où la mémoire m'assaille. Car ce dont je me souviens ordinairement n'est pas de l'ordre du souvenir. C'est un récit aussi stéréotypé qu'un conte, telle l'histoire de la naissance de mes enfants, qui est là, en réserve, prête à l'emploi si j'ai besoin d'une anecdote, puisque je la connais par cœur. Ce que je raconte n'est évidemment pas le passé, mais l'histoire que j'en ai faite, qui le « contient » et me garde de toute réinterprétation. Ceci dit, j'ai tout de même peine à croire que je sois la seule femme de cinquante ans à ne vivre qu'au présent !

« Selon Heidegger, nous évoluons entre le « Ne plus » et le « Pas encore ». Pour moi, les années qui viennent ne doivent être consacrées qu'à ce « Pas encore », à cette part de moi qui n'est pas encore parvenue à être-dans-le-monde, comme il dirait. Si j'ignore ce qu'est la nostalgie, je ne me berce pas non plus d'espoir à long terme. Je remarque à quel point tout un

chacun, qu'il soit homme ou femme, s'illusionne sur la vieillesse. Nous voulons tous croire que nous, nous saurons bien vieillir. Je n'ai jamais rencontré de personne âgée dont j'aie supporté la compagnie plus d'une minute, pour dire la vérité – et à quoi bon tenir ce journal, si ce n'est pour la dire ? Bien sûr, entendre quelqu'un raconter sa vie peut être relativement intéressant, la première fois, surtout si ce quelqu'un a côtoyé des célébrités ou mené une vie romanesque. Mais les vieux ont tendance à ressasser toujours les mêmes histoires, comme une bande enregistrée qui se met à défiler sur un magnétophone dès qu'on enfonce la touche « Marche » (cf. Beckett !). Non, à mon sens, la vie qui vaut la peine d'être vécue va de vingt-cinq à soixante-dix ans – et j'ai bien entamé mes deux dernières décennies. Sur ce point, au moins, l'Ancien Testament dit vrai : « Les jours de nos années sont de soixante-dix ans ». J'ai un petit stock de somnifères en réserve, sinon j'ai toujours la solution de me jeter à la mer et de piquer droit vers le large, à moins que je ne me laisse rattraper par un de ces nouveaux virus qui déconcertent les immunologistes – auquel cas je veillerai à ce que mon mal soit diagnostiqué trop tard pour justifier tout acharnement thérapeutique. Mais à mon sens, ces invitations à la mort ne sont envisageables qu'avant la dernière décennie qui vaut la peine d'être vécue.

« Il me semble que Stevie Smith partageait ce sentiment. Comme elle l'écrivait à un ami : « Je pensais à mon prochain poème, que j'envisage d'intituler *L'Épousée de la Mort*. Car, de fait, je suis complètement chipée pour la mort. Ce curieux engouement transparaît d'ailleurs toute ma poésie et ne contribue pas peu à faire stagner mes chiffres de vente. (...) N'empêche, ce désir de mort est chez moi omniprésent ; c'est même dans mon cas un véritable faux-fuyant, je le crains, rien de très *brrrrrave* de ma part. (...) Mais c'est comme ça. Mort mort mort, mort si douce... »

« Cela dit, je ne dois pas oublier qu'après un suicide raté, elle a fini par mourir d'une tumeur au cerveau à soixante ans et quelques et qu'à la veille de sa mort, elle faisait – avec une bonne dose de dérision, sans doute – l'apologie du train-train dérisoire de ses tâches ménagères : « Je ne mets plus le nez

dehors, et j'en viens à trouver complètement fascinant d'accomplir les mêmes gestes à la même heure, jour après jour. Sans ma petite routine quotidienne, je serais complètement perdue. »

« Pour Woolf – et pour moi – il en va tout autrement. Elle dit dans son journal : « Une bonne partie de nos journées n'est pas vécue sur le mode conscient. On marche, on mange, on voit des choses, on assure l'ordinaire. » (Suit une énumération de diverses activités d'ordre domestique : un dîner à organiser, un aspirateur en panne...) Plus loin, elle s'avoue que : « Les mauvais jours, le non-être prédomine. » Car les instants d'intensité, ses fameux « moments d'être », sont noyés dans une gangue de moments de non-être. Mais j'ai constaté – comme Woolf l'avait, bien entendu, découvert avant moi – que lorsqu'on parvient à vivre avec suffisamment d'intensité, les moments d'être se multiplient. Et ils permettent d'ignorer tous ces temps morts que constituent les conversations de salon, les dîners en ville, les soirées où l'on fait assaut de lieux communs, les amabilités qui n'appellent pas de réponse... Et pourtant, ces plages de non-être – les tâches ménagères, par exemple – sont précieuses à leur façon : ce sont autant de trêves, de repos, entre les moments d'être. Mais ce n'est pas exactement ce que Stevie Smith voulait dire, il me semble. Et bien qu'elle n'ait pas été très vieille à l'époque, j'ai le sentiment que ce « train-train » des travaux domestiques était pour elle, comme pour tous les vieillards du monde, un moyen de rester en vie.

« J'ai pris un *coup de vieux*<sup>2</sup>, comme disent les Français avec leur sens de la formule. J'assume sans me voiler la face le fait que je suis vieille, et je ne compte pas me dissimuler cette réalité en me réfugiant dans le train-train quotidien ou en me raccrochant aux protestations de mes proches et de mes amis qui m'assurent que la vie continue et que j'existe toujours – parce qu'ils ont besoin d'y croire, bien sûr, mais aussi (surtout ?) parce qu'ils ont besoin de croire qu'eux aussi existeront quand ils seront vieux. Je reconnaissais qu'il y a dans le fait de vieillir quelque chose à quoi l'esprit humain ne peut se

---

<sup>2</sup> En français dans le texte.

faire. En tout cas, pas tant qu'on est jeune – ni peut-être même jamais. Pas une jeune femme ne peut imaginer qu'un jour elle s'empâtera, qu'elle aura des rides et des bourrelets, qu'elle perdra ses cheveux. Pour moi, la révélation que j'étais vieille a été une « délivrance », comme si je venais de naître à la vieillesse (comme on dit « naître à la vie »). *Ce coup de vieux* m'est arrivé comme une seconde naissance – une résurrection ? Je ne sais plus quel critique a écrit dans son introduction à *Pamela* de Richardson que si les romans ont, comme les journaux intimes, tendance à se pencher sur l'adolescence, c'est que les lecteurs adorent observer les tourments d'un individu en train d'accoucher de lui-même. Mais qui – à part Woolf, bien entendu – s'est jamais avisé qu'un roman pouvait être centré autour d'un personnage de femme ayant passé la cinquantaine qui, du fait du manque de latitude qui est le lot des femmes dans leurs jeunes années, traverserait sur le tard cette crise que mon critique de tout à l'heure qualifiait d'adolescente ? Quiconque lirait ces lignes en conclurait sûrement que je me tape une dépression, et c'est pourquoi personne ne doit les lire. Qui pourrait comprendre qu'au contraire, je déborde de joie... ? Je me suis prise d'un véritable amour pour la mort, et l'amour – à condition de ne pas rechercher avec trop d'assiduité l'objet aimé – est source de joie. J'espère que je serai capable, le moment venu, de m'écrier, avec Stevie Smith : « Ô mort si douce, viens à moi ! » »

Kate posa le journal de Patrice : un texte pour le moins extraordinaire... Les paroles d'Archer lui revinrent en mémoire : « Voyez-vous, ma chère Kate, Patrice est tombée amoureuse de la mort peu après avoir passé le cap de la cinquantaine et ce fait, pas banal, il faut bien le dire, nous embarrassaient sacrément, Herbert et moi. »

Kate savait ce qui embarrassait tant Archer et Herbert. Ce n'était pas seulement comment écrire la biographie d'une femme qui parlait de la mort avec une telle franchise et qui considérait que sa vie n'avait véritablement commencé qu'à l'âge auquel une majorité de gens pensent que la leur s'achève. Non, s'ils étaient à ce point troublés, c'est qu'ils craignaient qu'à

la lecture de la biographie de Patrice, en découvrant son amour pour la mort et sa certitude que, comme l'espoir et la passion à la jeunesse, la mort donne de l'intensité à la vieillesse, certains jeunes esprits ne se fourvoient. La hantise secrète d'Archer et Herbert était qu'aux yeux d'un adolescent cafardeux, un accueil aussi serein de la mort ne passe pour une invite à un suicide prématué, ce qui serait évidemment catastrophique. Car il y a autant de différence entre un suicidé de vingt ans et un suicidé de soixante-dix, qu'entre une jeune fille et une femme de soixante-dix ans. Archer et Herbert voulaient donner de Patrice l'image d'une femme équilibrée et rationnelle – ce qu'elle était par-dessus tout – et se refusaient à induire quiconque en erreur. Un *coup de vieux...* songea Kate. Il fallait bien être Patrice pour y voir un nouveau bail de vie !

La suite des événements devait pourtant lui prouver que, pour sérieux qu'il fût, ce n'était cependant pas ce seul problème qui tourmentait les biographes. Le lendemain même, ayant pris rendez-vous par téléphone (« Même dans les meilleurs restaurants, avait insisté Archer, les murs ont des oreilles »), ils débarquèrent dans son bureau, sur le coup de deux heures, bien résolus à se « mettre à table », comme ils le lui annoncèrent d'entrée de jeu.

« Ce qui me chiffonne, fit Kate, c'est que je me sens dans la peau de quelqu'un que vous seriez venus consulter à titre professionnel.

— Pile poil ! lâcha Archer, s'aventurant pour une fois hors de son registre habituel. Oh, et puis zut ! Autant tout vous dire. Voilà un moment que nous craignons, Herbert et moi, que Patrice n'ait été victime d'un assassinat. »

Kate ouvrit de grands yeux, se sentant tout à coup aussi larguée que sur un certain aéroport noyé de brouillard... Mais là, vu le lieu et l'heure, tout recours au Laphroaig était exclu.

« C'est que je ne suis pas détective professionnel ! Et moi qui me figurais que c'était parce que j'étais une femme hors du commun, que vous faisiez appel à moi... dit-elle d'un ton désabusé. D'ailleurs, ajouta-telle en se laissant aller contre son dossier avec un soupir de soulagement, et en faisant basculer sa

chaise dans la meilleure tradition du privé *made in Hollywood*, Reed a mené sa petite enquête, et il est certain qu'il ne s'agit pas d'un meurtre – sauf si l'assassin a réussi à amener Patrice jusqu'au milieu de ce lac et à l'y noyer sans user de violence, après lui avoir fait avaler une substance inconnue de la toxicologie moderne, par exemple... Et mes renseignements sont garantis d'origine : c'est de l'antenne locale de la police du Massachusetts, que Reed tient tout cela. Vous ne me feriez pas un brin de surmenage, tous les deux, là... ? » acheva-t-elle, pleine d'affectionnée sollicitude.

Herbert se pencha vers Kate avec une telle inquiétude sur le visage qu'elle laissa sa chaise retomber lentement sur ses pieds. « Nous ne voulons pas dire qu'elle a été assassinée, *stricto sensu*, Kate. Tout indique qu'elle est entrée dans l'eau de son propre chef, et elle a sans doute choisi de se donner la mort. Le problème, c'est plutôt : pourquoi ce jour-là et pourquoi de cette façon... ?

— Enfin quoi ! Il me semble qu'elle était en coquetterie avec la mort, non ? répondit Kate. Elle l'a écrit noir sur blanc dans son journal – que vous m'avez vous-même remis...

— Ce qu'elle entendait par là, et vous le savez fort bien, dit Herbert, c'est que tout comme la perspective d'un avenir sans bornes – du moins dans l'optique des adolescents – permet d'affronter les aléas de la jeunesse, la perspective de la mort comme issue toujours possible permet d'affronter les aléas de l'âge mûr. Cela dit, si on en croit son journal, elle comptait bien atteindre l'âge biblique de soixante-dix ans. Or, elle n'en était arrivée qu'à cinquante-huit et avait toutes les raisons du monde de continuer à vivre. Quant aux aléas de la vieillesse, ils s'annonçaient plutôt bien pour elle, non ?

— C'est fort possible, fit Kate, mais vous savez, tomber amoureux... c'est s'exposer à céder à la séduction.

— Et vous croyez que c'est ce qui lui est arrivé ? demanda Archer. Vous à qui la vie a pourtant dû enseigner à se méfier des apparences ? Et si quelqu'un qui aurait voulu lui nuire avait justement tablé sur cette réaction de la part de son entourage, hein ? S'il s'était dit que tout le monde s'empresserait de conclure qu'elle avait cédé à la séduction de la mort... »

Pas absolument tout le monde, cependant, comme l'avenir devait le démontrer. Kate, qui se savait pourtant née sinon pour vivre couchée, du moins pour se lever tard, ne parvenait à accomplir son destin que le vendredi matin – et encore, uniquement les semaines où son département ne programmait pas de réunion surprise aux aurores. La perspective d'une commission matutinale lui rappelait invariablement l'anecdote qui courait sur Tallulah Bankhead, invitée quelque part à neuf heures du matin : « Comment ? se serait écriée la comédienne, incrédule. Vous voulez dire qu'il est neuf heures *deux fois* par jour ! »

Dix heures venaient de sonner lorsque Reed qui travaillait chez eux ce jour-là, vint la tirer du sommeil pour lui passer une communication. « Tu as la présidente de Clare College au bout du fil, expliqua-t-il – ou du moins prête à décrocher son téléphone dès qu'elle sera sûre de t'avoir en ligne. Sa secrétaire n'a pas l'air du genre à plaisanter. Elle a déjà appelé il y a une heure et je lui ai demandé de rappeler plus tard. Tu ferais peut-être bien de lui parler...

— Si c'est une blague, c'est vraiment pas drôle, marmonna Kate.

— Crois-en ma vieille expérience, chérie. Peut-être qu'elle veut juste te demander de faire un geste en faveur de son nouveau foyer socio-culturel, mais je peux t'assurer que c'est bien la présidente de Clare que tu as au bout du fil... »

Kate fredonna rapidement quelques « allô » sur tous les tons de la gamme ascendante et descendante pour se réveiller la voix, et articula enfin dans le combiné un « allô » dont elle espérait qu'il ne sonnerait pas trop pâteux.

« Un instant, je vous prie, professeur Fansler. Je vous passe la présidente Norton, lui répondit-on.

— Bonjour, Professeur, enchaîna une autre voix. Désolée de vous déranger chez vous, mais je vous appelle à propos d'une affaire assez délicate. Pourriez-vous me consacrer une minute ? C'est très aimable à vous. Je ne pense pas que nous ayons eu l'occasion de nous rencontrer, mais Madeline Huntley m'a dit le plus grand bien de vous. Elle est chez nous, cette année, comme

vous le savez sans doute. Elle dirige notre tout nouveau centre Jackson.

— Ma foi non, fit Kate, sentant qu'une réaction de sa part s'imposait, je l'ignorais. Je croyais qu'elle avait un cabinet à Boston.

— Nous avons su la convaincre de venir s'occuper de notre institut. La première année de fonctionnement est tellement déterminante... Durant nos récents ennuis, elle a été la bonté et l'efficacité mêmes. C'est elle qui a suggéré que vous pourriez être notre providence. J'ai donc réuni le conseil d'administration, et après mûre délibération, nous avons décidé que l'idéal serait de vous faire membre de notre comité de réflexion sur les études féministes. Auriez-vous l'obligeance d'accepter ? Ce comité ne se réunirait que tous les quinze jours.

— Je vois mal ce que...

— Vos opinions nous seraient des plus utiles, cela va sans dire, l'interrompit la présidente, mais votre participation à ce comité constituerait ce que les auteurs de romans d'espionnage appellent une « couverture » Vous aurez pour véritable mission d'enquêter sur la mort de Patrice Umphelby. Certaines personnes, ici, commencent à se poser des questions et à semer le doute dans les esprits, ajouta la présidente d'un ton qui ne laissait, lui, planer aucun doute sur les sentiments que lui inspiraient ce genre de trublions. Il nous a semblé préférable d'étouffer la rumeur dans l'œuf. J'ai cru comprendre que vous collaboriez à la biographie de Patrice (la présidente ignora résolument le petit couinement de protestation que poussa Kate) et que vous aviez une certaine expérience de l'investigation policière. Bref, vous nous paraîsez on ne peut plus qualifiée pour résoudre ce problème et c'est pourquoi je vous demande de bien vouloir vous joindre à notre comité de réflexion. Quant à vos activités non-officielles, nous pourrons en discuter plus à loisir lorsque vous serez sur place. Mais peut-être souhaitez-vous réfléchir à ma proposition avant de vous décider ? »

Kate, qui s'était redressée sur son coude pour prendre l'appareil, se laissa retomber sur ses oreillers. À quoi bon tergiverser... La voix qui l'appelait à la rescousse n'était pas tant

celle de la présidente de Clare College, que celle de Patrice, avec qui elle avait partagé son whiskey pur malt sur cet aéroport perdu. On a beau être amoureuse de la mort, cela ne lui donne pas pour autant le droit de vous faire passer de vie à trépas, songea-t-elle en gloussant intérieurement. « C'est tout réfléchi, dit-elle à la présidente. Considérez que votre comité de réflexion compte un membre de plus. Vous voudrez bien me consigner tout cela par écrit ?

— Je n'y manquerai pas. Et il y aura, bien entendu, une petite rémunération à la clé.

— Eh bien, c'est d'accord. Mais dites-vous, Madame la Présidente, que je ne corresponds sans doute pas tout à fait à l'image que Clare College se fait de la femme idéale. J'ai lu les mémoires de John Kenneth Galbraith, il y a quelques années. Je crois me souvenir d'un passage où il déplorait que les universités continuent à considérer leurs étudiantes comme de futures épouses et de futures mères, et non comme de futures femmes actives. Il ajoutait que nulle part cette idée n'avait déclenché de plus beau tollé que parmi les membres féminins du conseil d'administration de Radcliffe. « Au nom de quoi les femmes devraient se préparer à faire carrière ? lui avaient-elles objecté. Qu'y a-t-il de plus important pour une femme que d'être une mère exemplaire et une maîtresse de maison accomplie ? » Si je fais allusion à cela, c'est uniquement parce que j'ai le pressentiment que les membres de votre conseil d'administration sortent du même moule et risquent de ne pas me trouver tout à fait à leur goût. Sachez que l'on m'a souvent taxée de féminisme, lança Kate, à présent bien réveillée.

— Mais c'est précisément pour cela que je tiens à votre présence dans ce comité de réflexion. Vous y ferez contrepoids. Faites-moi savoir à quelle date vous pouvez venir à Clare, pour que nous parlions de tout cela. Je me fais une joie de vous rencontrer, comme nombre d'autres personnes ici, j'en suis sûre. »

Kate raccrocha, avec le sentiment d'avoir vu clair dans le jeu de la présidente Norton. Kate Fansler, la redoutable féministe, allait – c'était inévitable – « découvrir » que Patrice Umphelby s'était bel et bien suicidée, d'une façon aussi fâcheusement

théâtrale qu'inconsidérée. Kate avait rencontré Patrice, mais ne la connaissait pas intimement. Je suis la femme de la situation, se dit-elle. Blanchie par mes soins, la réputation de Clare College sera comme neuve. Mais je me réserve le plaisir de leur citer Hawthorne, à ces jocresses. Même si Patrice s'est réellement suicidée, pourquoi l'a-t-elle fait à ce moment-là, bien avant le terme qu'elle s'était toujours fixé ?

S'étant résignée à quitter son lit, Kate passa sous la douche et, enfin réconciliée avec l'idée que sa journée avait commencé, elle se mit en quête du texte de Hawthorne, et le lut à Reed.

« Il fait référence, expliqua-t-elle, à l'époque où il avait perdu son emploi à la douane : « Au vu de la lassitude que m'inspirait ce poste et de mes vagues projets de démission, mon sort ressemblait un peu à celui de quelqu'un qui caresserait l'idée de se suicider et qui, par un hasard passant ses plus folles espérances, aurait la bonne fortune de se faire assassiner. » Mais peut-on parler de « bonne fortune » dans le cas de Patrice ? J'en doute, Madame la Présidente... J'en doute fort !

— Ne perds pas de vue, mon amour, que Patrice a tout de même dû aller se jeter dans ce lac de son propre chef. Tous les indices dont nous disposons inclinent à le croire.

— J'ai hâte d'entendre ce que Madeline Huntley en pense, répondit Kate. J'ai du mal à l'imaginer à la tête d'un institut... Ça lui ressemble si peu !

— Toi, par contre, je ne t'imagine que trop au sein d'un comité de réflexion ! Dis-moi, que penserais-tu de laisser tomber, toi l'enseignement et moi le Bureau du D.A., pour ouvrir une agence de détectives privés ? Spécialité : le meurtre en milieu universitaire.

— C'est curieux ce que tu peux devenir désagréable dès qu'on réclame mes talents loin de New York, fit Kate d'un air songeur.

— C'est que je ne peux pas me passer de toi, tu sais bien... »

## Chapitre 4

*Je ne sais pas ce qui rend un homme plus réactionnaire : ne connaître que le présent, ou ne connaître que le passé.*

*John Maynard KEYNES*

Comme toutes les universités pour jeunes filles de la côte est, y compris les prestigieuses « Seven Sisters »<sup>3</sup> (surnom récemment accaparé, comme tant d'autres choses, par les grandes multinationales du pétrole), Clare College avait été à l'apogée de sa gloire entre la fin de la Grande Guerre et celle de la guerre du Viêt-Nam. L'élite sociale et intellectuelle féminine américaine était un pur produit de ces établissements huppés – du moins, dans une proportion suffisante pour asseoir solidement la réputation des « Sept Sœurs ». L'étude qu'Elizabeth Tidball avait consacrée en 1974 à la formation universitaire des femmes américaines les plus en vue avait révélé qu'une écrasante majorité des diplômées de l'enseignement supérieur à s'être imposées dans leur profession sortait d'un établissement universitaire non-mixte et, le plus souvent, d'un collège de la côte est. Cette enquête avait d'ailleurs à ce point impressionné les autorités de Wellesley qu'elles avaient bombardé Elizabeth Tidball docteur *honoris causa*.

Mais depuis la fin des années 70, la situation avait beaucoup évolué et les très fermées universités de l'Ivy League, comme les collèges universitaires jusque-là réservés aux hommes, accueillaient désormais des étudiantes. Il était encore trop tôt pour savoir comment cette population féminine évoluerait par rapport aux privilégiées qui continuaient de fréquenter des établissements purement féminins, avec tous les avantages que

---

<sup>3</sup> Les « Sept Sœurs », pendant féminin des huit fameuses universités masculines de l'Ivy League : Barnard, Bryn Mawr, Mount Holyoke, Radcliffe, Smith, Vassar et Wellesley. (N.d.T.)

cela impliquait : un corps enseignant constitué au moins pour moitié de femmes, la possibilité d'occuper des postes clé dans les activités du campus et de briller intellectuellement sans craindre de passer pour un bas-bleu aux yeux de la gent masculine locale. Mais, ça et là, des voix commençaient à s'élever, suggérant que les universités féminines avaient peut-être laissé passer leur chance de se maintenir au sommet de la vague. Kate avait toujours été persuadée que la non-mixité était un atout capital pour les étudiantes : durant leurs quatre années d'études, elles avaient la chance de bénéficier sans partage de toute l'attention et de toute la compétence auxquelles elles pouvaient prétendre de la part de leurs enseignants, plus enclins, dans les universités mixtes, à s'intéresser en priorité aux représentants du sexe fort. Mais récemment, Kate elle-même en était venue à s'interroger sur les raisons d'être de ces établissements exclusivement féminins et, plus elle pensait à Patrice, à sa vie et à sa mort, plus la question lui paraissait mériter réflexion.

En débarquant à l'aéroport de Boston pour assister à la première réunion du comité de réflexion et avoir son premier entretien avec la présidente de Clare College, Kate découvrit que sa vieille amie, Madeline Huntley, était venue jouer les comités d'accueil. Après les congratulations d'usage, Kate ne put se retenir de lui poser la question qui lui brûlait les lèvres : « Mais dis-moi donc, pour l'amour de Freud, ce que tu peux bien fabriquer à Clare College ?

— J'essaie de convaincre les étudiantes que la déprime et la culpabilité ne sont pas des péchés honteux réservés aux intellos d'extrême gauche, mais des maux très répandus dans l'espèce humaine, dont il est aussi légitime de souffrir que de parler. Ces filles sont à la rigueur capables de reconnaître qu'elles ont des tendances boulimiques ou anorexiques, voire qu'elles se font un peu de bile pour leurs examens, mais que tu oses suggérer qu'elles pourraient faire un rien d'agressivité rentrée ou un petit début de déprime, et tu te heurtes aussi sec à un vieux fonds de puritanisme et à des idées de grand-papa sur le péché. C'est a-hu-ris-sant.

— Mais c'est quoi au juste, cet institut ? Et par quel hasard t'es-tu retrouvée à la tête d'un truc pareil ?

— Un certain Jackson, veuf inconsolé d'une ancienne de Clare, a fait une donation à la boîte pour fonder ce nouvel institut – et si je dis « institut », c'est bien parce qu'il faut lui donner un nom... Comme d'habitude, le budget de fonctionnement est loin d'être suffisant, encore qu'assez généreux. L'institut est censé répondre aux problèmes que rencontrent les étudiantes et les enseignantes, en tant que femmes. La seule chose qui soit absolument tabou, à ce qu'il semble, c'est de laisser entendre qu'il pourrait exister un lien entre certains de leurs problèmes psychologiques et le fait qu'elles sont des femmes. Pas question d'admettre qu'il y a le moindre désavantage à être une femme, dans notre belle société.

— Arrête ! J'ai l'impression d'entendre Phyllis Schlaffly... Qu'est-ce qu'elles s'imaginent, tes bonnes femmes ? Que la bombe atomique, c'est un don du Père Éternel, c'est ça... ?

— Elles n'en sont tout de même pas là. Dans l'ensemble, elles seraient plutôt contre la prolifération nucléaire et pour la défense de l'environnement – si tant est qu'elles ont compris tout ce que cela implique. Elles sont bien entendu à fond contre ces méchants Japonais qui massacrent les baleines, mais elles se braquent dès que tu as le malheur d'insinuer que le bon vieux système patriarcal (j'espère que la formule ne t'écorche toujours pas les oreilles) les possède jusqu'au trognon et qu'il conviendrait peut-être de le transformer un peu. Et pas question non plus de suggérer que la famille n'est ni un mot qui résume toutes les vertus, ni un rempart contre le mal ! Pour elles, ce genre d'argument n'est rien d'autre que le cheval de bataille des féministes enragées qui se dissimulent derrière le sigle M.L.F. Tu veux entendre le reste de la litanie ?

— Tu sais quoi ? fit Kate. Chaque fois que je débarque à Boston et qu'on vient m'attendre à l'aéroport, c'est toujours dans les bouchons de Calahan Tunnel que j'ai les conversations les plus détendues. Mais pour en revenir à ce que tu disais, les universités féminines devraient tout de même être plus

sensibilisées que les autres au problème du statut des femmes dans la société, non ?

— Devraient, comme tu dis... mais c'est loin d'être le cas. Si tu veux ma théorie là-dessus, c'est que les anciennes adorent jouer les ladys et se faire donner du Mrs John Jones III. Ces dames jugeraient du dernier vulgaire d'envisager qu'une femme puisse être autre chose qu'un obscur bras-droit ou une assistante très bénévole, quand elle sort de son rôle d'épouse et de mère. Tout ça doit te paraître atrocement rétro, mais c'est hélas toujours d'actualité. Pas une des universités féminines de Nouvelle Angleterre n'est allée témoigner devant le Congrès en faveur de l'ERA<sup>4</sup> projet aujourd'hui mort et enterré – paix à ses cendres. Elles n'ont même pas pris position, en quelque occasion que ce soit, pour défendre les droits de la femme. Résultat, elles sont aujourd'hui largement à la traîne derrière toutes les ex-universités pur-mâle et ce, dans tous les domaines, des études féministes aux campagnes en faveur des femmes battues.

— Une seconde ! dit Kate. C'est peut-être le taux de monoxyde de carbone dans ce tunnel qui m'embrume les méninges, mais là, il y a quelque chose qui m'échappe... ! Elles ont quand même bien dû décerner des titres honorifiques à quelques grandes bonnes femmes qu'on peut honnêtement qualifier de féministes, non ?

— Smith, oui, mais pas Clare. Smith a filé un diplôme *honoris causa* à Betty Friedan et à Gloria Steinem – d'accord, elles y avaient fait leurs études –, mais à Adrienne Rich aussi, et pourtant, ce n'est pas une ancienne de Smith. Clare ne s'est jamais fendu du moindre titre pour Patrice Umphelby. Même pas du plus petit mot d'éloge. Uniquement parce que, tout au long de sa carrière, elle n'a pas cessé de dire des trucs dérangeants ou de choquer les ladys par son comportement. À propos, je sais que c'est pour enquêter sur sa mort que tu es ici,

---

<sup>4</sup> Equal Rights Amendment – projet de XXVII<sup>e</sup> amendement à la Constitution américaine, voté par le Congrès en 1972 pour assurer à tout citoyen américain l'égalité des droits devant la loi, « quel que soit son sexe ». Il ne put être ratifié faute d'avoir obtenu le vote favorable de trente-huit États. (N.d.T.)

alors inutile de me faire le coup du comité de réflexion... Cela dit, ne prends surtout pas ce que je viens de te dire pour argent comptant. Hume donc l'air du campus quelques jours, jusqu'après la première réunion de ton groupe de travail, disons... Ou, mieux encore : propose-leur une conférence sur le thème « Pourquoi les femmes ont raison de revendiquer ». Tu attireras un auditoire confidentiel, une poignée d'étudiantes gauchistes, la fraction féministe des profs non titulaires qui enseignent des matières regroupées sous l'intitulé – dont on se gausse ouvertement dans d'aucuns secteurs – d'études féminines, et qui sont mises en quarantaine au sein de leur propre département par leurs chers collègues qui mettent en doute leurs compétences professionnelles. Tu auras peut-être aussi deux ou trois administratifs qui aimeraient bien faire sauter la baraque – au figuré, s'entend – mais qui ont une peur bleue de perdre leur job. Pas un des titulaires ne se dérangera pour t'écouter et, comme par hasard, le département d'anglais convoquera tous ses membres à une réunion hyper-importante – présence indispensable – à l'heure où tu seras censée prendre la parole. Dans le compte-rendu de ta visite, le journal du campus te dépeindra comme une mal-baisée complètement cintrée, affligée d'hémorroïdes ou d'un zona, d'où ton discours crispé. Je suis prête à parier que c'est le traitement auquel Patrice a eu droit.

— Madeline, ôte-moi d'un doute... » Comme leur voiture était à présent complètement immobilisée dans le tunnel, Madeline eut le loisir de se tourner vers Kate et d'ôter ses lunettes de soleil pour bien la regarder. « Comment une psychanalyste aussi distinguée que toi, nantie d'un doctorat en médecine, a pu échouer ici ? Qu'est-ce qui cloche ? Tu es sûre que tu vas bien, sincèrement ?

— Tu vois, quand je te le disais... CQFD ! s'exclama triomphalement Madeline en grignotant un petit mètre de macadam. Ça fait combien d'années qu'on se connaît, toi et moi ? Dix, au moins. Nous avons discuté d'à peu près tous les sujets abordables sous le soleil, participé ensemble à d'innombrables commissions et comités, dans l'espoir de trouver des solutions aux problèmes, ou pour répartir au mieux

des crédits et des bourses d'études. Mais à la seconde où j'entreprends de te décrire ce bon vieux Clare College, ses vénérables murs tapissés de lierre, ses vertes pelouses, ses étudiantes aussi tristes que coincées et son corps enseignant encore plus frileux que réac, tu en conclus que j'ai dû subir de graves revers personnels et que j'ai un besoin urgent qu'on s'occupe de moi...

— Message reçu ! Ceci dit, je ne sais toujours pas pourquoi tu es venue bosser à Clare, si tu as une si piètre opinion de l'endroit.

— C'est purement temporaire. J'assure une sorte d'intérim, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la personne *ad hoc* pour diriger leur institut, qui est à peu près autant institut que je suis neurochirurgienne. Je reçois mes étudiantes dans une des chambres de l'infirmerie et je dois me bagarrer contre toute la boîte pour accéder aux services du secrétariat et à la photocopieuse. Ils ont même essayé de facturer le loyer de ma malheureuse chambre d'infirmerie au tarif de la journée d'hospitalisation. Je pensais que ça pouvait être intéressant d'observer *in situ* la population d'une université féminine et je t'assure que je n'ai pas été déçue. C'est fascinant, effectivement, mais dans le genre ignoble, comme la guerre peut l'être. En plus, les gens du Centre de recherche m'ont laissé entendre que si je refusais ce poste, il serait attribué à un freudien orthodoxe, convaincu que toutes les bonnes femmes sont travaillées par l'envie du pénis. Nous autres femmes d'un certain âge, comme aurait dit Patrice, nous avons certes besoin d'aventure, mais la prochaine fois, je choisirai plutôt un couvent, et basta ! Ah, Storrow Drive ! C'est pas trop tôt ! Cela dit, il faut encore rattraper l'autoroute et compter une bonne demi-heure pour rallier Clare, alors, détends-toi, ma cocotte, et raconte-moi un peu ce que tu mijotes. Qu'est-ce qui t'amène ici, sur les traces de cette chère Patrice ? Ça va faire un an qu'elle est morte, non ?

— Madeline, de grâce ! J'ai donné à la présidente ma parole de détective que je garderais le secret sur ma mission. Je suis très officiellement membre du comité de réflexion sur les études féministes. Es-tu seulement avide de tout sujet d'excitation que

tu peux dénicher à Clare, ou y a-t-il vraiment des ragots qui courent sur la mort de Patrice ?

— Ta deuxième hypothèse est la bonne, détective de mon cœur. C'est Veronica Manfred qui a mis le feu aux poudres. Elle va d'ailleurs sûrement te sauter sur le paletot à la première occasion. Sur ce campus, les rumeurs se propagent à la vitesse d'une mononucléose. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'un célèbre professeur doublé d'un auteur de romans doucement farfelus s'offre une baignade mortelle ! Même Woolf, et ça remonte déjà à un bon demi-siècle, avait des antécédents psychiatriques – on disait « folie », à l'époque. Mais sous ses dehors un peu excentriques, Patrice, la pauvre chérie, avait la tête solidement posée sur les épaules. Et comment elle a fait pour durer tant d'années à Clare, pour moi, c'est le mystère complet ! Cela dit, c'était certainement un prof formidable.

— N'oublie pas qu'il est pratiquement sûr qu'elle s'est suicidée, fit Kate. En fait, si je suis ici, c'est uniquement pour satisfaire ma curiosité – et celle d'Archer et de Herbert.

— Qui ça ?

— Tu ne tireras plus un mot de moi, sauf si tu es prête à faire demi-tour et à te refarcir le tunnel en sens inverse. D'ailleurs, à toi de passer à table ! Parle-moi un peu de cette chère présidente, vu que j'ai rencontré avec elle demain à l'aube et que je la soupçonne de vouloir me sortir le grand jeu pour m'amadouer. Mais comme j'ai la ferme intention d'y aller franco et de ne pas me laisser faire, j'ai grand besoin de tes lumières. À quoi elle ressemble ?

— Elle est toute jeune – la trentaine, à peine –, juriste de formation, très brillante. Elle a toutes les relations qu'il faut, là où il faut, et elle serait tout à fait à la hauteur si elle en avait un peu plus dans le ventre et qu'elle était dans le bon camp, ce qui n'est hélas pas le cas, à mon sens – mais tu as dû t'apercevoir que je suis de parti pris et que mon opinion ne vaut pas grand-chose. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne s'est pas beaucoup démenée en faveur de mon institut, sous prétexte qu'il existait déjà un bureau de conseil psychologique – inutile de mettre l'accent sur le côté négatif des choses, hein !

— Fichitre ! » fit Kate.

La présidente de Clare College avait manifestement décidé de la lui jouer sur le mode pas-de chichis-entre-collègues. Elle se leva, contourna son bureau et alla s'asseoir avec Kate sur des chaises disposées à l'autre bout de la pièce, attitude que Kate sanctionna mentalement d'un mauvais point. En tant que présidente et parlant en cette qualité, elle se devait de rester derrière son fichu bureau. Kate avait eu l'occasion d'être reçue par la directrice d'une autre université de jeunes filles qui, au cours du déjeuner (à la cafétéria du campus, au grand dam de Kate), avait proposé d'aller chercher des cafés pour toute la tablée. Kate avait bien compris qu'elle s'efforçait de ne pas jouer les grands patrons, mais elle ne saisissait pas pour autant pourquoi une femme devrait se refuser les priviléges attachés à sa fonction. Tout de même, avait-elle fait valoir après coup, il devait bien exister un moyen terme entre aller chercher soi-même les cafés, et donner l'ordre à une secrétaire (plus communément appelée « la petite ») de s'en charger. Kate s'était entendu répondre que non, ce sur quoi elle avait rétorqué : « J'ai horreur des gens qui veulent absolument me traiter en copine alors que ce n'est pas le cas ! »

Mon problème, c'est que je suis trop chatouilleuse et trop à cheval sur les principes, se dit-elle, lorsqu'elle se retrouva assise près de la présidente, genou contre genou. Et surtout que je n'ai aucune envie d'être ici. Je parie qu'elle ne fume pas et qu'elle va être outrée de me voir sortir mes cigarettes, même si elle m'assure du contraire.

« Est-ce que la fumée vous dérange ? demanda-t-elle.

— Pas le moins du monde », déclara la présidente, en se levant pour aller chercher un cendrier, mais le temps qu'il lui fallut pour en exhumer un laissait supposer qu'elle devait d'habitude répondre par l'affirmative à cette question, détail dont Kate — qui avait davantage besoin de ce renseignement que de sa cigarette — déduisit que la présidente avait, elle, grand besoin de ses services. Elle est dans ses petits souliers, se dit Kate, qui commençait à s'amuser.

« Il y a deux problèmes dont nous devrions discuter », fit la présidente en prenant discrètement ses distances et se retenant à grand peine de chasser la fumée d'un revers de main. En veine de bonté, Kate écrasa sa cigarette : toute dépendance à la nicotine mise à part, son objectif était de tester les réactions de la présidente, non de la mettre au martyre. « En premier lieu, bien sûr, le comité de réflexion dont vous avez si obligamment accepté de faire partie, et en second lieu, la disparition de Patrice Umphelby. Je me disais que nous pourrions les aborder dans l'ordre inverse...

— Puis-je vous poser une question, concernant ce comité de réflexion ?

— Mais je vous en prie...

— Avez-vous réellement l'intention de mettre sur pied un programme d'études féministes, ou bien ce comité n'est-il destiné qu'à décourager tout projet dans ce sens ?

— Je m'en voudrais de constituer un comité qui ne serait pas totalement libre de ses décisions, mais entre nous, j'admets reconnaître le bien-fondé de votre question. Vous avez sûrement une longue expérience des commissions universitaires...

— C'est un fait, dit Kate, comme la présidente marquait une pause. Pas mal d'entre elles ont, effectivement, pu travailler en toute liberté. Mais toutes sans exception étaient noyautées. Bien sûr, il arrive que le noyautage ne soit pas efficace à cent pour cent et, grâce au Ciel, les êtres humains sont, quoi qu'on fasse, imprévisibles. Mais si je me fie à ma longue pratique – à laquelle je suis redévable d'une bonne dose de ce que j'appelle, selon mon humeur, perspicacité ou cynisme – je dirai que, dans le cas présent, de deux choses l'une : ou bien vous tenez à créer une filière d'études féministes, mais vous avez besoin de la caution que vous donnerait ce comité, ou bien vous y êtes hostile a priori, mais vous voulez pouvoir dire que l'abandon de ce projet est le fruit des discussions approfondies de plusieurs personnalités offrant toutes les garanties de compétence et de sérieux. Comme ça, je pencherais plutôt pour la seconde solution...

— Je constate que vous ne vous embarrasserez pas de périphrases...

— Vous faites erreur, répliqua Kate. Je suis tout aussi capable que n'importe qui de multiplier les précautions oratoires, si ça m'arrange. Et si, en l'occurrence, je vais droit au but, c'est que je ne suis pas, comme on dit, partie prenante dans cette affaire. Que vous mettiez ou non les études féministes au programme de Clare College m'est totalement indifférent, puisque je ne connais rien ou presque à votre établissement. Que diriez-vous de passer au problème autrement plus passionnant qu'est l'affaire Umphelby ? Une fois que nous en aurons discuté, vous risquez de décider que ma présence au sein de votre comité ne s'impose peut-être pas...

— J'en doute, laissa tomber la présidente Norton, comme à regret. Et si vous me permettez de vous emprunter votre franc-parler, ajouta-t-elle avec la première trace d'humour que Kate décelait en elle, sachez que je ne souhaite pas votre présence à Clare. Mais j'ai besoin de vous. Il faut que toute la lumière soit faite sur cette histoire et vous êtes, je pense, la personne la plus indiquée — sinon la seule — pour vous charger d'une telle mission. Je dois vous avouer que cette perspective ne me comble pas d'aise...

— Eh bien, fit Kate, voilà une petite mise au point qui s'imposait.

— Vous ne connaissiez pas personnellement Patrice Umphelby, je crois ?

— Nous ne nous sommes vues qu'une fois, dans un hall d'aéroport, et nous avons parlé de Dieu. En dehors de cela, je ne connaissais pas plus Patrice Umphelby qu'elle ne me connaissait. En revanche, j'ai quelques accointances avec ses biographes.

— Je suis au courant. Ils semblent avoir pour vous la plus grande admiration.

— Vous savez, fit Kate, avec plus d'aménité qu'elle n'en avait manifesté jusque-là, je ne mesure pas mon aide à l'aune de l'admiration que je suscite. Rien ne vous oblige à m'apprécier, mais il est essentiel que vous me fassiez confiance, jusqu'à un certain point au moins. La question est : vous en sentez-vous

capable ? Si c'est non, je doute de pouvoir vous être d'aucune utilité. Je repartirai sur le champ, sans rancune, et je vous laisserai à votre comité de réflexion, et à l'ombre de Patrice Umphelby qui hante ce campus... »

La présidente se leva et se mit à arpenter la pièce. Si j'étais juriste, songea Kate, je posséderais à fond l'art et la manière de présenter les choses. Chez elle, qui est à la fois juriste et présidente d'université, ce doit être une seconde nature. Mais avoir le redoutable honneur de dévoiler des faits qui risquent de ternir la réputation de la maison, c'est apparemment une autre paire de manches... Kate resta muette et attendit. Si la présidente avait quelque chose à lui dire, qu'elle le fasse à son heure et de son propre chef, mais ce n'était pas elle qui lui tendrait la perche.

« C'est curieux, voyez-vous, dit enfin la présidente. Je m'étais persuadée que vous ne pouviez pas réellement compromettre les travaux de notre comité de réflexion, et que je prendrais la décision de vous consulter ou non sur l'affaire Umphelby au terme de cet entretien. Mon intention était de voir d'abord si nous pourrions nous entendre. Ce n'est à l'évidence pas le cas, mais j'ai pourtant le sentiment que je peux vous faire confiance ou, du moins, que je vais devoir le faire, et que je ne le regretterai peut-être pas.

— Pourquoi ne pas m'exposer très franchement votre problème ? S'il s'avère, lorsque nous en aurons fait le tour, que je ne fais vraiment pas l'affaire, je replierai ma tente, tel un Bédouin, et je m'évanouirai sans plus de bruit<sup>5</sup>. À votre avis, les Bédouins ont-ils su rester discrets, en cette ère de bruyante technologie, ou se sont-ils laissés contaminer par le mouvement général ? »

La présidente regagna sa chaise. « De son vivant déjà, Patrice Umphelby a causé pas mal de désagréments à cet établissement.

---

<sup>5</sup> Allusion aux derniers vers du poème de H.W. Longfellow, « The Day Is Done » (1844) : « And cares (...) : Shall fold their tents, like the Arabs, / And as silently steal away, » (« Et les soucis... replieront leurs tentes, tels les Arabes, et sans plus de bruit, s'évanouiront. »). (N.d.T.)

Pour garder une générosité toute socratique, on pourrait dire qu'elle savait vous harceler avec la constance d'un taon. Mais du point de vue de l'administration, c'était une véritable calamité. Pour vous parler en toute franchise, je crois qu'il n'y avait pas un doyen sur ce campus qui ne l'eût volontiers noyée de ses propres mains s'il en avait eu l'occasion, tout comme d'ailleurs une bonne moitié du corps enseignant. Ce qui ne nous empêche pas de la regretter aujourd'hui, et sincèrement, je pense, comme si... » Elle s'interrompit, sentant peut-être que ce n'était pas de ce côté que viendrait la lumière.

« Une de vos administratrices a prononcé quelques mots lors du service religieux tenu en sa mémoire à New York, intervint Kate. Elle a déclaré que bien qu'ayant été en constant désaccord sur à peu près tout avec Patrice, elle en était venue à respecter ses idées, et même à comprendre ce que sa façon d'agir pouvait avoir d'authentique...

— Parce qu'il y a des façons d'agir qui ne le sont pas ?

— Une action peut être irréfléchie, répondre à certains besoins personnels ou à certaines pressions psychologiques, sans pour autant avoir une importance essentielle pour la communauté. Peut-être ce doyen voulait-il dire qu'elle ne contestait pas la pureté des intentions de Patrice, et qu'elle en avait même, dans une certaine mesure, compris le bien-fondé.

— Et quelles étaient-elles, ces intentions ? demanda la présidente. Semer le désordre, exacerber les frustrations, prêcher la révolte ?

— Peut-être. Tout progrès – ou du moins, toute évolution – prend toujours au début des allures de désordre savamment orchestré et n'est, en tout cas, jamais perçu comme un pas en avant, sur le moment.

— Quel était donc le but de Patrice, à votre avis ?

— Cela, je serais bien en peine de vous le dire, du moins pour l'instant. Et peut-être même jamais. Mais n'est-ce pas précisément ce que vous souhaitez découvrir ?

— Absolument pas. Ce que je voudrais découvrir, c'est ce qui l'a poussée à ce suicide, afin de mettre fin à toutes ces rumeurs. Toutefois, si vous en veniez à remettre en cause l'hypothèse du suicide – au cas, par exemple, où quelqu'un aurait usé d'une

substance aussi inconnue qu'indétectable, ou de quelque mystérieux philtre oriental –, il faudrait alors remonter cette piste. Car dans l'état actuel des choses, Patrice risque de nous causer encore plus d'embarras morte que vivante, si je puis m'exprimer avec moins de retenue qu'il ne sied à une présidente d'université.

— Je vais devoir interroger des tas de gens, fouiner un peu partout, bref, me rendre odieuse, tout comme Patrice. Vous sentez-vous prête à le supporter ?

— Je pourrais difficilement me sentir prête à supporter quelque chose que, très sincèrement, je déplore. Mais ai-je bien le choix ? Ce matin même, j'ai eu un coup de fil d'un éminent professeur de l'université où j'enseignais le droit. Je pensais à l'époque que nous étions d'accord sur tout ou presque, lui et moi. Il est philosophe de formation et dirige un département de philosophie du droit. J'assurais la partie juridique du cursus. C'est en grande partie grâce à ses recommandations que j'ai obtenu mon poste actuel, malgré mon très jeune âge et le peu d'expérience que j'ai de l'administration. Il semblerait qu'il ait plusieurs fois croisé Patrice Umphelby à l'occasion de conférences, et notamment au cours d'un dîner où, se trouvant placés côte à côte, ils ont discuté de la mort. Car à l'évidence, c'était le sujet favori de cette maudite femme. Elle lui aurait dit qu'un jour viendrait où ils auraient sans doute, elle et lui, la possibilité de choisir l'heure de leur mort. Le seul problème serait de survivre à cet instant. Au terme de ce repas – qui a dû être un peu trop arrosé, à mon sens – ils se sont promis de se tenir mutuellement au courant, si jamais l'un ou l'autre sentait que cette heure avait sonné pour lui. Bref, c'est l'exemple type du genre de pacte farfelu qu'Umphelby était capable de conclure...

— Je vois, fit Kate. Et elle ne lui a pas fait signe.

— Bien sûr que non.

— Ça me rappelle les filles de ma génération qui juraient à leur meilleure amie de l'appeler la première fois qu'elles coucheraient avec un garçon. Mais en général, elles avaient tout autre chose en tête à l'heure H ! »

La présidente daigna sourire. « Exactement. Cela dit, assimiler Patrice Umphelby au commun des mortels relève de l'impossible.

— Quelqu'un n'a pas hésité à la qualifier de sainte en ma présence, fit Kate. Autrefois, à l'époque de Jeanne d'Arc en particulier, les saintes finissaient généralement sur le bûcher, noyées ou, au minimum, dénoncées comme sorcières. Car elles ébranlaient les piliers de l'Église. Et de l'Université.

— Patrice avait-elle de la religion ?

— J'en doute fort. Je voulais simplement dire que ceux qui s'élèvent contre les institutions, surtout si ces institutions sont puissantes et efficaces, sentent toujours le soufre pour les pouvoirs en place, mais coiffent généralement l'auréole à peine poussé le dernier soupir. On les reconnaît aisément à leur talent de se mettre tout le monde à dos. Je crains bien que vous n'en ayez un beau spécimen sur les bras.

— Je suis juriste, Professeur Fansler, et non théologienne. Je m'efforce de diriger cet établissement, ce qui signifie de nos jours, comme vous devez le savoir, collecter des fonds, décrocher des subventions et faire de la corde raide entre le passé et l'avenir. Il n'existe plus d'universités qui aient un recrutement à cent pour cent féminin, le saviez-vous ? Toutes comptent parmi leurs étudiants des jeunes gens venus d'établissements des environs et, bien souvent, les étudiantes elles-mêmes préfèrent allerachever leurs études dans des universités masculines ou mixtes. Un bon scandale, et une université comme la nôtre risque d'avoir de gros ennuis, par les temps qui courent. De gros, gros ennuis. De plus en plus de parents se disent : « Si c'est partout le même scandale, quel avantage y a-t-il à inscrire ma fille dans un établissement féminin ? Autant l'envoyer dans une fac mixte. »

— Je vous aiderai, dans la mesure de mes moyens, déclara Kate. Je crains que vous ne noircissiez un peu la situation. Je crois comprendre que votre souci majeur, c'est d'éviter tout battage médiatique. Il est certain que les journalistes risquent de se jeter sur l'assassinat d'une universitaire, si tant est qu'il s'agit bien d'un assassinat, comme ils l'ont fait dans le cas de ce docteur de Scarsdale. Mais je n'ai sans doute pas besoin de vous

rappeler que vous pouvez toujours opter pour l'immobilisme. Faites la sourde oreille, laissez les rumeurs s'éteindre d'elles-mêmes.

— C'est bien ce que je compte faire, et vous me servirez de paravent. Officiellement, vous êtes venue étudier l'intérêt que peut présenter pour Clare une filière d'études féministes et, en tant qu'intervenant extérieur, il paraîtra tout naturel que vous désiriez vous entretenir avec un maximum de gens. J'adresserai à tous ceux et celles que vous souhaiterez rencontrer une note leur demandant de vous prêter leur concours. Libre à vous de choisir vos interlocuteurs. Il n'y a sur ce campus personne dont l'opinion ne puisse être utile à notre comité... Personne ne devrait donc s'étonner que vous les interrogiez, sauf si l'on vous voit sonder aussi le personnel des cuisines ou les jardiniers. Au cas où cela se révélerait nécessaire, nous aviseras le moment venu.

— Je vais devoir faire la navette entre Clare et New York. J'ai comme tout le monde des obligations personnelles, mais je tâcherai de m'organiser au mieux. Je m'attends à découvrir que Patrice n'a pas été assassinée. Cela dit, il se peut que je pose quelques problèmes au niveau du comité de réflexion, si je m'investis vraiment dans ses travaux. Y verriez-vous un gros inconvénient ?

— Énorme. Mais, Dieu merci, vos opinions ne compteront que pour partie dans le rapport final.

— Je pensais commencer mon enquête par le département de Patrice. L'histoire, je crois. Pourrais-je dans un premier temps rencontrer les professeurs femmes ?

— Il n'y a aucun professeur femme dans le département d'histoire, à Clare. Pas de professeur titulaire, du moins. Patrice était la seule. Je vais vous donner le répertoire de nos enseignants, pour que vous vous fassiez une idée de la maison.

— Y trouverai-je quelqu'un qui se prénomme Veronica ? demanda Kate.

— Oh, que oui ! Et vous n'aurez pas à la chercher bien loin ; elle doit déjà vous attendre à la porte... Je ne pourrai jamais assez vous remercier de ce que vous faites pour nous, Professeur

Fansler. Bien sûr, nous tâcherons de vous dédommager comme il convient. »

Kate laissa le sujet en suspens, comme tant d'autres choses. L'entrevue était terminée et il n'était pas certain que la présidente eut pu conserver son masque de courtoisie une minute de plus.

## Chapitre 5

*Il faut admettre que l'élite de Clare constitue une troupe bien bigarrée, pour un séjour aussi virginal.*

*John Maynard KEYNES*

Laissant la présidente à ses occupations, Kate émergea du bâtiment de l'administration. Il se dressait au sommet d'une petite colline d'où l'on découvrait une bonne partie du campus et, par-delà les allées et les pelouses, le lac. Le site de cette vénérable bâtie, sans doute contemporaine de la fondation de l'université, avait dû être choisi pour insuffler à ses usagers, outre la paix de l'âme, une certaine hauteur de vues. Le lac n'usurpait pas son nom. Au fil des ans, l'université avait peu à peu racheté tous les terrains environnants, afin qu'aucune construction ou signe d'activités agricoles ne vînt déparer ces lieux voués à la culture.

Kate estima d'un coup d'œil qu'un tour de lac devait représenter plusieurs kilomètres de marche – un exercice qui lui aérerait l'esprit et l'aiderait à mettre un peu d'ordre dans ses idées. Patrice aimait marcher au bord de ce lac. Ses longues enjambées devaient lui permettre de dépasser aisément les promeneurs flânant sur l'étroit sentier de la rive. De cela, Kate n'avait bien sûr pas la moindre preuve ; de fait, elle venait de l'inventer. Mais elle ne doutait pas d'apprendre sous peu qu'elle avait vu juste. Patrice commençait à prendre vie à ses yeux.

« Professeur Fansler ? » L'homme était accoudé à l'un des murets qui bordaient l'allée menant du bâtiment aux escaliers qu'elle s'apprêtait à descendre. Comme il se détachait du mur pour venir à sa rencontre, elle devina qu'il devait être posté là depuis un petit moment, pour voir la direction qu'elle prendrait. Kate s'immobilisa, et, les mains enfouies dans les poches de son imperméable, admit que tel était bien son nom.

« À qui ai-je l'honneur ? s'enquit-elle.

— J'étais un ami de Patrice, dit l'homme. Mon nom est Justine. Albert Justine. Mais pour une raison qui m'échappe, tout le monde m'appelle Bertie.

— Je ne sais trop pourquoi, je m'attendais plutôt à ce que ce soit Veronica. Qui soit là à m'attendre, veux-je dire ! Le Tout Clare est-il donc déjà informé de ce qui m'amène ici ?

— Tous ceux qui aimaient Patrice, oui. Ce qui élimine, à titre indicatif, la majorité des historiens et la totalité des professeurs de lettres classiques et de littérature anglaise – les titulaires, en tout cas. Ma partie à moi, c'est la religion.

— Sujet épineux s'il en est...

— Vous trouvez ? Voilà qui est de bon augure. Pour trop de gens, ce n'est qu'une discipline tout juste acceptable. Ne vous laissez pas impressionner par ma spécialité. Je suis titulaire de la chaire John Mulmont d'histoire et de philosophie des religions, mais je suis avant tout un fidèle de Patrice qui se demande comment il va pouvoir survivre à sa disparition. Nous discutions d'à peu près tout, elle et moi – de l'existence historique de Jésus jusqu'au célibat des prêtres au Moyen Âge. Mais rassurez-vous, j'ai un minimum de savoir-vivre et je suis tout à fait capable de parler d'autre chose. Il m'a semblé vous voir contempler notre lac avec l'œil averti d'une promeneuse en puissance. Puis-je me joindre à vous ? »

Kate le considéra un instant puis hocha la tête et ils se mirent en marche.

« Je vous guettais, comme vous l'aurez sans doute deviné, reprit-il. Je me suis dit qu'entendre mon son de cloche en premier, à propos de Patrice, ne serait pas ce qu'il pouvait vous arriver de pire. S'il s'avère que vous ne goûtez ni ma compagnie, ni ma conversation, dites-vous qu'il en aurait été de même en toute autre occasion. Autant vous faire une opinion tout de suite, non ? Vous avez mentionné Veronica. Vous la verrez, n'ayez crainte. Elle et bien d'autres. Des femmes, presque sans exception. Dans l'ensemble, les hommes n'accrochaient guère avec Patrice, du moins pas ceux de notre classe d'âge, à elle et moi. Et nos mandarins en jupons pas davantage, dans leur grande majorité. Les spécialistes de l'Antiquité n'ont jamais pu digérer la façon dont elle concevait les déesses de l'Olympe,

notamment Artémis et Athéna, ou les héroïnes antiques, telles qu'Antigone. Nos hellénistes forment une petite clique particulièrement élitiste, qui voe Nietzsche et l'école de Cambridge – Frazer, Murray, Cornford, et surtout Jane Harrison – aux gémonies. Ils mettent un point d'honneur à descendre en flèche les profanes qui se permettent de commenter les auteurs anciens sans avoir une parfaite maîtrise de la langue d'Homère. Ils me font penser au clergé d'avant la Réforme. Il m'a semblé préférable de vous faire part de mes vues avant qu'ils ne vous assènent les leurs. Par où voulez-vous faire le tour du lac ? Par la droite ou par la gauche ?

- Que préférait Patrice ?
- En ma compagnie, elle prenait toujours à droite.
- Mais vos conversations étaient résolument orientées à gauche... ?

— De l'opinion quasi générale, oui. Ce que j'aimerais préciser d'emblée, poursuivit-il, comme ils s'engageaient d'un bon pas sur le sentier, c'est que j'aimais Patrice. Il n'y a pas d'autre mot. Je suis marié et ma femme l'aimait tout autant que moi. Patrice ne pouvait vous inspirer que des sentiments extrêmes. Si elle vous aimait, vous l'aimiez, quoi qu'il arrive, et ce, même si vous restiez des mois sans la voir. Nous avons partagé pratiquement tout ce que peuvent partager deux personnes. Vers la fin – et j'étais bien loin de me douter que c'était la fin –, il m'arrivait de la prendre dans mes bras et de tâcher de lui rendre courage.

- Parce qu'elle était déprimée, angoissée ?
- Ça lui arrivait. Vous ne me demandez pas si nous avons été amants ?
- Cela ne paraît pas essentiel. Je suppose que ce n'était pas la base de vos relations.

— Non, bien sûr. Nous nous sommes connus très jeunes et nous avons vieilli ensemble. Nos enfants ont grandi, mais rien n'a jamais entamé ce qui nous réunissait, bien que nous ayons énormément changé, elle et moi. Patrice avait la fibre mystique, voyez-vous, ce je-ne-sais-quoi qui lui a inspiré son beau livre sur les sorcières, et moi, je ne suis qu'un laborieux exégète des grands textes théologiques... En fait, nous n'avons jamais varié d'un iota. La seule chose qui ait changé, c'est notre relation au

monde : Patrice est devenue une célébrité et moi, j'ai acquis une triste notoriété, sur ce campus du moins. Mes théories sur le Christ ne sont guère en odeur de sainteté, j'aime mieux vous le dire !

— Il paraît que jadis, fit Kate d'un ton rêveur (à ainsi marcher en sa compagnie, elle commençait à comprendre ce que la veste en tweed et les larges épaules de Bertie avaient pu avoir de réconfortant pour Patrice), on jetait à l'eau les femmes soupçonnées de sorcellerie. Si elles coulaient à pic, c'était qu'elles étaient innocentes et si elles surnageaient, elles étaient jugées coupables et partant, condamnées à mort. Je partage tout à fait la révolte de Maggie Tulliver devant une telle injustice. Je sais peu de choses, pour ne pas dire rien, de Patrice, mais j'imagine qu'enfant, elle a dû ressembler à Maggie. Rappelez-vous, George Eliot, *Le Moulin sur la Floss*... À la fin, cette pauvre Maggie se noie, mais elle était un peu sorcière, n'est-ce pas ? Patrice l'était-elle, elle aussi, à votre avis ?

— Votre conversation m'ouvre des horizons, fit Bertie. Cette idée ne m'avait pas effleuré.

— Sur quoi Patrice travaillait-elle, les derniers temps ? Je ne parle pas d'un manuscrit prêt à être publié, mais d'un projet auquel elle aurait réfléchi ou qu'elle avait peut-être même déjà commencé à ébaucher...

— La maturité, je dirais. Et la mort. C'étaient ses deux grands thèmes de prédilection, quand elle discutait avec des gens en qui elle avait toute confiance. » Kate hocha la tête. « Mais, quel qu'il ait pu être, le sujet qu'elle avait en tête à l'époque la passionnait, c'était évident, et jamais elle n'aurait mis fin à ses jours avant d'être allée au bout. C'est d'ailleurs ce qui me convainc qu'elle ne s'est pas suicidée. Oh, bien sûr, je sais... pour elle, chacun était libre d'interrompre sa vie au moment où il estimait devoir le faire, avant d'être complètement ravagé par l'âge. Mais j'ai l'impression que ce n'était pas l'heure qu'elle aurait choisi pour mourir. Ce n'est pas un argument très probant, je le crains...

— Le problème tracasse beaucoup ses biographes, en effet, fit Kate. Parlez-moi un peu d'elle. Si seulement je savais quelles

questions vous poser... À quoi ressemblait-elle, par exemple ? Que ressentait-on en sa présence ?

— Je croyais que vous l'aviez rencontrée.

— Je ne l'ai vue qu'une seule et unique fois, et juger les gens sur la mine n'est guère mon fort, je le crains. J'ai gardé d'elle le souvenir d'une femme dont la mise et la physionomie m'ont immédiatement fait penser qu'elle était très au-dessus des contingences matérielles. Visuellement, ni l'argent, ni la mode, ni le paraître ne comptaient beaucoup pour elle. On aurait dit qu'elle s'était coupé les cheveux elle-même avec des ciseaux d'enfant. Et ses souliers proclamaient qu'elle avait la ferme intention de marcher avec – ce qui est d'ailleurs la destination première de toute paire de chaussures. Tout en elle trahissait une volonté inébranlable de s'en tenir à l'essentiel. Mais comme elle était en voyage, je me demande si elle n'était pas différente en temps ordinaire. Lui arrivait-il de faire des efforts de toilette, de se mettre des trucs un peu originaux, je ne sais pas, moi, une casquette ou un feutre à larges bords... ? »

L'idée fit rire Bertie. « Récemment, non. En revanche, étant jeune, ce n'était pas la même chose. Les derniers temps, sa principale préoccupation était de vivre intensément, de fuir les bavardages et d'éviter de perdre son temps, bien qu'elle n'en fût pas avare quand elle s'enthousiasmait pour quelque chose. Je me souviens d'une certaine soirée où elle a raconté à l'épouse d'un professeur plus très vert, avec quels éclats de rire ses étudiantes avaient accueilli sa description des corsets à baleine, et leur incrédulité quand elle leur avait affirmé qu'autrefois, toutes les femmes en portaient pour s'affiner la taille et se donner du maintien. L'épouse du professeur a répliqué très sérieusement qu'à son grand regret, ses amies en portaient de moins en moins, et semblaient ignorer l'effet déplorable qu'un pareil laisser-aller avait sur leur silhouette. Peut-être ne se souciaient-elles pas de leur extérieur... ? a répondu Patrice, plantant là la digne dame ébahie, à qui l'argument avait totalement échappé. Elle n'avait pas une seconde à consacrer à ce genre de personnage, mais dès qu'elle décelait chez quelqu'un le moindre interstice par où faire filtrer la lumière, elle pouvait, en pédagogue née, déployer des trésors de patience pour

l'amener à une prise de conscience des problèmes. Elle se moquait, mais alors là, royalement, du qu'en-dira-t-on et ne se gênait pas pour l'afficher. Et, bien entendu, elle était belle à sa façon. Qui n'avait, disons-le tout net, rien à voir avec la vôtre...

— Non ?

— Non. Vous avez, vous, une élégance naturelle, vous êtes mince, vous savez comment vous mettre en valeur – et sans y consacrer des heures, manifestement. Pour Patrice, ce qui comptait, c'était de se sentir bien. Elle pouvait, bien sûr, paraître à son avantage dans un chandail à col roulé ou même, comme il y a quelques années, dans une robe un peu chic, sur laquelle elle était tombée au hasard d'une boutique, mais elle n'a jamais eu le sens ou le goût de l'élégance. En la voyant, la première réaction, c'était de la trouver mal attifée, et c'est loin d'être le cas avec vous. Ce qu'il peut être difficile de mettre un peu de vie dans un portrait, bon sang ! Mais malgré ça, je donnerais tout au monde pour que, ne serait-ce que quelques minutes, vous puissiez être Patrice, pour pouvoir de nouveau goûter sa présence...

— Elle était donc si forte, cette présence ?

— Que vous dire ? Patrice avait le don de vous faire prendre feu et flamme pour une idée, ou de vous renforcer dans votre détermination à lutter contre le système, mais par-dessus tout, elle vous donnait le sentiment très fort d'être... en pays ami, si vous voyez ce que j'entends par là.

— Je vous soupçonne d'avoir, vous aussi, cet effet sur les gens, lorsqu'on vous connaît mieux, ou qu'on vous confie ses doutes les plus profonds.

— C'est possible. Patrice a déteint sur moi. Ou moi sur elle, peut-être. Je n'ai aucune pudeur à parler de ce que nous nous sommes mutuellement empruntés. Elle a fait de moi quelqu'un de meilleur, et elle prétendait que j'avais le même effet sur elle. Cela dit, je ne saurais trop vous conseiller de vous balader un peu sur le campus et d'écouter ce qui s'y dit de nous, ensemble ou séparément. Nous n'avons pas très bonne presse, dans l'ensemble.

— Il y a toujours aussi peu de monde autour du lac ?

— Ma foi, oui. Ça représente une sacrée trotte et seuls les plus énergiques et les plus déterminés s'y risquent. Ou parfois, une étudiante qui cherche à tromper sa solitude. Mais l'administration déconseille fortement aux étudiantes de traîner seules dans le secteur. Il y a, hélas, eu quelques viols par ici. Nous vivons décidément une bien triste époque...

— Du temps où j'étais étudiante, dit Kate, les longues balades en solitaire ont été ma planche de salut. Dommage pour les étudiantes de Clare... À parler comme ça de Patrice avec vous, j'ai presque l'impression qu'elle est là. Ceci dit, hormis participer à ce maudit comité de réflexion, du diable si je sais ce que je suis venue fabriquer ici. Je ne suis même pas sûre de ce qu'on attend de moi. C'est un peu comme si j'avais entrepris de retracer la vie de Patrice sans trop savoir par quel bout commencer.

— Sauf qu'une fois votre tâche accomplie, ses biographes pourront s'atteler à la leur. J'ai fait leur connaissance, à propos, et ils m'ont paru tout à fait à la hauteur. À condition, bien sûr, qu'ils retrouvent le souffle...

— Peut-être ferais-je bien de m'attaquer d'abord à ceux et celles qui n'aimaient pas Patrice. Auriez-vous quelques conseils judicieux à me donner ?

— Mieux ! J'ai pris les devants. Nous avons, ma femme et moi, invité quelques collègues à boire un verre de sherry, ce soir. Nous aurons ainsi à domicile un échantillon représentatif des enseignants de lettres classiques, d'anglais et d'histoire.

— Pourquoi se dérangerait-ils, si vous n'êtes pas dans leurs petits papiers ?

— Vous oubliez, ma chère, que les distractions sont rares, sur un campus non-mixte perdu au fin fond du Massachusetts ! Ici, tout le monde va chez tout le monde. Où les gens auraient-ils l'occasion de comploter ou d'échanger des ragots, sinon ? À propos, votre réputation vous a précédée. Je vous promets de prévoir autre chose que du sherry. À quoi carburez-vous ?

— Du gin sec m'ira très bien, fit Kate avec un grand sourire, et, comme à cet endroit le sentier se creusait d'ornières traîtresses, elle glissa sans cérémonie son bras sous celui de Bertie.

— Vous devez, j’imagine, vous demander si Patrice appréciait les cocktails et les soirées mondaines, voire si elle les supportait tout court... Eh bien, non. Elle avait ça en horreur. C’était l’une des rares choses sur lesquelles nous n’étions pas d’accord. À mon avis, rien ne vaut une petite soirée pour se tenir au courant de ce qui se dit ou se pense ailleurs, et pour collecter des points de vue ahurissants sur tous les sujets possibles et imaginables – les deux à la fois, la plupart du temps, bien entendu. Patrice détestait le côté superficiel des conversations de salon et plus encore, l’esprit poulain qui prévaut dans ce genre de réunion. Je veux dire par là, devoir jauger votre interlocuteur et l’intérêt qu’il présente pour vous, en fonction d’un tas de critères et de références dont Patrice n’avait que faire. Et, vu son style vestimentaire et le statut des femmes d’un certain âge dans notre société, elle constatait régulièrement que personne ne recherchait sa compagnie, jusqu’au moment où l’on découvrait qui elle était, réaction qui ne lui inspirait que du mépris. Mais vous ? Où vous situez-vous, dans ce sempiternel débat ?

— Oh, moi, j’ai une sainte horreur des mondanités, dit Kate. Mais lorsque je coiffe ma casquette de détective, je les trouve irremplaçables. On peut, dans une soirée, poser les questions les plus directes et les plus indiscrettes – mes préférées, bien entendu – sans s’embarrasser du moindre prétexte. Par exemple : « Je suis à Clare pour participer au comité de réflexion sur les études féministes. Dites-moi, cher Professeur, vous qui enseignez les lettres classiques, quelle est votre position sur ce sujet ? » Si je leur posais ce genre de question dans leur bureau, je surprendrais mes interlocuteurs dans l’exercice de leurs fonctions et je n’en tirerais qu’un discours aussi officiel que prudent. Mais au milieu d’un salon et un verre à la main, ils me livrent sans difficulté le fond de leur pensée – et celui de leur personnalité, en sus.

— Eh bien, c’est parfait, fit Bertie. Je vous attends donc à cinq heures et demie. Je viendrai de temps à autre me mêler à vos conversations et j’asticoterai mes collègues pour les amener à vous dévoiler leurs angoisses, leurs blocages et leur petitesse d’esprit. »

Comme promis, Bertie avait, à côté du sherry, prévu du gin mais aussi du vin blanc, ainsi que des boissons fraîches pour les buveurs d'eau. Son épouse se révéla être, et Kate n'en fut pas autrement surprise, le genre de femme que l'on qualifie de « féminine ». En d'autres termes, bien que la femme de Bertie menât peut-être une carrière professionnelle fort brillante – et c'était effectivement le cas – il était impossible de se l'imaginer... comment dire ? se demanda Kate. Ah, oui, c'est ça... dans un rôle de garçon, lors du spectacle de fin d'année de son école primaire. Elle se prénomma Lucy et semblait née le verre de sherry à la main. Kate, que sa naissance aurait dû prédisposer à cela, elle aussi, aurait sans regret troqué tout le sherry de la terre contre un verre d'eau gazeuse. Car elle exécrat le sherry, qu'elle classait – à tort, comme on ne cessait de le lui répéter – parmi les vins doux, et pour rien au monde elle n'y aurait trempé les lèvres. Et puis, le sherry avait été l'apéritif favori de sa mère, et même le seul qu'elle se fût jamais permis... Mais, toute buveuse de sherry qu'elle était, Lucy partageait la passion de son mari pour Patrice.

« Je suis ravie de vous voir parmi nous, fit-elle. Bertie et quelques-uns de ses collègues ne se contentent pas de regretter Patrice et de pleurer sa mort. Ils se sentent comme Antigone. De vraies âmes en peine. Vous savez, comme si elle était restée sans sépulture, enfin, le frère, je veux dire, pas Antigone ! Quoique... on a bien dû finir par l'enterrer, elle aussi, non ?

— Excellente comparaison, fit Kate, qui avait sans peine retrouvé son fil d'Ariane dans la métaphore antique de son interlocutrice. Vous venez de mettre le doigt sur ce que nous cherchons tous à exprimer, chacun à notre façon. Racontez-moi un peu ce que vous pensiez de Patrice... »

Mais Lucy dut renoncer à le lui expliquer, car ses invités arrivaient en rangs serrés.

Comme il fallait s'y attendre, une fois les présentations faites, les hôtes de Bertie et de Lucy se cantonnèrent à des questions et à des remarques polies, mais Kate ne tarda pas à repérer une prof de lettres et son époux qui formaient un couple particulièrement critique de Patrice, tant morte que vive, et qu'elle aborda sans ambages. À l'évidence, les brancher sur les

études féministes, sujet sur lequel elle n'avait pas encore d'opinion bien établie – elle comptait sur le comité de réflexion pour s'en forger une –, ne tirerait d'eux que le discours ordinaire sur l'ignorance crasse des féministes en matière de culture classique. Kate avait la tête bien trop près du bonnet pour supporter ce genre de laïus, qu'elle aurait presque pu réciter par cœur. Elle préféra donc contourner cet écueil : « Je me suis toujours demandé pourquoi personne n'avait songé à placer une université féminine sous l'égide d'Athéna, en lui donnant son nom.

— À Dieu ne plaise ! rétorqua l'helléniste distinguée, avec un reniflement de mépris. D'ailleurs, il y a eu une sorte d'incarnation moderne d'Athéna à la tête d'une université, en la personne de M. Carey Thomas<sup>6</sup>.

— Mais vous m'intéressez ! fit Kate. Seriez-vous d'avis de ne nommer que des femmes mariées à la tête des universités ?

— Je n'irais pas jusque-là, mais elles devraient au moins veiller à ne pas s'attifer comme si elles partaient faire du trekking.

— Comme Patrice Umphelby, voulez-vous dire... ?

— Oh, vous la connaissiez ? Sûrement, pour avoir choisi cet exemple à si bon escient... Grâce au ciel, Patrice n'a jamais été présidente d'université.

— Avez-vous été très perturbée par sa mort ?

— Mais évidemment. Comme tout un chacun. De son vivant déjà, Patrice se sentait à l'évidence appelée par le destin à semer la gabegie dans cet établissement, et elle semble avoir décidé de persévérer dans l'autre monde... S'il y a deux écrivains femmes que je ne peux pas supporter, ce sont bien Virginia Woolf et Sylvia Plath. Mais elles, au moins, elles ont eu le bon goût d'aller se jeter dans une rivière ou de se suicider à domicile ! D'ailleurs, si vous voulez mon avis, elles étaient tout bonnement, l'une comme l'autre, trop occupées à se regarder le nombril et à

---

<sup>6</sup> [Martha] Carey Thomas (1857-1935), enseignante et féministe américaine, qui participa à la création de l'université féminine de Bryn Mawr (1884) où elle enseigna l'anglais avant d'en devenir la présidente (1894-1922). (N.d.T.)

s’apitoyer sur leur propre sort pour se soucier d’autrui. Comme tant de femmes aujourd’hui.

— Peut-être, à l’instar des Amazones, ne s’intéressaient-elles qu’aux autres femmes...

— Les Amazones ? Mais c’est une légende, voyons ! rétorqua l’helléniste avec un ricanement qui, se dit Kate, dut résonner jusqu’à l’autre rive du lac. Pour les Grecs, les femmes étaient la lie de la terre ou, au mieux, des chiennes qu’ils traitaient à égalité avec leurs esclaves. Leur prêter des opinions romantiques sur les femmes, c’est aller à l’encontre de toute vérité historique. Dont les sources ne se trouvent que dans les originaux grecs, cela va sans dire.

— Diriez-vous, comme Lucy, que Clare ressent vis-à-vis de Patrice ce qu’Antigone ressentait pour son frère dont le corps avait été privé de sépulture... ?

— Lucy a beau être une femme charmante, elle n’entend rien à tout cela. En réalité, Antigone n’était qu’une petite sotte doublée d’une entêtée. C’est d’ailleurs ainsi que la voyaient les Grecs. Quand je pense à toutes ces sornettes que l’on peut entendre ou lire sur Antigone...

— Un vrai calvaire... soupira Kate.

— Et tout cela parce que les gens lisent Sophocle en traduction et s’imaginent avoir tout compris. Quant à ce que les féministes font des grands textes grecs, c’est à pleurer.

— Oui, ce doit être dur, pour vous, compatit Kate. Et vous ? ajouta-t-elle en se tournant vers le mari qui, à sa grande surprise, avait assisté à cet échange sans intervenir. Enseignez-vous aussi les lettres classiques ?

— En effet, répondit-il. Je suis actuellement à la retraite mais j’ai eu, grâce à Dieu, la chance insigne de quitter le métier avant le déferlement de toutes ces inepties.

— Vous avez choisi le crâneau idéal : trop tôt pour les féministes, et trop tard pour subir Nietzsche... »

Le valeureux helléniste considéra Kate comme s’il hésitait à attribuer cette remarque au gin, à l’ironie ou au simple bon sens. Sur ce, ils se séparèrent avec l’évasive courtoisie qui est de mise dans ce genre de réunions et veillèrent à ne pas laisser leurs regards se croiser à nouveau de toute la soirée.

Comme Bertie avait invité les membres de départements aussi peu susceptibles d'avoir approuvé les idées et les projets de Patrice, de son vivant, que de la regretter à titre posthume, Kate n'entendit pas dire beaucoup de bien d'elle. Il y avait suffisamment de temps qu'elle était morte pour avoir franchi cette frontière invisible en deçà de laquelle il serait malséant de ternir la mémoire d'un défunt. *Nisi bonum*, ainsi soit-il ! Ce dont Kate ne tarda pas à s'apercevoir, ce fut que Patrice avait joué, à Clare, un rôle de catalyseur des opinions contestataires, particulièrement en ce qui concernait l'enseignement de l'histoire, de la littérature anglaise et des lettres classiques. Son âge et son envergure avaient encouragé certaines de ses collègues à remettre en question, dans son sillage, le ronron de départements où l'on se contentait d'enseigner de façon routinière des disciplines en voie de fossilisation.

« Permettez-moi de vous présenter le professeur Fiorelli, fit Bertie qui arrivait suivi d'un de ses invités. Il a longtemps bataillé pour ouvrir Clare au sexe fort et n'a jamais compris pourquoi les femmes tiennent à rester cloîtrées entre elles sur un campus, alors qu'une fois leurs études terminées, c'est aux côtés des hommes qu'elles vivent et qu'elles travaillent. J'ai pensé, ajouta-t-il en se tournant vers le professeur Fiorelli, que vous pourriez tester vos arguments sur le professeur Fansler...

— Je ne crois pas que vous aurez beaucoup à argumenter, répliqua Kate. Je crains de n'avoir pas d'opinions bien définies sur la ségrégation des sexes au sein de l'Université. Après tout, le contexte a beaucoup évolué, depuis que les universités masculines se sont ouvertes aux jeunes filles.

— C'est exactement l'analyse que j'en fais, opina le professeur Fiorelli, comme s'il avait peine à se retenir de lui taper dans le dos. Quel plaisir de tomber sur une femme sensée, pour une fois ! Nous avions bien failli réussir à imposer la mixité à Clare, et nous y serions probablement parvenus si Patrice Umphelby n'avait pas usé de ses charmes puissants, qui m'ont d'ailleurs toujours laissé de marbre, pour faire pencher la balance dans l'autre sens !

— J'ai du mal à croire que l'avis d'une seule personne ait pu peser si lourd dans un débat de cette importance.

— Ne vous en étonnez pas. Elle a galvanisé l'opposition à ce projet et, croyez-moi, ce troupeau de mémères tasse-à-thé avait sérieusement besoin d'être galvanisé !

— Pourquoi enseigner dans un établissement de jeunes filles, si vous avez une si piètre opinion des femmes ? J'imagine que vous trouveriez ailleurs un poste plus prestigieux, qui ne vous limiterait pas à un auditoire exclusivement féminin.

— C'est de loin ce que je préférais, mais les places sont chères, par les temps qui courent. Sans compter que Clare offre tout de même quelques avantages – ne serait-ce que les installations sportives... Dès que les étudiantes regagnent leurs pénates, tout est à notre disposition : terrain de golf, courts de tennis, gymnase, sans oublier le lac. Et puis, pour élever des enfants, on ne peut pas rêver mieux que ce petit bled... Enfin, de temps à autre, on s'interroge quand même sur sa virilité. J'ai cru comprendre que vous figuriez parmi les membres du comité de réflexion et j'espère, professeur Fansler, que vous saurez raison garder... Enseigner dans un établissement de jeunes filles, passe encore, mais dans un établissement à cent pour cent féminin, doté d'un département d'études féministes, je risque de me retrouver eunuque avant d'avoir eu le temps de me retourner ! Pour tout vous dire, professeur Fansler, poursuivit Fiorelli sur le ton de la confidence, je ne crois pas que les femmes qui insistent pour étudier les œuvres d'autres femmes aient des rapports très sains avec les hommes. Elles n'envoient promener toute la littérature occidentale, que pour mieux s'envoyer en l'air entre elles, ha, ha, ha ! »

Kate le fixa au fond des yeux sans ciller si longtemps qu'il changea de visage. « Êtes-vous... euh, mariée ? demanda-t-il.

— Et vous ? » rétorqua-t-elle d'un ton qu'elle espéra suave.

Le professeur Fiorelli s'avisa qu'il s'était peut-être trompé d'interlocuteur pour tester ses vues. Mais comment savoir, par les temps qui couraient ? Même les femmes séduisantes, avec l'âge... Kate lisait tout cela sur son visage, comme si ses pensées avaient défilé sur l'écran d'un prompteur.

« Diriez-vous, demanda-t-elle, animée d'une curiosité sincère, que tous ces hommes qui n'ont depuis des siècles étudié que des auteurs masculins, ne pensaient qu'à s'envoyer en l'air

entre eux ? » Mais Kate estima inutile d'attendre sa réponse. Elle avait le pressentiment, cruellement déprimant, que cette conversation n'était que la première d'une longue série du même acabit. Ce type de dialogue, ainsi qu'elle s'en était rendu compte au fil des années, menaçait toujours, tels des soldats à la parade, de sombrer dans des schémas ô combien prévisibles !

« Ce n'est pas tout, dit-il. Si nous commençons à mettre systématiquement un auteur féminin au programme de nos cours, elle risque de se transformer rapidement en alibi... Et ce n'est tout de même pas le but recherché, si ? Doit-on étudier des auteurs de deuxième plan pour la simple raison que ce sont des femmes ?

— J'aurais dû noter le nombre d'hommes de second plan que nous devons supporter uniquement parce que ce sont des hommes, fit Kate. Peut-être, selon vous, ne devrions-nous accorder notre attention qu'à ceux qui nous intéressent ? Mais je compatis à vos problèmes, se hâta-t-elle d'ajouter, avant qu'il ne songe à lui demander si elle parlait toujours de littérature. J'enseigne la littérature anglaise du dix-neuvième siècle et ce ne sont pas les écrivains féminins à part entière qui manquent, dans mon domaine. Le seul problème, c'est de savoir si Trollope est réellement digne de figurer en si bonne compagnie.

— Bon, eh bien, bienvenue à Clare... ! fit Fiorelli. N'hésitez surtout pas, si je peux... la moindre chose, hein... ! Et bon séjour sur ce... ! »

« Rassurez-vous, fit une voix dans le dos de Kate. Vous n'avez rien laissé échapper... Il dit ce genre de chose quand il parle sans réfléchir. Entre nous, c'est quand même supérieur à ce qu'il peut vous sortir quand il réfléchit. Précisons, en toute franchise, qu'il en aurait sûrement autant à mon service. Mais je ne me suis pas présenté... Geddes, professeur de psychologie, grand admirateur et ami de notre regrettée Patrice. C'est Bertie qui m'envoie à la rescouasse. À croire qu'il ne m'a invité ce soir que pour me confier ce genre de mission périlleuse... Que diriez-vous d'un peu d'air frais ?

— C'est exactement ce qu'il me faut, répondit Kate. Vous lisez dans mes pensées...

— Vous connaissiez Patrice ? demanda Geddes, dès qu'ils furent dans le jardin.

— Nos relations, répondit Kate, ont été d'ordre strictement théologique. Le professeur Fiorelli nous aurait sans doute chaudement recommandé le couvent ! Et vous, vous la connaissiez bien ?

— Nous étions en passe de devenir d'excellents amis lorsqu'elle est morte. Nous nous étions découvert beaucoup d'intérêts communs. Dénicher quelqu'un avec qui vous lier d'amitié, dans une université comme celle-ci, après tant d'années passées à cultiver des relations si superficielles, cela tient du miracle... Sa mort est pour moi une perte immense.

— Dois-je comprendre, demanda Kate, qu'à la différence du professeur Fiorelli, vous n'estimez pas que faire cours devant un auditoire de jeunes filles met votre virilité en péril ?

— J'ai eu ce genre de réaction, à une époque. Je ne nie pas avoir rêvé d'une de ces grandes universités où tout se passe. Et puis j'ai fini par me prendre d'intérêt pour mon travail. J'ai décroché une subvention pour entreprendre une étude longitudinale des comportements et je pense avoir abouti à d'importantes conclusions... Et croyez-moi, cela fait toute la différence.

— Sur quoi travaillez-vous ? interrogea Kate. Mais il vous est peut-être impossible de répondre à une telle question dans les quelques minutes que l'on peut consacrer à une connaissance de fraîche date, rencontrée au hasard d'un cocktail ?

— C'est le cas, en effet. Mais d'un autre côté, mon sujet tient en quelques mots. J'étudie les différentes étapes de la vie de mes contemporains et les satisfactions qu'ils en tirent. L'important, voyez-vous, est de passer outre les clichés habituels – par exemple, que toutes les veuves sont tristes, par définition – si l'on veut mettre en lumière les sentiments réels des gens. Bien entendu, comme cette étude concerne les deux sexes et que ses conclusions sont plutôt révolutionnaires, Patrice s'y intéressait beaucoup. Elle parlait même de préfacer mon bouquin. Le destin en a, hélas, décidé autrement.

— Si nous rentrions ? proposa Kate. Vous vous doutez bien que j'ai une foule de questions à vous poser, mais je dois profiter

de cette soirée pour faire connaissance avec vos autres collègues, bien qu'ils m'aient tous l'air plus exquis et plus passionnants les uns que les autres !

— Eh bien, je suis heureux que, grâce à Bertie, vous ayez pu rencontrer en ma personne un autre individu qui vouait à Patrice une admiration sans bornes. J'ai bien peur que, dans l'ensemble, mes chers collègues n'aient eu à son égard des sentiments plutôt mitigés.

— Et qu'ils soient tous secrètement ravis qu'elle ait tiré sa révérence, dit Kate, en reprenant le chemin de la maison. Qui plus est, ajoute-t-elle, je les soupçonne d'être persuadés que le dieu auquel ils sacrifient, et dont ils incarnent les commandements, y a personnellement veillé.

— Il y a fort à parier, acquiesça Geddes. Vous prendrez bien quelque chose, avant de vous lancer à l'assaut du département d'anglais... ?

— Cette pensée vous honore. Un gin, s'il vous plaît. Sec. »

Mais avant qu'elle ait pu s'emparer de son verre, Bertie s'était matérialisé à ses côtés. « Ah, vous voilà enfin ! fit-il. J'ai cru que la nuit vous avait avalée. Quelqu'un a téléphoné pour vous et vous demande de le rappeler. Il m'a chargé de vous dire que c'est de la part du biographe. »

## Chapitre 6

*Aucun plaisir ne peut égaler, pensa-t-elle, [...] celui d'en avoir fini avec les triomphes de la jeunesse, de s'être perdue dans le processus de la vie, pour trouver, avec un tressaillement de joie, quand le soleil se lève, quand le jour tombe, la vie.*

Virginia WOOLF

Kate regagna à pied la résidence réservée aux anciennes élèves de Clare, ravie de couper à la fin de la soirée, et surtout à la compagnie des membres du département d'anglais – temporairement, du moins. À peine dans sa chambre, elle empoigna son téléphone, impatiente de savoir ce qu'Archer ou Herbert avait à lui dire. Qu'elle fût à ce point émoustillée à l'idée de leur parler l'étonnait, et elle s'observa avec un rien de surprise. Ils sont à New York, les veinards, songea-t-elle, loin de cet agreste éden qui somnole au bord de son lac, et de son troupeau d'ectoplasmes que le changement terrorise.

Ce fut Archer qui décrocha. Il la salua à peine. Herbert était inquiet, l'informa-t-il d'emblée. Il avait rencontré les enfants de Patrice – l'un d'entre eux, plus exactement : la fille aînée. Kate pouvait-elle rentrer à New York – qu'elle n'aurait jamais dû quitter – pour qu'ils fassent le point ?

« Mais AT&T se décarcasse pour que nous puissions nous entretenir à distance, mon petit Archer ! Me referiez-vous une crise d'espionnite aiguë ?

— J'ai grand besoin que vous me teniez la main et que vous me murmurez des paroles de réconfort. Et Herbert n'est guère plus brillant que moi. Auriez-vous résolu d'adopter la règle virginal de Sainte-Clare des champs ?

— Quelle idée ! Je confesse néanmoins avoir accepté de participer aux pieuses méditations d'un comité qui tient sa première réunion demain matin. Êtes-vous à ce point impatient de me voir ? Rien ne vous empêche de sauter dans un avion et

de me rejoindre ici, vous savez. Cela dit, s'il y a réellement urgence...

— Je viendrai demain vous chercher à l'aéroport et je vous dirai tout. Quel vol comptez-vous prendre ? Celui de deux heures ? Oh, une chose encore ! Si vous aviez un moment demain ou, mieux, ce soir même, peut-être pourriez-vous bavarder un peu avec Veronica Manfred ? Elle est prof de littérature comparée, je crois.

— Titulaire, je présume ? demanda Kate.

— C'est ce que je dirais mais, vous savez, les subtilités de la promotion interne à Clare et moi... ! Enfin, bref, avant de prendre cet horrible petit avion, tâchez de la voir, de lui parler, de vous faire une idée du personnage... Tâchez le terrain, voyez s'il n'y a pas quelques idées à glaner de ce côté.

— Tâter le terrain ? Mais pour quoi faire ? demanda Kate. Vous m'inquiétez, là. Vous êtes sûr que vous allez bien, mon petit Archer ?

— C'est que nous nous faisons un sang d'encre, Herbert et moi. Nous sommes au désespoir. Sans compter que vous nous manquez affreusement. Je vous attends demain au pied de l'avion. Comptez sur moi pour tout vous raconter en détail entre l'aéroport et Manhattan. Et comme vous arrivez pile à l'heure de pointe, et que allons sûrement moisir dans les bouchons sur cette épouvantable autoroute, j'aurai tout le temps de vous soûler de paroles. Eh bien, à demain, très chère. »

Kate raccrocha, guère plus avancée qu'avant son coup de fil. Quoi qu'il en soit, Archer lui avait conseillé de voir Veronica, et elle se devait au moins d'essayer. Elle avait appris à se fier à l'instinct d'Archer. Sa montre indiquait presque neuf heures. Elle dénicha près du téléphone un répertoire des enseignants de Clare, l'ouvrit à la page des M et, sans se donner le temps de réfléchir, composa le numéro. On décrocha et, au grand soulagement de Kate, une voix de femme annonça : « Veronica Manfred, j'écoute ?

— Ah ! Ici Kate Fansler. Je ne sais pas si mon nom vous dit quelque chose...

— Voilà une modestie qui sied mal à votre réputation d'universitaire et de détective, déclara Veronica Manfred. Avez-vous dîné ?

— Ma foi, non, pas encore, s'entendit répondre Kate. Et vous ?

— Moi non plus. Je me disposais à fondre sur le cocktail de Bertie vers les neuf heures et à vous arracher à cette noble compagnie. On vous a sans doute avertie que j'avais un projet de ce genre... ou alors, c'est que vous êtes télépathe !

— Il y a des fois où je me le demande, répliqua Kate. Je suis à la résidence des anciennes de Clare. Nous pourrions peut-être dîner ici ?

— Ça, sûrement pas. D'abord parce qu'ils ne servent plus après huit heures, et ensuite parce que, si nous voulions divulguer notre conversation, nous aurions aussi vite fait de parler directement sur la sono interne du campus. Dînons plutôt chez moi. J'ai un petit sauté qui mijote et de quoi faire une salade. Je passe vous prendre dans dix minutes, en bas, si ça vous va. À propos, je n'ai que du scotch, du gin ou du vin à vous offrir. Ça ira ?

— Pour ne rien vous cacher, dit Kate, j'envisage sérieusement d'arrêter de boire. J'ai une solide réputation d'ivrogne, on dirait !

— Croyez-moi, votre cure de désintoxication attendra bien demain. J'ai même résolu de supporter votre tabagie notoire.

— Je tâcherai de me montrer dûment reconnaissante, fit Kate. Le gin me convient parfaitement. C'est en passe de devenir mon poison favori, sur ce campus. Je serai en bas dans dix minutes. »

Les goûts de Kate en matière d'appartements n'étaient pas très éloignés de ses goûts en matière de restaurants. La décoration la rasait, surtout quand on devinait partout la patte du décorateur, fût-ce en filigrane. Pourtant, elle appréciait les pièces spacieuses et les sièges confortables, et aimait sentir que quelqu'un vivait dans les lieux et surtout, y travaillait à la différence de trop de livings new-yorkais qui prenaient de grands airs et vous accueillaient d'un : « Que d'art, que

d'esthétique... ! Et ces meubles, quel concept ! Ne suis-je pas un chef-d'œuvre d'originalité et de bon goût ? » Le séjour de Veronica, lui, ne trahissait aucune volonté de faire de l'épate ou de dire autre chose que : « Ici, quelqu'un travaille. Installez-vous et causons. »

Veronica lui servit le gin promis et, avec une petite grimace, posa un cendrier auprès d'elle. « Il s'agit de Patrice, comme vous vous en doutez sûrement. Archer et Herbert ne vous ont peut-être pas parlé de moi. Je dois leur faire un peu peur et j'ai l'impression qu'ils m'ont, disons, mise au placard...

— Eh bien, fit Kate, vous voilà sortie de votre placard. J'ai dû effectivement les entendre prononcer votre nom, mais nous avons tant et tant discuté de Patrice...

— Peu importe. Je crois qu'ils me soupçonnent d'avoir été amoureuse de Patrice et d'une certaine façon, ils n'ont pas tort, je suppose, même si ce n'était pas au sens où ils l'entendent. J'aimais Patrice comme je n'ai aimé personne au monde, sauf peut-être ma mère. Et pourtant, voyez-vous, ce sont les hommes qui éveillent mes désirs et qui me font fantasmer. J'ai tant rêvé d'eux, tant vécu en imagination leurs vies aventureuses et si bien compris leurs désirs, que je n'ai vu aucune raison d'en aimer un en particulier. À près de cinquante ans, je suis toujours jeune fille et j'en tire une farouche fierté.

— Et c'est pour me forcer à vous classer dans les cas pathologiques que vous me dites tout cela, fit Kate. Pour que je me braque, ce qui vous éviterait de parler de ce que vous avez décidé de me dire – mais que vous espérez bien ne pas avoir à me raconter. Eh bien, allez-y, épatez-moi<sup>7</sup> ! Mais autant que vous le sachiez : je doute fort que votre petit numéro parvienne à m'émouvoir...

— Archer et Herbert m'avaient bien dit que vous étiez fine mouche ! Que pensez-vous d'eux, à propos ? Ça fait des années que je connais Archer – et que je l'aime, naturellement. Pas comme j'ai aimé Patrice ou ma mère, non... Lui, c'est du désir qu'il m'inspire. Malheureusement, les femmes le laissent froid – pour ce qui est des choses du sexe, du moins. On dirait que je

---

<sup>7</sup> En français dans le texte.

n'ai jamais été attirée que par des hommes inaccessibles. J'en ai pris conscience très récemment. Tout comme de cette fierté que je tire de ma virginité, du fait d'être encore intacte, non déflorée.

— Dans la Grèce antique, dit Kate, la virginité était plus que l'absence d'expérience sexuelle. Elle indiquait que l'on n'appartenait qu'à soi-même.

— Il paraît... Mais certains hommes me comprennent parfaitement. C'est une position qu'on ne juge pas défendable, mais c'est pourtant le cas, dans la société actuelle du moins. Tout comme ça a dû l'être dans la Grèce antique, pour certaines femmes. Voyez Artémis. Cela dit, Herbert, lui, me laisse de marbre. Et vous savez à quoi ça tient ? À sa façon de s'habiller. Reste que si la biographie de Patrice paraît un jour, ce sera grâce à lui, alors je le supporte. Mais c'est bien parce qu'Archer a besoin de lui. J'ai horreur de ses pantalons qui flottent sur lui. Il me fait toujours penser à un naufragé à qui un sauveteur aurait jeté de vieilles nippes trois tailles trop grandes. Moi, j'aime les vêtements d'homme bien ajustés, les braguettes qui vous suggèrent mystérieusement ce qu'elles contiennent. Vous trouvez sans doute que je suis le type même de la pucelle attardée ? Je fais aussi dans l'édition savante de manuscrits de la Renaissance anglaise, et je suis spécialiste de musique élisabéthaine, vous savez...

— Oui, je suis au courant, fit Kate. De vos recherches musicologiques, du moins. Vos travaux sont réputés. Ce que je n'arrive pas à discerner, c'est si vous avez jeté votre dévolu sur moi pour parler braguettes parce que vous me croyez assez prude pour m'en offusquer, ou si c'est tout bonnement votre sujet de conversation favori, en ce moment.

— Archer m'avait prévenue que vous n'étiez pas n'importe qui. Je constate qu'il avait raison. J'ai cru comprendre que vous n'aviez jamais rencontré Patrice, professionnellement parlant, j'entends, en dehors de cette unique rencontre sur un aéroport. Cela aussi, je le tiens d'Archer.

— C'est exact.

— Elle a pourtant su exciter votre imagination. « Seules les femmes excitent mon imagination ». C'est une chose qu'elle m'a dite peu après qu'on se soit connues. La formule est de Virginia

Woolf, comme je l'ai découvert plus tard, mais j'ai immédiatement saisi ce que Patrice entendait par là. Une des caractéristiques des hommes, qui n'est d'ailleurs pas leur moindre charme, c'est d'être terriblement prévisibles. Il y a si peu de mystère en eux, pour ne pas dire aucun. Encore que certains, les oiseaux rares, puissent se révéler dévoués et attentionnés... Mais les femmes, elles, sont toujours capables de vous surprendre. C'est de ça que Patrice voulait parler, je pense.

— Vous en êtes l'illustration vivante, dit Kate. Navrée de vous le dire ainsi, mais vous m'excitez fort l'imagination. Et pourtant, vous savez, George Eliot disait qu'elle n'aimait pas particulièrement les femmes. Sans doute parce qu'il y a un siècle, elle n'imaginait pas que la vie pût leur réservier beaucoup de surprises, alors qu'un homme pouvait, du jour au lendemain, se convertir au darwinisme ou abandonner femme et enfants pour la bonne cause.

— J'ai un tas de choses à vous dire concernant Patrice, reprit Veronica, estimant sans doute que les mondanités avaient assez duré. (Tu parles de mondanités ! pensa Kate.) Si je ne vous en cause pas, personne n'en saura jamais rien, parce que nous ne nous écrivions jamais, elle et moi. Nous parlions. Les biographes sont-ils bien conscients, eux qui attachent tant de prix au moindre document écrit, que dans la vie, tous les échanges réellement importants se font *viva voce* ? Or, c'est bien connu, les paroles s'envolent... Allez savoir, à moins qu'ils aient souvent été séparés et qu'ils aient échangé une correspondance suivie, ce que deux époux ont pu se dire dans l'intimité – si tant est qu'ils se soient parlé ? Idem pour des amis, encore qu'on puisse supposer que s'ils étaient amis, c'est qu'ils avaient des choses à se raconter...

— De quoi doutez-vous davantage, exactement ? Du mariage ou des biographies ?

— Des deux à égalité, je crois. Il y a, derrière, un même désir de « publier » quelque chose. Et le résultat n'a, dans un cas comme dans l'autre, qu'une relation très lointaine avec la vérité, quoi qu'on entende par là. Pour en revenir à Patrice, lorsqu'elle s'est retrouvée seule après la mort de son mari – il a été victime d'une agression à New York – elle est devenue quelqu'un

d'autre. Mais en un sens, cette autre personne, elle l'avait toujours été. La nouvelle Patrice attendait simplement l'occasion de se manifester – ou du moins, était prête à le faire. Par exemple, il lui a fallu s'habituer à vivre seule, et pourtant en un sens, comme la plupart des femmes mariées, elle avait toujours vécu seule.

— Avez-vous jamais pensé à vivre avec elle ? Ou *espéré* le faire un jour ? »

Veronica la dévisagea avec une expression qui hésitait entre hostilité et tolérance. Kate soutint son regard avec un certain détachement. Elle savait par expérience que si à peu près tout le monde est capable de jouer les inquisiteurs, rares sont ceux qui supportent de se retrouver sur le gril. Chez Veronica, ce fut la tolérance qui l'emporta. « OK ! Vous avez tout à fait le droit de poser ce genre de questions. La réponse, c'est que le problème ne s'est jamais présenté. Parce que nous avions, Patrice et moi, fait le même constat, à savoir que la vie commune multiplie les occasions de s'empoisonner mutuellement l'existence et diminue d'autant les chances de goûter les charmes de la solitude comme les plaisirs intenses des vraies conversations. Mieux vaut, à tout prendre, vivre seule, quoi qu'il vous en coûte, et quêtez les plaisirs authentiques hors du foyer. Vous qui êtes mariée, qu'en pensez-vous, si ce n'est pas indiscret ? À moins que vous ne considériez que le mariage est fondamentalement différent de la cohabitation de deux personnes qui partagent illégitimement le même toit ?

— Absolument pas, dit Kate. Pour être aussi franche que vous, et telle semble être ma destinée, je dirais que je suis à cent pour cent d'accord avec vous. Sauf, évidemment, si la maison comporte assez de pièces et de salles d'eau, bref, si chacun dispose de son espace vital. Je doute qu'une relation puisse prospérer si elle ne vous garantit pas la possibilité de vous isoler et un minimum d'indépendance.

— Ah ! Vous me rassurez ! Dites, vous lisez le *New York Times*, le dimanche ?

— Quand j'ai le temps.

— Il y a quelques mois, un cosmologiste anglais de l'université de Cambridge a fait la couverture du supplément. Ce

type est atteint d'une maladie neuromotrice qui le prive quasiment de la parole et de l'usage de ses membres. Bref, comme il ne lui reste plus que son cerveau, ou tout comme, il passe l'essentiel de son temps à penser aux trous noirs et autres mystères du cosmos. Eh bien, même si ça ne vous semble pas évident, ce Hawkins, ou Hawking, je ne sais plus, m'a immédiatement fait penser à Patrice. L'article disait que la plupart des gens s'arrêtent aux signes extérieurs de sa maladie et ont tendance à ne voir en lui qu'un paralytique en fauteuil roulant, sans chercher au-delà. C'était un peu le même cas, pour Patrice. Après la mort de son mari, elle est tout à coup revenue à l'essentiel : vivre et penser, avant tout. Mais l'image qu'elle donnait extérieurement était celle d'une femme vieillissante – autant dire invisible, dans notre société. Et pourtant, sa vie était largement aussi intense que celle de ce cosmologiste. Personne ne lui aurait fait perdre son temps en lui demandant d'être « féminine », tout comme personne ne s'aviserait de demander à Hawking de tondre la pelouse. » Veronica se tut quelques secondes.

« Et pourtant, voyez-vous, reprit-elle, il y a une énorme différence entre elle et lui. En plus de son épouse, il a toujours autour de lui un véritable essaim d'infirmières, qui subviennent au moindre de ses besoins. Sans oublier ses assistantes, ses étudiants et ses collègues. Inutile de vous dire que ça ne se passerait pas comme ça pour une femme. Cela dit, Patrice n'a jamais eu besoin de se faire servir. Et si personne ne lui offrait ce genre de services, du moins personne n'en exigeait d'elle. Sauf peut-être ses étudiantes, évidemment...

— Qu'entendez-vous au juste par « revenir à l'essentiel ? » demanda Kate.

— Vivre sa vie, avec cette merveilleuse liberté que confère la vieillesse, en se fichant du reste. Ça me rappelle cette pièce de Jean Kerr, où une jeune femme racontait sa dernière visite à son coiffeur, chez qui elle n'avait pas mis les pieds depuis un moment. Et elle rapportait le diagnostic du coiffeur catastrophé – la réplique a fait se tordre toute la salle : « Encore une semaine et je ne pouvais plus rien pour vous... ! » Exactement comme si elle avait eu un cancer. Comme si avoir le

cheveu inculte était un mal incurable. D'ailleurs, je ne serais guère étonnée que pour pas mal de femmes, ça en soit un. Patrice, elle, s'était affranchie de toutes ces contingences.

— Mais vous vous habillez avec goût, vous, fit remarquer Kate. Un goût très personnel, certes, mais avec goût...

— C'est vrai. Et pendant des années, je me suis demandé comment faisait Patrice pour se soucier si peu de son apparence. Et surtout où elle puisait la force de ne pas le faire, jusqu'au moment où j'ai compris que c'était en elle-même. Mais passons. Ce n'est pas ce dont j'avais l'intention de discuter. Du moins, pas en priorité. C'est de la mort de Patrice que je voulais vous parler. Ou plutôt, à ce que je crois, de son assassinat.

— J'ai eu vent de vos hypothèses, en effet, dit Kate. Il semblerait que vous ayez mis tout le campus en émoi, y compris votre présidente.

— Oh, elle ! Tout ce qui risque de défriser son conseil d'administration ou les rombières qui hantent les amicales des anciennes de Clare au fin fond de l'Iowa, la met aux cent coups...

— L'Iowa ? Pourquoi, diable ?

— Emblématique, ma chère ! Sitôt mariées, elles courrent s'inscrire à l'antenne locale de l'amicale des anciennes de Clare, parce que ça leur rappelle le bon temps où elles nourrissaient des ambitions un rien hors normes, et s'imaginaient que la vie avait autre chose à leur offrir. Quoi qu'il en soit, ce sont elles qui financent le collège et le premier devoir de notre présidente, du moins dans son optique à elle, est de veiller à ne pas les effaroucher. Ce que je dis, moi, c'est que le premier devoir d'une université est de se mettre au service de la vérité. Et la vérité, c'est que Patrice n'avait aucune raison de se suicider, en tout cas pas à cette époque de sa vie, et pas de cette façon.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ? L'intimité des liens qui vous unissaient à Patrice, ou d'autres indices, plus tangibles ? demanda Kate.

— Les indices, ce n'est pas ce qui manque. Et pour commencer, Patrice aurait cherché à amortir le choc. Je ne sais pas, moi, elle m'aurait laissé une lettre... Jamais elle n'aurait manqué de cœur à ce point. Et puis, il y a ce mot qu'elle a laissé.

Ça ne tient pas debout. Charlotte Perkins Gilman, et puis quoi encore ?

— Ce qui signifie... ?

— Ce qui signifie que Charlotte Perkins Gilman ne s'est pas suicidée dans un accès de vague à l'âme. Elle avait un cancer et a décidé de se supprimer quand la douleur a atteint le seuil du supportable. Plutôt le chloroforme que le cancer, pour reprendre ses propres termes. Les flics qui enquêtaient sur la mort de Patrice ont eu tant de mal à découvrir qui était cette femme qu'ils n'ont pas poussé leurs investigations plus loin. D'ailleurs, le message d'adieu de Charlotte Perkins Gilman, je l'ai là. Jugez vous-même ! »

Veronica se dirigea vers son bureau et y prit une feuille de papier qu'elle tendit à Kate. « De toute façon, j'avais l'intention de vous le poster... »

Kate s'empara de la lettre et la parcourut rapidement :

Un dernier devoir. Vivre en société consiste à aider son prochain. Il n'est chagrin, douleur, malheur ou désespoir d'amour qui puisse légitimer le suicide, tant que la force d'être utile à autrui subsiste en nous. Mais lorsqu'on sent qu'on ne sert plus à rien ni à personne, lorsque l'on sait sa fin imminente et inéluctable, le droit le plus élémentaire d'un être humain est de préférer une mort douce et rapide à une lente et douloureuse agonie. L'opinion publique est en train d'évoluer à ce sujet. Le temps est proche où nous considérerons comme indigne d'une société civilisée de forcer un être humain à endurer d'interminables souffrances que l'on épargnerait par simple charité chrétienne à n'importe quelle autre créature. Convaincue que le choix que je fais pourra être utile à mes prochains en contribuant à faire avancer la cause de l'euthanasie, j'ai préféré le chloroforme au cancer.

« Vous remarquerez qu'il y a plusieurs détails qui ne collent pas, reprit Veronica. Patrice n'avait pas de cancer et n'a pas eu recours au chloroforme. Et puis, si elle avait décidé de se suicider, n'aurait-elle écrit qu'à ses enfants ? Et une lettre

pareille, qui plus est ? Non, le message qu'on a retrouvé chez elle a été écrit par une autre personne, ou plutôt, tapé à la machine, comme vous devez le savoir – mais d'un autre côté, Patrice tapait toujours ses lettres... Il avait été rédigé par quelqu'un d'autre, et quelqu'un qui la connaissait bien, mais certainement pas par Patrice. C'est celui ou celle qui l'a tuée qui en est l'auteur.

— Mais pourquoi cette référence à Charlotte Perkins Gilman, en ce cas ?

— Merveilleusement juste, cette petite touche finale ! Si ce n'est pas être féministe à mort, que de citer une autre femme dans un moment pareil ! Sauf que Patrice aurait su trouver des mots bien à elle, ça je puis vous l'assurer. »

Quelques instants plus tard, Kate, plus troublée que réellement convaincue, prit congé de Veronica et, soudain fort lasse, regagna son toit, et son lit.

Le comité de réflexion qui se réunit le lendemain matin s'annonça plus prometteur côté farce que côté tragédie. La présidente Norton fit une brève apparition pour souhaiter la bienvenue aux membres assemblés puis se retira, laissant le comité (très restreint, constata Kate) s'abîmer dans ses réflexions (plus creuses que profondes), et débattre de l'intérêt que pouvait présenter un département d'études féministes pour une université au recrutement exclusivement féminin. Les adversaires du projet, bardés d'arguments aussi soigneusement fourbis que rodés, engagèrent les hostilités. Kate, qui avait eu tôt fait de les repérer, ne put qu'admirer leur belle conviction et admettre la force de leurs objections. L'autre camp, en revanche, semblait tristement à court d'arguments frappants. Certainement, se dit Kate, parce que les porte-drapeaux qu'il s'était choisis péchaient par manque de foi, sinon par ignorance. De toute évidence, le comité avait été noyauté. Pour la énième fois, Kate s'émerveilla de la facilité avec laquelle les universitaires pouvaient s'asseoir sur le sacro-saint principe de l'objectivité scientifique dès que leurs idées fétiches étaient en jeu. L'helléniste distinguée de la veille prononça contre les études féministes un réquisitoire froid, précis et dévastateur.

Dans le camp opposé se rangeaient une femme doyen, totalement indifférente à l'enjeu de la discussion mais qui redoutait tout ce qui risquait d'affecter les demandes d'inscription, ainsi qu'une femme d'un certain âge – professeur de psychologie – qui, n'ayant pas d'opinion bien définie, s'était laissée dûment catéchiser par le professeur Geddes, comme elle fut à deux doigts de l'avouer.

Kate préféra ne pas intervenir dans les débats, mais se promit de potasser la question pour la prochaine réunion. Chère Patrice, se dit-elle, qu'auriez-vous dit et fait, si vous aviez siégé parmi nous ? Comment Clare va-t-il évoluer sans vous ? Et pour la première fois, elle prit conscience qu'elle nourrissait de sérieux doutes sur l'étrange baignade nocturne de Patrice dans le lac, des petits cailloux plein les poches.

L'université avait prévu un déjeuner pour les membres du comité de réflexion à la résidence des anciennes élèves, mais Kate s'excusa, prétextant ses bagages à faire et son avion à prendre. Elle avait promis à Archer de rentrer par le vol de deux heures. Elle descendait l'escalier, la valise à la main, pour aller rendre la clé de sa chambre, lorsqu'on l'informa que le professeur Geddes la demandait au téléphone. Kate prit l'appel à la réception.

« Je suis navré d'apprendre que vous nous quittez déjà, lui dit-il. J'espérais vous convaincre de venir déjeuner à la maison. Nous occupons une de ces adorables villas de fonction avec vue imprenable sur le lac. Patrice passait très souvent nous voir. Êtes-vous sûre de ne pas pouvoir remettre votre départ ? Si nous étions au printemps, vous pourriez même faire quelques brasses pour vous rafraîchir.

- Dans le lac ? demanda Kate.
- Grands dieux, non ! Personne ne se baigne dans le lac. Non, dans notre piscine. Mais pour cela, il faudra attendre le retour des beaux jours.
- Je doute que le comité ait rendu ses conclusions d'ici là...
- Eh bien, je considère cela comme une promesse », déclara le professeur Geddes.

Kate raccrocha, prit congé de la réceptionniste, et sortit. Elle allait monter dans le taxi qui devait l'emmener à l'aéroport, quand elle aperçut l'helléniste qui se rendait à la salle à manger.

« Vous ne déjeunez pas avec nous ? lui lança cette dernière. Nous aurions pu confronter nos points de vue sur les Grecs de l'Antiquité... et laisser Antigone en dehors de la discussion, ajouta-t-elle d'un ton qu'elle considérait manifestement du dernier badin.

— Une autre fois, j'espère », fit Kate, ce qui n'était finalement qu'un demi-mensonge. Elle commençait à se dire que cette jolie petite université champêtre avait pas mal de secrets à lui livrer. Depuis que je suis ici, songea-t-elle, je n'ai rencontré personne qui soit vraiment heureux – aucune femme, du moins. Fiorelli, lui, est aussi heureux qu'un imbécile peut l'être. Quant à Ted Geddes, s'il n'est pas content de son sort, c'est qu'il cache bien son jeu. Bertie aussi, semble bien dans sa peau, à part son deuil de Patrice. Mais toutes les femmes que j'ai vues, présidente incluse, sont ou coincées, ou à cran, ou déboussolées. Y a-t-il tant d'arguments qui plaident en faveur des universités féminines, tout bien considéré ? Et tandis que son taxi l'emportait loin du campus et que chaque tour de roue la rapprochait de Calahan Tunnel, Kate se dit qu'à son prochain séjour à Clare, il faudrait qu'elle ait une beaucoup plus longue conversation avec Madeline Huntley.

## Chapitre 7

*Peu de femmes, je le crains, ont été aussi fondées que moi à se dire que ces longues et tristes années de leur jeunesse n'avaient valu d'être vécues que pour le plaisir d'arriver à l'âge mûr...*

*George ELIOT*

À sa descente d'avion, ce fut Reed et non Archer que Kate aperçut parmi la foule. À sa vue, elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine (et ça n'a rien d'un cliché éculé : mon cœur a bel et bien fait un bond, se dit-elle) de joie, d'abord, à le retrouver ainsi à l'improviste, après ces quelques jours d'absence, puis tout aussitôt, de peur, à l'idée qu'il avait pu arriver quelque chose. Mais s'il était là, devant elle, qu'avait-elle à craindre ? « Alors, tout va bien ? fit-elle.

— On ne peut mieux. » Il lui prit le bras et l'attira à lui, tout en la délestant de sa valise. Leur génération avait peu le goût des embrassades en public – sinon de façon symbolique. Si nous avions vingt ans, se dit-elle, nos corps se seraient touchés et désirés. Mais nous ne promettons qu'avec les yeux : affaire d'habitude. Les effusions publiques me choquent : affaire d'éducation.

« J'ai eu un coup de fil d'Archer, poursuivit Reed. Quand j'ai su qu'il venait te chercher, je lui ai dit : « Laissez, je vais y aller moi-même. J'ai besoin de parler à Kate et quoi de mieux pour bavarder tranquillement qu'un de ces bons gros embouteillages, qu'on va sûrement trouver en chemin ? »

— Eh bien, puisque te voilà, dit Kate, consciente du contact du bras de Reed contre elle, pourquoi ne pas prendre un verre ou même dîner ici tous les deux ?

— Les bars risquent d'être aussi embouteillés que l'autoroute, et beaucoup moins propices à un tête-à-tête. Et rappelle-toi : boire ou conduire... Non, non ! Direction, le parking. Tu as des bagages enregistrés ?

— Tu plaisantes ! Surtout quand je pars pour moins d'une semaine. C'est l'horreur ! Tu t'énerves et tu perds un temps fou, même quand, par miracle, tes bagages ont bien été embarqués à bord de ton avion. Qu'est-ce qu'il y a, Reed ? Un problème ?

— Un problème ? Non ! Une bonne nouvelle, plutôt – enfin, j'espère. En rapport avec ma petite crise de la cinquantaine, mes projets d'avenir, mon départ du bureau du D.A... Je te raconterai. Ah ! j'oubliais... Archer attend de tes nouvelles de pied ferme. Il faut que tu le rappelles en arrivant à la maison. Moi, je vais devoir te fausser compagnie : j'ai une réunion ce soir. Alors, comment va la Nouvelle-Angleterre ? Ça baigne, là-bas ?

— Je ne suis pas sûre que ce soit bien l'expression qui convienne... Si tu me laissais le volant ? Tu aurais l'esprit plus libre pour me raconter ta petite histoire.

— D'accord, mais seulement si tu ne te sens pas trop crevée. »

Comment je peux avoir une veine pareille ? songea Kate en mettant le contact. J'ai dû naître coiffée. Pourvu que les dieux ne m'entendent pas !

Reed lui passa de la monnaie pour payer le parking et ce fut qu'une fois sur l'autoroute, après avoir fait la queue au guichet et réglé leur dû, qu'elle lui indiqua d'un sourire qu'il pouvait attaquer son récit.

« Je songe à me reconvertir dans l'enseignement, si toutefois on veut bien de moi, et à en juger par les premières réactions, ça s'annonce plutôt bien. Tu t'es déjà vue en femme de prof ?

— Bien souvent, du temps de ma jeunesse folle. Enfin... aussi souvent que je me suis vue en femme mariée, ce qui ne m'est arrivé qu'exceptionnellement. Mais jamais je n'avais imaginé que l'homme que j'ai épousé en deviendrait un. Non mais, regarde-moi ça ! Pas de clignotant, et vas-y que je te slalome d'une file à l'autre, pire qu'un saumon à la saison du frai ! Oh, Reed, c'est formidable ! Et qu'est-ce que tu comptes enseigner ? Le régime matrimonial au vingtième siècle : problèmes, perspectives et avenir ? Tu es orfèvre en la matière, mon amour.

— Tu brûles ! s'esclaffa Reed. La procédure pénale. À Columbia.

— « Si j'avais un mortier... ! » chantonna Kate, quittant la route des yeux une fraction de seconde pour lui tapoter le genou, ce dont un automobiliste profita pour se rabattre sec entre elle et la voiture qui les précédait. « Toi qui fais dans la procédure pénale, dis-moi si ce n'est pas un procédé criminel, ça ? On nous serine pourtant assez de ne pas coller au pare-chocs de la bagnole de devant ! Mais dès que tu respectes tes distances, il y a toujours un petit futé qui vient te faire une queue de poisson et tu te retrouves dans son coffre... Dire que mes malheureux diplômés de littérature finissent au fin fond de l'Arkansas en train de disserter mélancoliquement sur Woolf ou Foucault, alors qu'un juriste n'a qu'à lever le petit doigt pour décrocher un poste à Columbia ! Est-ce qu'ils recrutent le premier avocaillon qui se pointe en disant : « Salut, les gars ! Je me sens mûr pour l'enseignement. Y aurait pas une petite ouverture pour moi, l'an prochain ? »

— J'ai bien peur que l'avocaillon en question ne doive tout de même présenter certaines références. Par exemple avoir, dans un passé pas trop lointain, siégé au comité de lecture des principales revues juridiques... Mon joker, à moi, c'est ce qu'ils appellent une expérience de haut niveau dans la conduite des procès et des appels. Comme disait je ne sais plus qui dans un des romans les plus glauques de Faulkner, « j'ai tout vu ». Et quand je dis « tout », c'est vraiment tout, de l'enquête préliminaire au recours en grâce. Vois-tu, chérie, je peux me flatter de connaître les moindres rouages de notre système judiciaire, à tous les niveaux, dans cet État du moins, alors que la plupart des profs de droit – comme d'ailleurs certains profs de littérature anglaise de ma connaissance – ne brillent pas vraiment par leur expérience pratique. Dans bien des domaines, c'est sans importance mais, en matière de procédure pénale, il est indispensable de savoir comment les choses se passent dans les faits. Ça n'a pas grand sens de faire un cours magistral à des étudiants sur le déroulement d'un procès si on n'a pas soi-même appris à l'usage que neuf affaires criminelles sur dix n'aboutissent jamais devant un tribunal, parce qu'elles se négocient entre avocats et magistrats, dans l'intimité des bureaux des juges.

— Reed, j'ai l'horrible impression d'être une de ces épouses victoriennes qui n'avaient pas la moindre idée de ce que leur seigneur et maître pouvait bien fabriquer « au bureau ».

— Qu'est-ce que tu racontes ? Et moi alors ? Est-ce que j'en fais tout un plat chaque fois que tu dois m'expliquer les arcanes de la littérature ou de la petite cuisine universitaire, hein ? Sans toi, saurais-je que Fiona Macleod était un homme et qu'elle répondait au nom de William Sharp dans l'intimité ?

— Tu as une de ces mémoires ! Mais pourquoi tous les juristes qui en savent aussi long que toi – à supposer, bien sûr, que ce genre d'oiseau existe, ce dont je doute – ne se ruent-ils pas sur les facs de droit ?

— Je t'adore quand tu défends mes couleurs comme ça, mon amour ! Le malheur, c'est que la situation des profs de droit diffère bigrement de la vôtre à vous, anglicistes. La majorité des juristes peuvent se faire tellement de fric dans le privé qu'ils ne se bousculent pas vraiment au portillon pour décrocher un poste dans l'enseignement. En fait, ce sont surtout ceux qui, comme moi, ont choisi la magistrature qui se tournent vers la carrière d'enseignant, mais sinon, les profs de droit sont en général des types qui se sont déjà fait un bon petit matelas de millions ou qui s'emploient à l'arrondir tout en enseignant.

— J'ai honte de l'avouer, mais ce qui me préoccupe, très égoïstement, c'est si j'aurai encore accès à mes tuyaux confidentiels, si précieux quand j'ai besoin de savoir ce que mijote la police.

— Les amis restent les amis... Quoique, si je réalise mon rêve secret, cela risque de poser quelques petits problèmes.

— Ton rêve secret ? Ne me dis pas que c'est de devenir Grand Chef Procureur en Tanzanie !

— Mais non, mon cœur. Juge, tout simplement. Auprès d'un tribunal de première instance, ce qui n'a rien d'impossible, ou à la Cour d'appel de New York, ce qui est hautement improbable. Comme tu vois, la vieillesse me donne de l'audace. La maturité, devrais-je dire, avec une pensée émue pour Patrice. Si j'ai trouvé le courage de me bouger, c'est grâce à elle. Sans blague ! D'ailleurs, si tu me parlais un peu d'elle et de Clare...

— Pas avant que tu n'aies vidé ton sac à propos de cette affaire de juge. Est-ce qu'il suffit de faire acte de candidature et, en ce cas, pourquoi ne pas viser carrément la Cour suprême de l'État de New York ? Seule la plus haute instance me paraît digne de mon homme !

— Parce que ce n'est *pas* la plus haute instance, en tout cas pas à New York où, pour d'obscures raisons qui se perdent dans la nuit des temps, le tribunal de première instance s'appelle Cour suprême et la plus haute instance, à laquelle j'aspire en secret, Cour d'appel.

— Mais juge, comment on le devient ? Ne me dis pas que c'est en graissant quelques pattes bien placées. Je ne pense pas que ta crise de la cinquantaine soit à ce point aiguë...

— Certains juges sont élus, comme tu te le rappelleras sûrement, ma chérie, si tu te rapportes à la dernière fois où tu as été appelée aux urnes. D'autres sont nommés par le gouverneur de l'État, ou par le sénateur du parti au pouvoir. Lorsqu'il s'agit d'esprits éclairés, ces gens-là demandent en général à leurs conseillers de leur présélectionner quelques candidats potentiels. Comme je te l'ai dit, c'est un vrai coup de poker. Mais je ne crois pas que notre chère Patrice aurait considéré le refus de parier sur l'avenir comme digne de la maturité, et toi ?

— Et avec quelques années d'enseignement à son actif, on fait un candidat d'autant plus valable ?

— On ne peut rien te cacher. Il y a d'autres façons d'entrer dans la carrière mais, en ce qui me concerne, c'est la plus jouable. Sans compter que l'enseignement m'intéresse. Et que j'aurai peut-être enfin une chance d'écrire quelques articles érudits qui feront grand bruit.

— Pour la Harvard Law Review, par exemple ? Non, ne me réponds pas tout de suite. J'ai besoin de digérer tout ça. Mais sous peu, il va falloir que tu me trouves un cours du soir pour épouses de juristes, que je me recycle un peu côté code des bons usages. Tu vois que je ne recule devant rien pour toi ! Enfin, si je comprends bien, tu es beaucoup plus qualifié pour enseigner la procédure pénale que je ne le suis pour faire cours sur le roman ou l'Angleterre du dix-neuvième siècle, toutes choses dont je n'ai aucune expérience pour ne les avoir pratiquées ni l'une ni

l'autre. Belle leçon d'humilité. Je suis vraiment ravie pour toi, Reed ! » ajouta-t-elle en lui tendant une main qu'il retint un instant dans la sienne.

Comme ils atteignaient l'extrémité de Triborough Bridge, elle se rabattit dans la file de droite. Pendant qu'ils faisaient la queue au péage, Kate se mit soudain à glousser toute seule. « Je repense à un bouquin de Stevie Smith que j'avais emporté pour lire au lit à Clare, expliqua-t-elle à Reed. À un moment, le personnage principal tombe, dans son journal, sur un entrefilet à propos d'un couple dont on vient de rejeter la demande de divorce. Le journaliste rapportait, je cite : « Le juge a déclaré qu'il comprenait la partie plaignante, mais que l'incapacité à engager ou à entretenir une conversation ne constituait pas une cause recevable de divorce. « Sage décision, non ? Parce que sans ça, il n'y aurait plus guère de couples mariés sur cette planète. Mais, Dieu soit loué, s'il n'en restait qu'un, nous serions celui-là... !

— Eh bien, prouve-le. Gare-toi et passe-moi le volant. Tu me décriras la vie quotidienne d'un campus de Nouvelle-Angleterre pendant que je conduirai.

— Je peux très bien parler et conduire en même temps, fit Kate. Sache que la vie quotidienne d'un campus de Nouvelle-Angleterre me déprime. Il y a notamment à Clare une helléniste qui, à elle seule, aurait suffi à pousser Patrice à un geste désespéré. Non qu'elle soit entièrement dépourvue de qualités, à sa façon. Je suppose même qu'en d'autres temps, elle aurait pu faire une collègue tout à fait acceptable. Ça me rappelle ce que Mrs Dalloway dit de la gouvernante de sa fille, dans le roman de Woolf : « Nul doute que si le hasard avait jeté les dés d'une autre façon, si le noir l'avait emporté sur le blanc, elle eût pu aimer Miss Kilman. Mais en ce monde, elle ne le pouvait pas. Ça, non. »

— J'espère que tu as conscience que je n'ai pas la moindre idée de ce dont tu parles ! Enfin, on est pratiquement arrivés. Dis-moi, Archer, il faut vraiment que tu le rappelles tout de suite, mmmh ?

— En ce moment, répondit Kate en s'arrêtant à un feu rouge, je suis sûre qu'il nous croit encore sur la route, coincés dans un

embouteillage monstre. Après tout, on aurait très bien pu mettre une éternité à faire le trajet... »

En définitive, une fois Reed parti à sa réunion, Kate dîna en tête à tête avec Archer. Pris par un cours du soir, le pauvre Herbert n'était présent qu'en pensée – au secret soulagement de Kate qui appréhendait un peu (merci Veronica !) d'avoir à contempler ses pantalons. À son habitude, Archer était tiré à quatre épingle de la tête aux pieds. Encore que la tête fût grise mine...

« Il y a du nouveau, laissa-t-il tomber d'une voix lugubre. Nous avons découvert une nouvelle partie du journal de Patrice. Sans compter un autre truc plutôt fâcheux. Sa fille est venue me voir. Elle adorerait vous rencontrer, à propos. Savez-vous que vous êtes de ceux dont il suffit de prononcer le nom pour qu'on vous dise aussitôt : « Ce que j'aimerais la connaître ! »

— Première nouvelle, fit Kate. Mais je préférerais être, comme vous, de ceux dont on se dit, à la première rencontre : « Que j'aimerais le connaître et ne plus jamais le quitter. » Veronica dit qu'elle a été très amoureuse de vous, fut un temps.

— Veronica n'est pas sans complexités.

— Très bien, drapez-vous dans votre discréction d'homme du monde ! La femme du monde que je suis ne tentera pas de vous tirer les vers du nez. Cela dit, Veronica a l'air convaincue que Patrice ne s'est pas donné la mort. La question qui s'impose est : jusqu'à quel point peut-on se fier à Veronica ?

— Vous ne croyez pas si bien dire. Figurez-vous qu'elle a, dans le temps, intenté un procès en plagiat à Patrice. Elle revendiquait la paternité partielle d'un de ses livres. Nous aurions fini par découvrir ce détail, tôt ou tard, mais qu'elle ne m'en ait jamais parlé... ! D'accord, c'était déjà de l'histoire ancienne quand je l'ai rencontrée et ce n'est guère le genre de sujet qui met de l'ambiance dans une soirée, mais tout de même...

— Quel était le motif invoqué ?

— Elle prétendait avoir participé à l'élaboration d'un des livres de Patrice. Elle en aurait même rédigé plusieurs

chapitres... Elle exigeait d'être reconnue comme co-auteur et de toucher sa part des droits d'auteur.

— Et c'est dans la dernière partie du journal de Patrice que vous avez appris tout ça ?

— Pas du tout. Bizarrement, c'est sa fille qui m'a mis au courant. Je ne sais plus ce que je lui disais à propos de Veronica, et elle a mentionné l'affaire, comme ça, en passant. Tout s'est terminé par un règlement à l'amiable. Mais Sarah, la fille de Patrice, se rappelle avoir entendu sa mère dire, à l'époque, que si Veronica lui faisait ce procès, c'était pour préjudice affectif et pas autre chose.

— Veronica ne m'en a pas soufflé mot, dit Kate. À l'entendre évoquer leurs relations, elles n'avaient à cœur, Patrice et elle, que le bonheur l'une de l'autre.

— Disons que c'est ce qu'elle voudrait croire. Ce procès est tout ce qu'il y a de fascinant. J'ai pu, grâce à lui, m'initier aux arcanes du système du copyright. Incroyable, ce qui peut se passer tous les jours, là, à votre barbe – des trucs dont vous ne soupçonneriez même pas l'existence, si on ne vous collait pas le nez dessus ! J'ai appelé mon conseil juridique, qui travaille pour un des plus grands cabinets de Manhattan, et à ce qu'elle dit...

— Ah ! Ce « elle » me va droit au cœur, Archer ! Surtout dit comme ça, sans en faire des tonnes. Je ne m'étonne plus que les femmes vous trouvent craquant, tous charmes personnels mis à part.

— ... Et à ce qu'elle dit, (ça aussi, c'est tout Archer, songea Kate. Ce naturel avec lequel il glisse sur mon commentaire... Comme quoi l'art de dire est avant tout l'art du non-dit... !) ce procès a, en son temps, fait date dans les annales du copyright. Elle m'a d'ailleurs orienté vers plusieurs ouvrages de référence, sur le sujet. Vous n'avez pas idée de la complexité diabolique de la notion de contrefaçon en matière de copyright – et je vous passe les histoires de droit de paternité ! J'ai même découvert un procès fabuleux auquel Sherlock Holmes a été mêlé... Mais ne nous égarons pas. Où en étais-je, déjà ?

— Si nous allions continuer cette conversation chez moi ? proposa Kate. J'ai un excellent cognac à vous offrir. Nous avons

à parler de Veronica. Et de la partie du journal de Patrice qui a refait surface. Vous me l'avez apportée, j'espère ?

— Sous peu, augura Archer, vous allez nous intenter, à Herbert et à moi, un procès en paternité pour la biographie de Patrice.

— Comme disait je ne sais plus qui, en de tout autres circonstances, « Y a pas de danger ! » Taxi ou marche à pied ? »

En faisant tourner son cognac dans son verre ballon – exercice qui lui procurait, de fait, plus de plaisir que la boisson elle-même – Kate ressentit un curieux sentiment de bien-être. Une journée placée sous le signe de la Balance, se dit-elle. D'abord Reed et ses plans de carrière, et maintenant Archer, avec ses histoires de copyright... « Je sais que nous devrions parler de Veronica, dit-elle, mais je meurs d'envie d'en savoir un peu plus sur son procès. Pas tant sur ses mobiles, en fait, que sur ce qu'elle exigeait... Le « pourquoi » peut attendre.

— J'espère que vous avez raison. Sans contredit, se gargariser d'anecdotes sur le système du copyright s'avère être un des plaisirs les plus rares de l'existence. Qui l'eût cru ? » Archer faisait, lui aussi, tourner son cognac dans son verre, s'arrêtant de temps en temps pour en humer le bouquet, avec l'aisance du parfait homme du monde. « Eh bien, ma chère, apprêtez-vous à plonger dans un univers fascinant. Mais avant tout, je dois vous exposer ce qui différencie l'assignation en contrefaçon de la simple revendication de la qualité de co-auteur. Êtes-vous bien sûre de pouvoir affronter cela ?

— On ne peut plus sûre, fit Kate. Mais à vous entendre, je commence à me demander si ce n'est pas le genre de sujet dont on goûte mieux la substantifique moelle au saut du lit, à l'instar des dernières théories de la critique littéraire...

— C'est beaucoup moins indigeste, vous verrez. Exemple : l'affaire *Sheldon contre la M.G.M.* – arrêt du juge La Sentence, réformant le jugement rendu par le tribunal de première instance. Il s'agissait de décider si le film inspiré de l'histoire de Madeline Smith, cette femme de Glasgow accusée d'avoir empoisonné son amant, constituait une contrefaçon de la pièce qu'un dramaturge avait écrite sur le même sujet. Il faut savoir

que la législation sur le copyright ne protège ni les idées, ni les sujets. Le juge a débouté l'auteur de la pièce de son action en contrefaçon, attendu qu'un fait est un fait, que les circonstances de l'affaire Smith étaient dans le domaine public et que plusieurs auteurs pouvaient très bien, sans qu'il y ait plagiat, en donner une version dramatisée similaire. Un autre exemple ? *La Solution à sept pour cent*, excellent roman de Nicholas Meyer, dont Herbert Ross a tiré son non moins excellent film, *Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express* : Sherlock Holmes, Freud et cocaïne. L'idée de combiner ces trois ingrédients avait été évoquée par un médecin dans une revue médicale. Dans son bouquin, Meyer a d'ailleurs reconnu sa dette envers cet article. Là-dessus, le médecin s'est mis à crier au plagiat. Pas du tout, a tranché le glaive de la justice : personne ne peut prétendre détenir le monopole d'une idée, a fortiori celui de Sherlock Holmes ou du docteur Freud. Commencez-vous à subodorer les infinies possibilités et les sources de jubilation que recèle tout cela ?

— Mais...

— Y a pas de mais ! Je vous enverrai les copies des verdicts ou des comptes rendus d'audience que j'ai puisées dans *Plagiat et Copyright*, par un certain Lindley – je cite mes sources, comme vous voyez ! J'y ai aussi déniché la merveilleuse histoire de *Rebecca*. Vous vous souvenez ? Rebecca... la première femme de Max de Winter, aussi belle que dangereuse...

— Si je m'en souviens ? À l'époque où je l'ai lu, je n'imaginais pas qu'il puisse exister de livre plus romantique ou plus ensorcelant. Ne me dites pas qu'un autre écrivain a prétendu en être l'auteur !

— S'il n'y en avait eu qu'un ! Ils ont été plusieurs à le faire, très chère. Et d'un certain point de vue, ils n'avaient pas tort. Prenez une vieille demeure anglaise, une jeune épousée douce et timide, un mari sombre et tourmenté, une gouvernante intrigante, et voilà réunis les ingrédients de base de toute la littérature romanesque. Mais la question est : la mayonnaise de ces autres écrivains avait-elle aussi bien pris que celle de Daphne Du Maurier ? Non, et tant s'en faut. Car tout tient à la manière de dire – ou, plus exactement, d'écrire et de décrire –, à

la façon d'agencer et de présenter les faits qu'on relate. Bref, c'est la forme et non le fond qui fonde la notion de création. Bien évidemment, le tribunal a rendu son verdict en faveur de Daphne.

— Et Patrice ? Elle a gagné son procès, elle aussi ?

— En fait, l'avocat de Veronica a poussé à la roue pour que sa cliente accepte un jugement à l'amiable, ce qu'elle a fini par faire. Pour la même somme, à peu de chose près, que Patrice lui proposait depuis le début, sur les conseils de son avocat à elle. Inutile de préciser que cette petite plaisanterie a coûté à Patrice une véritable fortune en honoraires. Une affaire plutôt moche qui n'a, semble-t-il, guère fait de bruit à l'époque, en dehors des milieux spécialisés – sans doute parce que Patrice avait repris son nom de jeune fille, Urghart, pour le procès. Entre nous, elle devait avoir des affinités secrètes avec la lettre U... Se retrouver successivement affublée de deux noms aussi peu banals, et tous les deux avec un U à l'initiale, ça ne peut pas être une simple coïncidence.

— Je n'ai pas compris un traître mot de tout ça, Archer, mis à part cette histoire d'U qui, j'en suis convaincue, ne joue qu'un rôle très accessoire dans l'affaire qui nous intéresse. Car j'ai, moi, une affinité naturelle avec les détails inutiles. Ils m'assiègent littéralement l'esprit jusqu'à ce que je les mémorise. Par exemple : sur quoi Marie Stuart fondait-elle ses prétentions au trône d'Angleterre ?

— Racontez-moi. J'ai toujours rêvé de le savoir !

— Archer, ce n'est pas le moment de plaisanter ! Je veux que vous me répétriez sur quoi exactement Veronica fondait ses prétentions à elle. Et posément, pas à pas, s'il vous plaît. Quels arguments pensait-elle pouvoir faire valoir ?

— Je vous l'ai déjà expliqué, ou, du moins, la fille de Patrice l'a fait pour moi. Ce que Veronica réclamait, c'était l'attention de Patrice. Elle lui a fait ce procès pour préjudice affectif, point.

— Voulez-vous suggérer qu'...

— Je ne suggère jamais, ma chère, du moins quand il s'agit de mobiles. Mais si vous entendez par là : étaient-elles amantes ou en passe de le devenir, je vous réponds non. La vie est beaucoup plus compliquée que ça. Dans ses dernières années, Patrice

s'était ouverte à certaines idées qu'elle avait, peut-être un peu hâtivement, bannies de ses préoccupations jusque-là. Comme vous l'avez sans doute compris, elle appartenait à cette race de gens qui, avec l'âge, deviennent encore plus fidèles à eux-mêmes, si je puis dire... Et c'était ça qui la rendait si exceptionnelle. Mais, je ne saurais vous dire pourquoi, j'ai l'impression qu'en matière d'aventure, son corps était pour elle davantage un moyen de locomotion qu'un moyen de transports.

— Veronica m'a dit quelque chose dans ce goût-là, elle aussi, fit Kate. Elle m'a parlé d'un chercheur anglais de Cambridge cloué dans un fauteuil roulant et qui, bizarrement, se trouve, du fait de son immobilité forcée, entièrement libre d'explorer tout l'univers. Est-ce vraiment ça qu'elle m'a raconté ? Peut-être que j'ai trop sniffé de cognac...

— Au risque de vous étonner, je crois saisir ce qu'elle a voulu dire. Moi aussi, j'ai lu cet article, et j'ai tout de suite pensé à Patrice. Et pourtant, Dieu sait qu'il n'y avait rien de commun entre elle et ce type. Patrice était une femme qui débordait d'énergie, qui ne marchait qu'à grandes enjambées et puis, cette façon inimitable qu'elle avait de rejeter la tête en arrière et de rire à gorge déployée... De quoi parlions-nous ?

— De Veronica et de ses prétentions au titre de coauteur.

— Ah, oui ! Veronica avait fourni à Patrice l'idée de départ de son dernier roman – le germe, si vous préférez. Patrice ne l'a jamais nié. Et dans ce livre, elle a tenu, avec beaucoup de courtoisie et d'honnêteté, à reconnaître sa dette envers Veronica et à lui exprimer ses remerciements.

— Henry James passait son temps à récolter des germes dans les dîners en ville – des germes de nouvelles et de romans, j'entends, pas des microbes ! Sa seule crainte, c'était d'en apprendre plus qu'il ne l'aurait souhaité sur telle ou telle personne réelle. Mais à ma connaissance, aucune de ses voisines de table ne l'a jamais traîné devant les tribunaux.

— Exactement. Mais, en homme avisé, James devait avoir la prudence de ne pas trop les fréquenter, j'imagine. Or, Patrice voyait beaucoup Veronica et ça ne m'étonnerait pas autrement qu'elle ait, davantage par délicatesse que par véritable

nécessité – mais cela, c'est pure conjoncture de ma part, bien entendu –, discuté de son livre avec elle.

— Rares sont les écrivains qui le font, objecta Kate.

— Mais certains font lire leurs manuscrits. La thèse de la fille de Patrice, qui d'ailleurs rejoint la mienne, c'est que Veronica, voyant que Patrice prenait ses distances avec elle, a éprouvé le besoin d'attirer son attention. Et quoi de plus efficace pour ça que de revendiquer sa part de paternité dans une création, quelle qu'elle soit ? C'est le genre de chose qui doit cristalliser illico l'attention de l'accusé sur son accusateur !

— Mais pourquoi diable Patrice a-t-elle préféré régler cette affaire à l'amiable, Archer ? Ça équivalait pratiquement à un aveu de culpabilité, non ? C'était ni plus ni moins admettre qu'il y avait du vrai dans ce que Veronica disait...

— Je suis sûr que Patrice y a songé. Mais la voie de la conciliation est souvent la plus rapide et la plus économique, comme pourraient le confirmer tous ceux qui sont passés par là... Les avocats de Patrice, et c'est tout à leur honneur, lui ont fortement conseillé d'offrir une somme substantielle à Veronica à titre de dédommagement. Mais l'argent, Veronica s'en moquait. Ce qu'elle réclamait, c'était de l'attention.

— Comme ces gosses qui mettent le feu à leur chambre parce qu'ils se croient mal aimés ?

— Vous connaissez de bien curieux bambins, dites-moi... Mais la comparaison est on ne peut plus juste. Bref, après une foule de démarches, de dépositions, de confrontations, d'ajournements – j'espère que ma maîtrise du jargon juridique vous impressionne comme il convient ! – l'affaire est parvenue devant un juge et tout s'est arrangé à l'amiable.

— Et Veronica ? s'est-elle estimée satisfaite ?

— Ah, ah ! Madame Sherlock re-pointe le bout de l'oreille ! Excellente question. Patrice, aussi sainte soit-elle aux yeux de Herbert, s'est-elle contentée de penser : « À tout péché miséricorde, passons l'éponge et basta » ? Elle s'est noyée dans ce lac avant d'avoir pu en parler à qui que ce soit. Et si elle s'est confiée à quelqu'un, nous allons devoir, Herbert et moi, extorquer ses confidences à celui ou celle qui les détient. Et

comment ne pas se demander si Veronica ne lui préparait pas un autre coup fourré ?

— Le fait est... dit Kate. Je trouve bigrement curieux qu'elle ne m'ait pas soufflé mot de cette histoire, hier soir, alors que nous étions comme deux larronnes en foire... Ce qui est plus bizarre encore, c'est qu'elle soutient mordicus que Patrice a été assassinée. Que jamais au grand jamais elle n'aurait mis fin à ses jours, surtout pas à cette époque de sa vie, encore moins de cette façon et, en tout cas, pas sans lui laisser une lettre. Et puis, il y a cette fameuse Charlotte Perkins Gilman...

— La femme à laquelle Patrice a fait allusion dans sa lettre d'adieu ?

— Cette femme avait un cancer au stade terminal, semble-t-il. La lettre de Patrice se serait expliquée si elle aussi avait eu un cancer ou un mal tout aussi irrémédiable. En tout cas, c'est la thèse que défend Veronica.

— Ce qui nous ramène, fit Archer d'un air sombre, au fragment de journal que Sarah vient de retrouver. Il semblerait qu'elle ait pu.

— Qu'elle ait pu ? répéta Kate, avec le sentiment de tomber dans un registre éminemment jamesien.

— Avoir un cancer...

— Merde... ! souffla-t-elle, sur un mode on ne peut moins jamesien. Pourquoi donnerais-je subitement tout pour que Herbert soit là ?

— Herbert, répondit Archer, est complètement atterré. Et, comme tout le monde, il se torture les méninges dans l'espoir de trouver une explication. Je prie le ciel pour que, s'il en trouve une, elle ne soit pas trop métaphysique.

— Êtes-vous en train de me dire que Patrice avait bel et bien le motif de suicide que suggère la lettre d'adieu de cette Charlotte Gilman ? demanda Kate qui, renonçant à ses manières d'homme du monde, vida son verre d'un trait.

— Vous ne pensez pas qu'un autre cognac s'impose ? lança Archer. Pour un peu, je grillerais même une cigarette. Ça a l'air souverain contre le stress et l'anxiété.

— Vous allez trop au cinéma, Archer. Vous êtes conditionné par ces vieux films rétro où tout le monde tirait sur sa cigarette,

et par les films actuels, qui sont l'œuvre des suppôts de la Nicotine Connection. Dans ma jeunesse, il était pratiquement impossible de faire l'amour sans une cigarette – enfin, deux minimum... En fait, il était impossible, tout court, de faire quoi que ce soit. Est-ce que Patrice fumait ?

— Elle avait arrêté. Plusieurs fois. Oh ! Kate, Kate ! Cette biographie est en train de tourner au fiasco.

— Mais non, voyons ! Patrice reste Patrice. Si vous la comprenez, Herbert et vous – et j'ai la nette impression que c'est le cas – tout ne peut qu'aller en s'améliorant. Tiens ! Je crois que voilà Reed...

— Que diriez-vous de le mettre au courant ?

— Je dirais oui. Je n'ai pas souvenir de cas où ça ne m'ait été d'un grand secours. Allons, Archer, ne vous faites pas de bile ! Imaginez un peu ce qu'il adviendrait de nous, si vous perdiez cet entrain qui fait tout votre charme ? Il est de votre devoir de soutenir le moral de Herbert. Et le mien.

— On en reparlera quand vous aurez lu le dernier cahier du journal de Patrice ! répondit-il en se levant pour serrer la main de Reed.

— On allait justement s'offrir une petite resucée de cognac, fit Kate en se tournant vers Reed. Je t'en sers une goutte ? » Mais, comme elle se levait pour remplir leurs verres, elle se sentit, pour la première fois depuis qu'elle connaissait Archer, pleine d'appréhension.

## Chapitre 8

*Quelque chose me dit qu'il me reste trois ans à vivre ; je dois donc me hâter de faire un tas de choses d'ici là. Et toi, quand penses-tu tirer ta révérence ?*

Rose MACAULAY

Kate traversa Park Avenue. Elle se rendait à son rendez-vous avec Sarah Umphelby, la fille de Patrice, médecin de son état. La veille au soir, Archer avait déployé des trésors d'éloquence, alternant prières et chantage, pour la convaincre de rencontrer cette jeune femme. « Est-ce vraiment mes oignons ? » avait demandé Kate, que le cognac avait rendue non seulement méfiante mais butée. En outre, comme elle l'avait souligné avec beaucoup de véhémence et un grand luxe d'exemples circonstanciés, elle avait horreur des médecins des deux sexes et de toutes spécialités.

Reed, qui avait l'avantage de débarquer dans la discussion – et d'avoir ingurgité beaucoup moins de cognac au cours de la soirée – lui avait fait remarquer que sa position était indéfendable, intellectuellement parlant, et que, d'un point de vue émotionnel, ça avait autant de sens que de se couper le nez pour faire la nique à son visage. Pourquoi ne pas aller voir ce que lui voulait cette femme ? « Mais enfin, avait objecté Kate, non sans motif, qu'est-ce qu'elle peut bien attendre de moi ? »

Archer était resté très vague. « Elle et son frère nous ont confié, à Herbert et à moi, le soin de rédiger la biographie de leur mère, mais elle est loin de faire confiance à nos talents d'enquêteurs pour élucider les circonstances de la mort de Patrice. Veronica, Clare College et, à présent, le dernier cahier du journal de sa mère, il y a de quoi être un peu perdu. Je lui ai expliqué que nous vous avions consultée avant même qu'on ne retrouve ce fameux cahier, et elle a dit qu'elle était d'accord, qu'elle voulait bien vous parler, encore que..., avait ajouté Archer en insistant bien, elle n'ait pas une très haute opinion

des détectives amateurs, ayant pris Lord Peter Wimsey et Philip Marlowe en grippe dès son plus jeune âge. Je lui ai dit que vous n'aviez rien à voir avec eux : vous êtes plus grande et vous la ramenez moins. »

En pénétrant dans l'immeuble où la fille de Patrice avait son cabinet, entre Lexington Avenue et Park Avenue, Kate n'avait pas la moindre envie de la ramener. Elle avait conscience de s'être identifiée à Patrice, puisque tel était le terme psychanalytique consacré. Ce qu'elle t'inspire va bien au-delà de l'amitié. Tu regresses ce que tu as perdu en ne la connaissant pas. Ne te voile pas la face : elle a pris une grande place dans ta vie. Elle est la femme que tu aurais pu être, la mère que tu n'as pas eue. Et dans quelques instants, tu vas rencontrer la fille que tu aurais pu avoir et, selon la tournure des événements, tu te sentiras ou frustrée, ou soulagée. Mais comment pourrais-tu supporter une fille qui n'aurait pas aimé une mère telle que Patrice ? Cela dit, combien de filles aiment réellement, profondément, leur mère ? Plus qu'on ne l'imagine, de fait, surtout à titre posthume. Mais n'est-il pas plus facile d'avoir une mère qui ne vous inspire qu'indifférence et mépris – ce qui a été ton cas avec la tienne – et qui vous fait constamment penser : « Voilà exactement ce que je ne veux pas devenir » ? Qu'une femme d'un milieu modeste et sans grande éducation puisse donner à sa fille l'envie de se battre pour éviter de marcher sur ses traces, tout en sachant que sa mère n'est pas entièrement responsable de son destin, ça se comprend. Mais que faire d'une mère comme la mienne, se dit Kate, une femme assez riche pour pouvoir tout tenter et assez bête pour n'en avoir rien fait ? Quelle aurait été ma vie, si j'avais eu Patrice pour mère ? Qu'est-ce que cela me ferait, aujourd'hui, d'avoir une fille presque adulte ?

Kate chassa ces pensées stériles, sonna à la porte et entra, comme l'y invitait une plaque à l'entrée. Une jeune femme en blouse blanche – secrétaire ou assistante médicale – nota son nom et l'informa que le docteur Umphelby recevait sa dernière patiente de la journée. Si le professeur Fansler voulait bien patienter... Kate passa dans la salle d'attente déserte, ôta son manteau qu'elle accrocha au portemanteau et s'installa sur une

chaise, aussi nerveuse que si elle était là pour des examens, qui ne pourraient que confirmer la réalité de la maladie incurable et invalidante dont elle redoutait d'être atteinte.

Pourtant, dès que le docteur Umphelby ouvrit la porte et l'invita à passer dans son cabinet, toutes ses chimères s'évanouirent. C'était une jeune femme d'une trentaine d'années, coiffée au carré, vêtue d'une blouse blanche qui ne parvenait pas à alourdir sa silhouette élancée. Ouf, elle me plaît ! songea Kate. Elle n'est ni obséquieuse, ni condiscendante. Et je ne sais même pas quelle est sa spécialité... Elle s'en enquiert.

« Je suis endocrinologue. En clair, je m'occupe de tous les petits problèmes des glandes endocrines.

— Dans mes jeunes années, on disait glandes à sécrétion interne, fit Kate. Il fut un temps où la médecine ne jurait que par les glandes et y voyait la clé de tous nos maux. Est-ce toujours le cas ?

— S'il existe des clés, dit le docteur Umphelby avec un sourire, elles se trouvent plutôt du côté du système immunitaire. Savez-vous que vous me rappelez ma mère ? La médecine la fascinait et elle avait toujours mille questions à me poser, même à l'époque où j'étais encore en fac et où j'avais naturellement tendance à soûler mon entourage avec ma science toute fraîche. Au début, j'ai même cru que c'était pure gentillesse de sa part, mais non, elle était sincèrement curieuse de tout cela. Et puis, ça lui faisait plaisir d'avoir une fille médecin. Surtout parce que, comme métier, on ne pouvait pas rêver moins « popote » pour une femme, mais un peu aussi parce qu'avec un docteur dans la famille, elle se disait qu'elle n'aurait plus de problèmes d'ordonnances. » Son sourire s'élargit encore. « Mon frère a eu la même réaction. Il était toujours au lycée, quand j'ai commencé mes études, et il se frottait les mains à l'idée que trois ans plus tard, je pourrais lui fournir toutes sortes de substances prohibées. Grâce au ciel, ça lui a passé !

— Et où est-il à présent ?

— Dans l'État de Washington. Il est géologue – vulcanologue, plus précisément. Il doit être l'une des rares personnes à avoir assisté avec délectation à l'éruption du mont Saint Helens.

— Est-ce qu'il s'intéresse aux papiers personnels de votre mère et à ce projet de biographie ? D'aussi près que vous, s'entend...

— Bien sûr. Il l'aimait énormément et, étant le fils de sa mère, il a eu bien moins de problèmes que moi, avec elle.

— Tiens ? Et moi qui me disais justement en venant que cela avait dû être une chance formidable d'avoir une mère comme Patrice. Mais peut-être n'était-ce pas si formidable que ça, à la réflexion... Contre quoi se révolter, hmm ?

— Il y a de ça. Oh ! à la longue, nous avons fini par nous entendre aussi bien que la plupart des couples mère-fille que je connais. Cela dit, je suis sûre que les filles ont beaucoup plus de mal que les garçons à couper le cordon ombilical avec leur mère, dans notre société où le soin d'élever les enfants revient presque exclusivement aux femmes. Et d'une certaine façon, les bonnes mères sont les plus difficiles à quitter. Comment peut-on avoir envie de devenir parent ?

— C'est ce que je me suis toujours demandé.

— Je le suis, pourtant. Mais mon mari passe plus de temps que moi avec le bébé. J'attends avec impatience de voir si cela fera une différence. Ce que je redoute, c'est qu'un jour notre fille ne décide, par pure perversité, de se mettre au bridge et de s'inscrire à la Junior League.

— Comme ma mère... fit Kate, passant mentalement en revue ses réflexions de l'heure précédente. Mais elle trouvera sûrement une façon bien à elle de se rebeller. J'ai eu le plaisir de rencontrer votre mère. Archer vous l'a-t-il dit ?

— Non. Je suppose que nous ferions bien d'en venir à elle. Comment se fait-il, selon vous, qu'une situation que l'on croyait avoir réglée au mieux puisse se dégrader avec cette facilité ? Jamais nous n'aurions imaginé que les papiers de ma mère pouvaient intéresser qui que ce soit, mais en un rien de temps, nous avons été submergés de sollicitations. Des tas de gens se sont mis à les consulter et à écrire sur notre mère les trucs les plus ahurissants – quand ce n'était pas carrément nul. Et puis,

nous avons déniché Archer et Herbert, et la biographie de ma mère semblait en bonne voie, quand toutes ces nouvelles complications nous sont tombées dessus. D'abord, cette hypothèse ridicule selon laquelle ma mère ne se serait pas suicidée et, à présent, le dernier cahier de son journal...

— Y a-t-il dedans quoi que ce soit qui vous oblige à réviser votre jugement ? demanda Kate. Une allusion de votre mère à quelqu'un qui en voulait à sa vie ? Au fait que cette personne tenterait vraisemblablement de maquiller son crime en noyade ?

— Non, bien sûr, rien d'aussi spectaculaire. En fait, ce dernier cahier est dans la même veine que les précédents, sinon qu'il élimine la cause apparente de son suicide. Voyez-vous, nous connaissons le contenu de la lettre de Charlotte Perkins Gilman, mon frère et moi. Ma mère en avait souvent discuté avec nous, comme elle l'a probablement fait avec un tas d'autres personnes, vu ses propres idées sur la mort. Que d'ailleurs vous approuvez, si j'en crois Archer. Il va sans dire que j'y adhère aussi, tout comme George – mon frère...

— Veronica m'a parlé de la lettre d'adieu de votre mère, comme si elle seule en détenait la clé.

— À vrai dire, la police ne s'est guère appesantie dessus. Je ne suis même pas sûre que les enquêteurs se soient donné la peine de la lire jusqu'au bout... Dès qu'ils ont eu établi qui était la Charlotte Perkins Gilman que citait ma mère et vérifié qu'il était, somme toute, légitime de s'y référer dans une lettre de suicide, ils ont classé l'affaire. Comme tout le monde à Clare, d'ailleurs, que je sache.

— Si je comprends bien, ni votre frère ni vous n'avez songé à contester la thèse du suicide de votre mère. Parce que vous saviez qu'elle avait un cancer, peut-être, et que le message qu'elle vous avait laissé prenait, de ce fait, tout son sens ?

— Elle avait eu un cancer, trois ans avant. Un cancer du sein. Elle avait choisi de ne rien dire à personne. Cette façon de garder ses secrets pour soi, je crois que c'est typique de sa génération, des femmes de sa génération, du moins –, peut-être parce qu'il leur a tant fallu batailler seules contre la vie. Cela dit, quand elle s'est découvert cette boule au sein, elle nous l'a tout

de même dit, à George et à moi. Je lui ai conseillé d'aller en consultation à l'Hôpital Général de Boston, qui était de toute façon le plus proche de chez elle, et de voir si on ne pouvait pas la débarrasser de sa tumeur sans toucher au sein. C'est beaucoup moins traumatisant qu'une mammectomie, comme intervention, et, dans bien des cas, tout aussi efficace, avec un bon traitement de soutien genre chimio ou rayons, voire les deux à la fois. Malheureusement, tous les cancérologues sont loin d'en être partisans. En tout cas, le premier que ma mère a consulté ne l'était pas. Mais que voulez-vous, la plupart des médecins sont des hommes... Bref, l'opération a parfaitement réussi et ma mère était, pour autant que j'aie pu en juger, complètement guérie.

« Cela dit, poursuivit Sarah, on ne peut pas totalement écarter l'éventualité d'une récidive de son cancer qu'elle nous aurait cachée. C'est ce que nous nous sommes dit, George et moi, quand nous avons trouvé sa lettre. Et du fait que Charlotte Perkins Gilman aussi avait eu un cancer du sein, comme vous le savez sans doute, toute l'histoire avait l'air de se tenir.

— Ils ont recherché des signes d'une éventuelle rechute cancéreuse, à l'autopsie ?

— Pas que je sache. Ils n'avaient aucune raison de le faire. Tout ce qu'ils ont établi, c'est qu'elle était morte par noyade dans le lac et qu'il n'y avait pas la moindre trace de violences sur son corps ou de poison dans son organisme. D'ailleurs, même s'ils avaient cherché du côté de son cancer, ils n'auraient rien trouvé.

— Vous voulez dire qu'on ne lui avait pas enlevé sa tumeur ?

— Mais si, bien sûr ! Excusez-moi, je me suis mal exprimée. On l'a bel et bien opérée d'un cancer du sein. S'ils l'avaient voulu, les médecins légistes auraient certainement repéré la petite cicatrice qu'elle avait gardée de son intervention. Non, ce que je veux dire, c'est que son cancer n'avait pas récidivé et que, par conséquent, elle n'a pas pu se tuer à cause de ça.

— Mais comment pouvez-vous l'affirmer, s'ils n'ont pas vérifié l'état de son cancer, à l'autopsie ?

— Grâce à ce fragment de journal que nous venons de retrouver. À l'époque où nous avons déposé ses papiers

personnels à la bibliothèque, nous pensions avoir tout rassemblé. Ce cahier était celui où elle écrivait encore au jour le jour, à l'époque de sa mort. Il était au fond d'un classeur, derrière une pile de factures, de lettres d'affaires, de documents fiscaux... Sans doute sa cachette habituelle, à l'abri des regards indiscrets, quoique... de quels regards indiscrets elle avait à se méfier, on se le demande !

— Encore une manie des femmes de sa génération...

— Je sais, dit Sarah en souriant. Vous devez me juger bien critique à l'égard d'une mère aussi impressionnante. Mais n'en doutez pas un seul instant : je l'aimais et je l'admirais énormément. Avec moi, elle se déboutonnait peut-être davantage – pour reprendre un mot à elle. Toujours est-il qu'elle m'a fait part de craintes, de doutes et d'angoisses qu'elle n'a pas dû confier à beaucoup d'autres personnes. Pour moi, c'était quelqu'un d'extrêmement humain, avec toutes les contradictions et les inhibitions propres aux femmes de sa génération. Du genre : il y a certaines choses d'ordre personnel, vaguement honteuses ou embarrassantes, dont on ne parle pas – par exemple que vous avez fait une chimio et que vous avez perdu tous vos cheveux. Quelqu'un de plus jeune dirait franchement : « Je n'ai plus un cheveu à cause de ma chimio alors en attendant qu'ils repoussent, je mets une perruque. » Mais malgré son manque total de coquetterie, dans tous les sens du terme, ma mère ne supportait pas l'idée que les gens puissent savoir qu'elle portait une perruque. Ou qu'elle avait eu un cancer.

— Mais elle vous a quand même mis au courant, George et vous.

— Oh ! elle s'est sentie tenue de le faire. Elle avait un sens aigu de l'honneur. Nous cacher sa maladie lui aurait semblé le comble du déshonneur. Elle estimait aussi qu'étant sa fille, je devais savoir que ma mère avait eu un cancer du sein, à cause de ces histoires de prédispositions familiales. En plus, elle avait besoin de mon aide. Après tout, elle avait un docteur dans la famille.

— Et personne n'a remarqué qu'elle avait perdu ses cheveux ?

— Personne ! Et c'est ce qu'il y a de plus incroyable dans l'histoire. Ma mère avait des cheveux poivre et sel tout raides, coupés au carré, avec une raie au milieu. Elle s'est acheté une perruque très ressemblante et tout le monde n'y a vu que du feu. Il s'est même trouvé quelques collègues pour la complimenter de s'être, pour une fois, fait faire une coupe de cheveux décente. Ce qu'il y a eu, aussi, c'est qu'elle s'est découvert cette boule au sein au début de l'été, si bien que tout s'est passé pendant les vacances. J'ai souvent constaté que la vie semblait être de mèche avec ma mère pour l'aider à cacher ses petits secrets. Et c'est précisément ce qui rend les choses si pénibles, ajouta Sarah avec un soupir, maintenant que tout semble remis en question et que les gens se mettent à jaser. Vous trouvez que je parle comme elle ? De temps en temps, je me surprends à m'exprimer comme elle, et même à avoir des gestes ou des attitudes à elle. »

Kate se laissa aller contre le dossier de sa chaise. « Je suppose, dit-elle, que vous me confierez le dernier cahier de son journal. Le problème, si je vous comprends bien, c'est qu'il établit sans doute possible qu'au moment de sa mort, votre mère savait depuis quelques jours déjà qu'elle n'était pas atteinte d'un cancer, ce qui, par voie de conséquence, invalide le motif qu'elle avait de se suicider, auquel vous aviez jusque-là adhéré.

— Vous vous exprimez comme un homme de loi, mais vous, on vous comprend.

— Merci du compliment ! Mon mari est juriste. Et lui aussi s'exprime plus intelligiblement que l'homme de loi moyen.

— Oh, pardon... Je ne vous ai pas froissée, j'espère ?

— Mais non, voyons. D'ailleurs, comme ça, je me sens un peu moins coupable de m'être tant fait tirer l'oreille pour venir vous voir. J'ai contre les médecins un parti pris qui frise le préjugé. Oh, et puis, zut ! Autant l'avouer : c'est du préjugé... Vous m'avez très agréablement surprise.

— ... Et réciproquement, si je puis me permettre. En toute franchise, je vous imaginais plus jeune, plus agressive.

— Vous ne pouviez rien me dire de plus agréable, fit Kate. Une vieille dame timide... Voilà une image de moi qui me plaît et que je m'efforcerai de cultiver.

— Vous savez très bien ce que je veux dire ! Puis-je vous offrir un verre de sherry ?

— Votre mère n'avait-elle que des buveurs de sherry dans ses relations ? Je pensais à Veronica, précisa Kate devant le regard ahuri de Sarah. Elle aussi m'a offert du sherry. Si votre mère aimait ça, sachez que c'est le premier défaut que je lui découvre depuis que j'entends parler d'elle.

— Un scotch, alors ? C'est de loin ce que je préfère. Mais l'avantage du sherry, c'est qu'on peut en boire sans avoir le sentiment de picoler : c'est une sorte de rite entre gens civilisés... Décidément, on croirait entendre ma mère ! »

Sarah ouvrit un petit meuble dont elle sortit une bouteille de whisky et deux verres. « J'espère que vous le prenez sec ! lança-t-elle à Kate. Je n'ai pas encore de bar avec frigo intégré, mais je ne désespère pas de m'offrir ça, un jour. En ce moment, tous mes honoraires filent dans la poche de mon assureur. Un procès pour négligence professionnelle est si vite arrivé... Trente-six mille dollars de prime annuelle. Incroyable, non ?

— Effectivement, je n'y crois pas !

— À défaut d'autre chose, ça nous aide à rester honnêtes... Je n'ai cité ces chiffres exorbitants que pour éviter de parler de Veronica. La détective qui sommeille en vous l'aura sans doute deviné. Tchin !

— Vous connaissiez Veronica ?

— Peu. Mais, bizarrement, ce que j'en connaissais ne me déplaçait pas. Du moins, au début. Avant qu'elle ne traîne ma mère en justice.

— Archer ne m'a mise au courant de cette affaire qu'à mon retour de Clare.

— Je sais. Nous avions décidé de ne pas en parler dans la biographie. Cela ne présentait qu'un intérêt très secondaire par rapport à ma mère, vous savez. C'était le problème de Veronica. D'ailleurs, ce genre de procès n'a rien d'exceptionnel. Daphne Du Maurier elle-même a été maintes fois accusée de plagiat.

— Archer m'en a longuement parlé...

— Et puis, subitement, voilà que Veronica se met à clamer à tous les échos que ma mère a été assassinée. Que jamais elle ne se serait suicidée – en tout cas pas sans l'en avertir, elle,

Veronica – et qu'elle n'aurait sûrement pas laissé une lettre pareille. À la lumière de ce que ma mère a écrit à la fin de son journal, je ne suis qu'à peu près d'accord sur ce dernier point. Elle qui connaissait relativement bien l'affaire Gilman, pourquoi nous laisser un tel mot ?

— Pour vous laisser croire qu'elle se tuait à cause de ce cancer, alors qu'elle avait un tout autre motif... ?

— Je n'y avais jamais songé. Hypothèse peu réjouissante, certes, mais moins atroce tout de même que de se dire qu'elle a été assassinée, ce que je me refuse catégoriquement à croire. Qui donc aurait pu avoir envie de supprimer ma mère ?

— Pour tout vous dire, j'ai déjà dû rencontrer une bonne demi-douzaine d'individus qui s'en seraient volontiers chargés, s'ils avaient pu le faire proprement et en toute impunité. Et je ne compte pas Veronica.

— Vous ne parlez pas sérieusement ! »

Kate sourit. « Tout mon savoir, je l'ai acquis au cours d'une longue et douloureuse existence, en partie vouée à l'étude du crime sous ses divers avatars. Nous nourrissons tous, pour la plupart, des désirs de meurtre. À en croire ce bon docteur Freud, notre civilisation repose sur notre capacité à sublimer ces pulsions. De temps à autre, quelqu'un passe à l'acte. Et de temps à autre, quelqu'un met la main sur ce meurtrier. Ou cette meurtrière. Le plus souvent, pas, j'en ai bien peur... et le crime reste impuni. Mais dites-vous bien que lorsque quelqu'un est aimé comme votre mère l'était, et par des gens aussi différents que Bertie, Veronica, Archer ou, de façon posthume dans son cas, Herbert, une personne qui suscite autant d'amour peut susciter tout autant de haine.

— Bien sûr, dit Sarah, je comprends. Mais je souhaite de toute mon âme que cette histoire ne soit qu'une stupide méprise. En attendant, il n'y a pas trente-six solutions : ou ma mère s'est tuée sans raison valable – ou, du moins, pour une raison inexplicable – ou on l'a tuée. Vous parlez d'une alternative !

— Sans oublier que si on l'a assassinée, ajouta Kate, ce « on » a dû faire une découverte prodigieuse : un poison qui ne laisse aucune trace dans l'organisme ou que le médecin légiste n'a pu

déceler, faute de le connaître. Et ça, c'est une hérésie, dans la bonne littérature policière.

— Je crois que ça n'a pas davantage droit de cité dans la vraie vie, dit Sarah. Et si vous venez dîner chez nous ce soir, que je vous présente ma fille et mon mari ?

— Je considérerais cela comme un honneur », répondit Kate avec la voix du cœur.

## Chapitre 9

*Mon expérience va bien au-delà de ce que j'en dis ici, que je n'en dirai jamais, et que je pourrais en dire. Nous devons passer sous silence une grande partie de notre vie, parce qu'elle est trop subtile pour s'exprimer en mots, que nous sommes incapables de la décrire à autrui et dans une certaine mesure, de la comprendre.*

*Ralph Waldo EMERSON*

En rentrant chez elle ce soir-là, Kate s'installa confortablement avec le dernier cahier du journal de Patrice. La soirée qu'elle venait de passer en compagnie de Sarah et de son mari lui donnait le sentiment d'une intimité toute nouvelle avec Patrice. « Ta fille a une vie formidable, aurait-elle voulu lui dire. Son universitaire de mari chérit chaque seconde qu'il peut consacrer à leur enfant, comme s'il s'agissait d'un cadeau miraculeux, d'une expérience inouïe – la conquête de quelque inaccessible Everest, à supposer que ce soit là son rêve secret... » Mais qui eût imaginé qu'un nourrisson pourrait un jour exercer sur un garçon de son âge la même fascination que les mers du Sud sur Gauguin ? Et que dire de Sarah, si visiblement épanouie dans son rôle de mère, de médecin et de femme, mariée à un homme qu'elle aimait avec cette sorte de surprise émerveillée que Kate se souvenait avoir ressentie dans les premiers temps de son mariage avec Reed ? Personne ne comprend vraiment l'essence du mariage, se dit Kate. C'est là que commence l'amour, s'il doit jamais commencer. Et lorsqu'il n'est pas au rendez-vous, la tolérance et la communauté de goûts en offrent une assez bonne imitation. Mais Sarah ne se contentait pas d'un ersatz. Pour emprunter aux jeunes une de leurs formules un peu crues, Sarah avait un cul pas possible. Qu'aurait pensé Patrice de ce genre d'expression ? Au-delà des mots, elle aurait su, présuma Kate, que ceux qui semblent comblés par la vie ont rarement le sentiment de l'être. Nous ne concevons l'état de bonheur qu'au passé ou au futur, jamais au

présent. Au soir de sa vie, une fois obtenu tout ce qu'on peut légitimement espérer de l'existence, peut-être Patrice aurait-elle pensé, à l'instar d'un des personnages de Virginia Woolf : « Et maintenant ? » Peut-être, alors, l'espace d'un instant, se sent-on réellement comblé...

À la fin de la soirée, Sarah avait raccompagné Kate jusqu'à la porte et était restée un moment debout dans l'entrée, cherchant – comme Kate en avait reconnu les symptômes sans peine – à exprimer des choses qu'elle sentait confusément. « Ça n'a pas été tous les jours facile d'avoir une mère comme la mienne, avait fait Sarah avec un petit sourire. Oh, bien sûr, je ne dis pas que ça n'avait pas ses avantages ! D'ailleurs, en grandissant, on a pu apprécier, George et moi, ce qu'elle nous avait épargné. Que ce soit dans le secondaire ou en fac, on a tous les deux été affolés du gâchis que la plupart des parents peuvent faire de la vie de leurs enfants. Et de la leur. Ma mère avait une très forte personnalité, un véritable ouragan, alors imaginez l'impact qu'elle pouvait avoir sans le vouloir, sur moi, sa fille ! Les choses ont été un peu plus faciles pour George, je crois. Il l'aimait et l'admirait beaucoup, mais il y avait entre elle et moi, parce que j'étais sa fille – et l'aînée, de surcroît – quelque chose qui lui donnait sur moi un ascendant que je ne supportais pas. Pas qu'elle en ait jamais profité, d'ailleurs, consciemment, du moins. Mais elle n'avait pas idée, je crois, de l'effet qu'elle avait sur moi, par ses paroles, par sa seule présence. J'ai peur de n'être pas très claire. Bref... quand tout a semblé indiquer qu'elle avait préféré se tuer plutôt que de mourir d'un cancer à petit feu, ça a été un chagrin terrible pour moi, un véritable déchirement même, mais en même temps, et je ne crois pas que beaucoup de personnes puissent le comprendre, j'ai ressenti un énorme soulagement. Je veux dire, cette mort, c'était son choix. Elle avait renoncé à la vie plutôt que de se voir amoindrie par l'âge ou la maladie, et je savais qu'elle ne m'en aurait pas voulu de me sentir soulagée. Je souhaitais de toutes mes forces qu'elle comprenne ce que je ressentais, parce que je voulais qu'elle me le pardonne. Maintenant qu'elle n'est plus là, j'ai davantage de latitude. Et

toute liberté de l'aimer. Vous devez trouver ça bien incompréhensible...

— Détrompez-vous ! lui avait assuré Kate qui, le manteau sur le dos, se demandait pourquoi les lieux et les moments de transition sont si propices aux confidences ou aux aveux difficiles. Je n'ai, je vous l'ai dit, aucune idée de ce que cela a pu être d'avoir une mère comme la vôtre. Mais tout le reste, vos sentiments y compris, je l'imagine sans peine.

— Le problème, voyez-vous, c'est que le dernier cahier de son journal remet tout en cause. Je sais maintenant qu'elle n'avait pas de cancer, qu'elle n'avait pas cette raison-là de se tuer. Pire encore, que la confiance que je sentais entre nous, cette confiance dont je pensais que sa lettre d'adieu était le gage, n'a jamais existé. Ma mère n'a jamais mis dans cette lettre ce que j'y ai lu, moi. Et je me rends compte que j'ai besoin de savoir ce qui s'est réellement passé. Une sorte de réactivation de mon angoisse d'abandon, dirait un psychiatre...

— Mais à sa mort, vous n'avez pas tenté de tirer au clair cette histoire de cancer ? avait demandé Kate. Ni en tant que médecin, ni en tant que fille ?

— L'idée ne m'en a même pas effleurée. Mais à présent, j'ai besoin d'en avoir le cœur net, vous comprenez ? Et si vous pouviez m'apporter une réponse, je vous en serais éternellement reconnaissante. Je vous apprécie beaucoup, Kate, et j'en suis heureuse. Votre démarche n'est, somme toute, pas très éloignée de la mienne : nous rassemblons, l'une et l'autre, un maximum d'éléments et nous tâchons de leur trouver une explication satisfaisante. Nous avançons à coup d'essais et d'erreurs. Dans certains cas, nous pouvons remédier à ce que nous découvrons, dans d'autres, non. »

Kate avait hoché la tête, les mains enfouies dans les poches de son manteau, attendant patiemment que Sarah achève ses confidences. Nous aurons sûrement d'autres conversations, avait-elle songé, mais sans doute aucune d'une intensité comparable. (« Vous avez mis le doigt dessus », eût probablement dit Patrice...)

« Ce que je ne peux pas supporter, avait repris Sarah à l'instant précis où, ayant sans mot dire laissé passer une cohorte

d'anges, Kate se décidait à sortir les mains de ses poches, c'est qu'on ne lui ait pas laissé une chance de raconter sa version de l'histoire. Quelqu'un l'a réduite au silence – ou l'a poussée à le faire elle-même. Je veux savoir pourquoi. Oh, pas seulement pour elle ! Pour moi, avant tout... Je veux pouvoir l'aimer comme on devrait aimer ceux que l'on a perdus, sans tenter éternellement de leur expliquer l'inexplicable. Quand j'ai su que j'attendais un enfant, avait poursuivi Sarah, j'ai espéré que ce serait un garçon, parce que je voulais avoir avec quelqu'un les mêmes relations de tendresse et de confiance, toutes simples et toutes bêtes, que George a eues avec notre mère. Et puis, je me suis dit, non, les femmes se sont déjà trouvé toutes les raisons du monde pour désirer des fils. Je ne vais quand même pas en inventer une nouvelle. Et à partir de ce moment, je me suis mise à désirer une fille si fort que je me serais sentie trahie si le bébé avait été un garçon. Et pourtant, si je suis aussi bonne mère que Patrice, ma fille risque de réagir envers moi comme moi envers ma mère.

— N'ayez crainte, elle vous aimera, avait affirmé Kate. Et si elle vous aime autant que vous aimez Patrice, eh bien, ma foi... je n'en demanderais pas plus. Pour le reste, si par miracle je déniche une explication, vous en serez la première informée. Après Archer et Herbert, évidemment.

— Évidemment... ! » s'était esclaffée Sarah.

Kate ouvrit le journal de Patrice. Dire que nous pensions la connaître, Archer, Herbert, Sarah et moi, songea-t-elle. Tout savoir d'elle et de sa vie. Et puis, voilà ce cahier... On ne sait jamais tout. On ne fait que s'inventer des histoires à partir du peu que l'on sait. Même quand on croit avoir parfaitement cerné un personnage, c'est tout simplement qu'il a réussi à se jouer de nous, une fois de plus. Et se poser en biographe, ce n'est jamais qu'intituler biographie un scénario et des personnages que nous réinventons...

« Bertie vient de me raconter une histoire, [avait écrit Patrice], sans doute apocryphe, mais plausible. Des amis à lui, qui ont une nombreuse marmaille, étaient depuis plusieurs

jours coincés dans leur maison de campagne par la pluie. Le père faisait la sieste, la mère était plongée dans un bouquin, et les gosses tournaient en rond quand, soudain, ils ont eu une idée. Ce n'est que plus tard que les parents ont découvert ce qui avait pu tenir leurs bambins en haleine si longtemps : ils avaient passé des heures dans le placard à provisions à décoller systématiquement toutes les étiquettes des boîtes de conserve. Sur les étagères trônaient des rangées de boîtes en fer blanc étincelantes, de toutes tailles et de toutes formes. Mais totalement muettes sur la nature de leur contenu. De ce jour, le hasard et l'improvisation ont présidé aux menus familiaux.

« En écoutant Bertie, je me suis avisée que c'est ainsi qu'il en va des gens pour moi, à présent. Ils ont perdu leurs étiquettes. Je dois miser sur ce qu'il y a à l'intérieur, sans me fier à l'emballage. Et moi, avec mon emballage de femme entre deux âges, autant dire au seuil de la vieillesse, comme Strether, Mrs Transome, ou Henry Wilcox<sup>8</sup>, et tant d'autres personnages de roman qui, à cinquante-cinq ans, font figure de vieillards... J'aimerais avoir assez de talent pour décrire le formidable potentiel d'émerveillement que je sens en moi. James y est parvenu avec son Strether, bien sûr, mais tout le personnage repose sur le fait que, jusqu'à la cinquantaine, il n'avait pas vécu.

« Il semblerait que je sois, quant à moi, destinée à vivre – du moins pour un petit bout de temps encore. Mon cancer n'a ni récidivé, ni essaimé, ni accompli en moi sa sinistre besogne. À la veille de quitter cet hôpital, je me dis avec une jubilation intense : d'ici ma prochaine visite de contrôle, j'ai devant moi six grands mois de vraie vie. Cela dit, j'ai au moins acquis une certitude, ici : ce sont les médecins, les hôpitaux et la maladie que je redoute, pas la mort. Je ne peux mettre les pieds dans un hôpital sans m'étonner de tous ces gens qui viennent s'y acheter, au prix fort, un supplément de vie. Jamais je ne

---

<sup>8</sup> Personnages romanesques qui apparaissent respectivement dans *Les Ambassadeurs* (Henry James, 1903) ; *Félix Holt, le radical* (George Eliot, 1866) ; *Le Legs de Mrs Wilcox* (E. M. Forster, 1910). (N.d.T.)

cesserai de trouver sidérant que la vie puisse avoir de la valeur, et la mort receler de telles terreurs.

« En ce moment, je ne peux pas ouvrir un livre sans tomber sur un passage qui « m'interpelle », comme on dit. Témoin ce texte de Virginia Woolf : « Mais ce livre, avec quelle violence je tenais à l'écrire – avec quelle persistance, quelle urgence, quel sentiment d'obligation, je ne saurais le dire. Je me sens à présent calme, apaisée, comme si j'avais dit ce que j'avais à dire. « C'est à prendre ou à laisser. » Pour moi, c'est une page tournée. Je suis libre pour de nouvelles aventures – à l'âge de cinquante-six ans. » Et puis, il y a cette phrase de Pompée à son équipage, dont Karen Blixen avait fait sa devise : *Navigare necesse est, vivere non necesse*. Et c'est vrai : il est plus nécessaire de naviguer que de vivre... Voilà une chose que Blixen avait comprise. N'y a-t-il que les femmes qui soient capables de le comprendre, bon sang ? Avoir accompli ce qu'on s'était fixé, pouvoir larguer les amarres et craindre non pas la mort mais une vie sans aventures.

« Les gens trouvent curieux, je le vois bien, que je parle tant de la mort, et en ces termes. Mais qu'il est difficile de leur faire comprendre que dès lors qu'on envisage l'avenir, il est impossible de faire abstraction de la mort. Elle est leur avenir. Serait-ce parce que la mort leur fait si peur que tant de gens aiment à évoquer le passé ? Ou suis-je, moi, capable d'en parler parce que je n'éprouve aucune nostalgie ? Je n'ai pas la moindre envie de me pencher sur mon passé ou de le faire revivre – mieux : je l'ai totalement oublié. Est-ce qu'un psy parlerait de refoulement ? Je crois plutôt que c'est quand on n'a pas réussi à se distancier du passé, qu'on le ressasse. Quand on en reste prisonnier et qu'il demeure le plus beau des rêves, le plus beau des mondes possibles. Comme George Eliot l'écrivait à son amie, Barbara Bodichon : « En ce moment, mon esprit fouille avec une totale liberté et un sens très aigu de la poésie dans mon passé le plus lointain, et il lui reste bien des strates à explorer avant que je puisse envisager d'utiliser *artistiquement* la moindre parcelle de matériau que je pourrais trouver dans le présent. » Et pourtant, une fois qu'elle a été sûre de son talent, elle aussi a cessé de vivre et d'écrire au passé. Vers la fin de sa

vie, je crois qu'elle ne puisait plus la matière de ses romans que dans le présent – et dans les craintes que lui inspirait l'avenir... C'est pourtant sur le tard qu'elle a écrit cette suite de sonnets intitulée « Frère et Sœur » où elle disait son désir de redevenir une petite sœur. Même la créatrice de la Maggie du *Moulin sur la Floss* était capable d'avoir ce genre d'envie. Et moi ? De quoi ai-je envie là, maintenant ? De rien, sinon d'être une femme épanouie, portant fièrement ses cinquante-huit printemps – et d'écrire, si cette grâce m'est accordée...

« Et puis, bien sûr, je m'interroge sur l'avenir de Clare. Est-ce que la boîte va s'en sortir ? Où puiserons-nous le courage dont nous allons avoir besoin ? Il y a ici tant de femmes qui appréhendent l'avenir, et qui pourrait les en blâmer ? Les profs hommes, eux, craignent de perdre les avantages que leur confère leur sexe. Je cultive avec un malin plaisir l'antipathie que m'inspire ma collègue helléniste. Quelle fichue cuistre ! Comme si les relectures contemporaines risquaient de porter atteinte à ce que les Grecs ont écrit il y a deux mille ans... C'est une littérature éternelle. Contre quoi ces réacs se croient-ils donc obligés de la défendre ? En fait, ils ne protègent qu'eux-mêmes. Que ce soit le grec ancien ou ses propres souvenirs que l'on protège, ce n'est jamais qu'une façon de se cuirasser contre l'avenir. »

Kate referma le cahier. Elle avait l'étrange impression d'avoir entendu la voix de Patrice. Ce sentiment d'une complicité entre elles n'avait fait que se confirmer, depuis son séjour à Clare. Moi non plus, je n'ai jamais beaucoup regardé en arrière, songea Kate. Dire que je m'imaginais être la seule à n'éprouver aucune nostalgie pour les verts paradis enfantins... C'est curieux, quand j'y pense. Si ça se trouve, ce n'était pas parce qu'elle se cherchait des raisons de croire qu'elle m'a posé toutes ces questions sur Dieu, mais tout bêtement parce qu'elle se demandait s'il existait, ici-bas, d'autres mécréants qui, comme elle, refusaient de croire au caractère sacro-saint du passé. Se peut-il qu'elle ait pensé que seuls les bons croyants sont capables d'envisager l'avenir – et la mort – d'un œil confiant, sinon curieux ? Que ne m'a-t-elle demandé, sur ce satané aéroport, si j'étais sujette à la nostalgie !

Elle en était là de ses réflexions lorsque Reed arriva, les bras chargés de deux bouteilles d'authentique champagne français et d'une boîte de caviar russe. « Ce soir, c'est fête ! annonça-t-il. L'an prochain, à moi Columbia et la procédure pénale ! Je me demande si je vais être très dépayisé par rapport à mes années de droit à Harvard... Je colle mes bouteilles au freezer et sitôt frappées à point, nous nous taperons le caviar à la petite cuiller et nous nous vautrerons dans le luxe et la dissipation.

— Il doit y avoir cent fois plus de filles que de ton temps, pour commencer...

— Eh bien, c'est plutôt une bonne chose, non ? Et si le petit échantillon de la population mâle que j'ai aperçu aujourd'hui est représentatif, je peux te dire que le port du costume trois-pièces est définitivement passé aux oubliettes. Fini, la cravate ! Tout juste s'ils ont des chemises... Ça doit leur faire un sacré choc, le jour où ils décrochent leur premier job chez Debevoise & Plimpton et qu'ils doivent se monter une garde-robe complète ! Kate ? Il y a quelque chose qui ne va pas, dis ? Tu sais, l'avantage avec le champagne et le caviar, c'est que du moment que ce n'est pas ouvert, ça se garde très bien. Tu ne te sens pas d'humeur à faire la fête ?

— J'ai rarement été plus d'humeur... Ta petite crise de la cinquantaine m'a fait faire du mouron, tu sais – et ce d'autant plus qu'il a fallu Patrice pour que tu m'en parles.

— Et c'est Patrice, la reine du retour d'âge, qui t'a plongée dans ces ruminations ?

— Je ne ruminais pas, Reed, je réfléchissais ! Ce qu'on connaît mal les gens, quand on y pense... Ce n'est pas la première fois que je le dis, mais c'est la première fois que je mesure ce que ça veut dire. Comment a-t-elle réagi à la mort de son mari, par exemple ? Je n'en ai pas la moindre idée. Et je n'ai même pas eu le réflexe de poser la question à sa fille, que j'ai pourtant vue aujourd'hui même, mais ceci est une autre histoire... Et puis, il y a ce procès. Enfin quoi, il ne se passe pas une semaine sans qu'on entende parler de quelqu'un qui s'est fait piquer une idée ! Archer m'a appris qu'il y a un bouquin épais comme ça, rien que sur des affaires de plagiat, chose que je ne soupçonne pas même pas. Et pour couronner le tout, il y a

ces réactions qu'elle continue de provoquer à Clare. Que les fortes personnalités suscitent des sentiments extrêmes, je veux bien, mais que quelqu'un qui est mort par noyade dans un lac – dans des circonstances dramatiques, je te l'accorde – continue ainsi d'alimenter les conversations, c'est quand même curieux, non ? Tiens, moi, je me suis tout de suite souvenue de Patrice, et très nettement, dès que Archer et Herbert m'ont eu rafraîchi la mémoire, mais pas une fois je n'avais repensé à elle depuis notre rencontre en Écosse. Tu vois ce que je veux dire ?

— Ben, pas vraiment... fit Reed. Et j'ai comme l'impression que toi non plus. C'est bien ça le problème, non ? Crois-tu qu'une coupe de champagne t'aiderait à y voir plus clair ?

— Ma foi... *In vino veritas*. Oh !... et félicitations, Professeur ! La vie est décidément pleine de surprises et d'imprévu.

— Comme nous le disions à propos de Patrice ! » lança Reed par-dessus son épaule, en filant à la cuisine avant que le champagne ne se soit transformé en sorbet.

Kate entreprit, d'une manière qui eût sûrement plongé ses belles-sœurs dans un état proche de l'hystérie – mais il leur en fallait bien peu... de manger son caviar à la petite cuiller. Même en y mettant les formes, avaler du caviar nature, comme ça, quelle hérésie !

« Ce à quoi je réfléchissais, dit-elle en s'installant au fond du canapé, son verre de champagne à la main, c'est à ce sentiment qu'avait Patrice d'être libre de larguer les amarres.

— Larguer les amarres ? fit Reed. Ne me dis pas que c'est comme ça qu'elle s'est noyée !

— Reed... ! Un peu de patience, je sens que mes idées s'éclaircissent. Ça vient d'une citation, mon histoire d'amarres. « Il est nécessaire de naviguer ; il n'est pas nécessaire de vivre. » C'était la devise de Karen Blixen, que Patrice aimait beaucoup. La devise, j'entends ! Ces fortes paroles sont de je ne sais quel illustre Romain. Enfin, je veux dire, la V.O. est en latin...

— Sais-tu que tu ne m'inquiètes jamais autant que quand tes idées s'éclaircissent, toi ? » fit Reed.

Kate lui décocha une grimace. « Selon Sarah, sa mère était très secrète. Question de génération. À son époque, les confidences entre femmes n'étaient pas vraiment entrées dans

les mœurs, sans compter que certaines idées des femmes d'alors auraient pu demeurer hermétiques pour un homme, si tolérant et compréhensif fût-il. Je me suis souvent fait cette réflexion à propos de Virginia Woolf. En tout cas, Patrice ne paraît pas avoir été très prolix sur les drames qui ont marqué sa vie : la mort de son mari, le procès, son cancer du sein, et... – car j'en viens enfin, mon amour, au cœur du problème, et je savais bien que le champagne et le caviar m'aideraient à décanter tout cela – ...et le livre qu'elle avait en gestation, ou Dieu sait quel projet exaltant dans lequel elle allait s'embarquer. Bref, elle s'apprêtait à larguer les amarres. Tu piges ?

— Et où donc, te demandes-tu, est ce livre ? Ou, à tout le moins, où sont les preuves de son existence, voire l'ébauche des promesses qu'il n'aurait pas manqué de tenir, c'est ça ?

— Tu as l'art du mot juste. Un talent rare que je t'envie fort.

— Elle n'avait peut-être encore qu'un embryon d'idée, tu sais, dit Reed. Et je crois qu'on est tous un peu superstitieux quand on est en pleine gestation, fût-ce d'un livre. Plus particulièrement, les femmes, non ?

— Tu veux dire que, quoi qu'elle ait eu en vue, projet ou nouvelle aventure, ce n'était qu'un souffle, un espoir, trop impalpable pour qu'il vaille la peine de le coucher sur le papier, juste cette impression grisante que tout le champ du possible s'offre à vous ?

— C'est effectivement ce que j'avais en tête, quoique... en des termes pas tout à fait aussi fleuris peut-être...

— Tu vas avoir un boulot monstre dans les mois qui viennent, non ? Des tas de dossiers à boucler avant ton départ, j'imagine, et puis les adieux à faire, la douloureuse coupure du cordon ombilical...

— Ça va, ça va ! Je ne me permettrai plus aucune remarque désobligeante sur tes fleurs de rhétorique ! Traduit en langage courant, cela signifie que tu aimerais pouvoir t'absenter sans que, pris dans un tourbillon d'obligations professionnelles, j'aie le temps de m'en apercevoir ou, du moins, de trop m'ennuyer de toi.

— Je pensais profiter des vacances de printemps pour aller à Clare. Histoire de fouiner un peu là-bas, tout ça...

— J'aurais cru qu'Archer et Herbert avaient déjà abondamment « fouiné », comme tu dis ! En tant que biographes officiels, ils ont dû poser toutes les questions possibles à toutes les personnes imaginables, non ?

— Oui, si on veut... Mais regarde l'avalanche de faits nouveaux qui leur est tombée dessus, rien que ces derniers temps : l'entourloupette de Veronica, la fin du journal de Patrice qui prouve qu'elle n'avait pas l'ombre d'un cancer qui puisse expliquer son geste, l'hostilité à Patrice qui se fait jour à Clare depuis qu'il est question de ce projet d'études féministes, pour ne rien dire des périls inhérents à l'éducation non-mixte récemment découverts.

— Et où comptes-tu loger, à Clare, pendant que tu joueras les détectives ? demanda Reed en remplissant leurs flûtes avec un soupir.

— Oh, fit Kate, je fais confiance à la présidente pour me trouver un point de chute ! Aux dernières nouvelles, le comité envisageait sérieusement de se réservé une semaine entière de réflexion, avant de remettre ses conclusions. Ça ne m'étonnerait guère que la présidente ait manœuvré pour que cette semaine coïncide avec mes dates de vacances. Je pense que je vais aller m'installer à Clare. Dans un endroit discret, offrant toutes les commodités de la civilisation et surtout, où personne ne pourra surveiller mes horaires ou observer mes allées et venues.

— Ce qui est la commodité la plus essentielle que puisse offrir la civilisation, approuva Reed. Mais cela dit, je crois que j'aurai du mal à ne pas m'apercevoir de ton absence... »

Dès le lendemain matin, Kate appela la secrétaire de la présidente, qui ne parut ni s'émouvoir ni s'étonner lorsqu'elle lui fit part de sa décision et lui soumit son problème d'hébergement. Quelques heures plus tard, la secrétaire rappela pour l'informer que la présidente serait très heureuse qu'elle accepte d'être son hôte. Son mari et elle avaient l'habitude d'héberger les visiteurs de marque, personne d'autre ne s'était annoncé, et Kate serait la très bienvenue. Ce problème réglé, Kate appela Archer et Herbert et leur proposa de dîner une

dernière fois avec elle avant son départ, afin, leur dit-elle, qu'ils mettent leurs montres à l'heure.

« Chinois, ça vous dit ? demanda Archer. Cuisine raffinée et gâteaux porte-bonheur au dessert. Vu la tournure que prennent les événements, nous ne saurions trop nous entourer d'heureux présages.

— Et si les oracles nous sont défavorables ?

— Où est passé votre bon sens, ma chère ? Pas un restaurateur, surtout asiatique, ne s'exposerait à gâcher la digestion de son honorable clientèle. Les présages ne peuvent être qu'heureux. Ou complètement à côté de la plaque... »

Pourtant, à peine attablés, ce ne fut pas un présage qu'Archer communiqua à Kate, mais une nouvelle ferme. « J'ai décidé de venir avec vous à Clare. Vous pourrez à loisir jouer les limiers tandis que je chasserai l'anecdote biographique. Et si d'aventure nos pistes se croisent, ça n'en sera que mieux.

— Quel soulagement ! Cette fois, j'aurai au moins un interlocuteur valable à Clare, s'exclama Kate. Et aussi spirituel que stimulant, ce qui ne gâte rien ! Mais, et ce pauvre Herbert, alors ? Il ne vient pas, lui ?

— « Ce pauvre Herbert », comme vous dites, n'a pas la chance d'avoir des vacances de printemps fixées une fois pour toutes à la mi-mars, lui. Dans son institution, où on a de la religion et de l'œcuménisme, il faut que le vendredi saint, Pâques et Pessah tombent pendant les vacances... Mais on lui passera un petit *coup de fil*<sup>9</sup> tous les jours, hein, Herbert !

— C'est ça ! Pour me parler de Patrice et de sa fascination pour les *coups de vieux*<sup>10</sup>... Très drôle !

— Si vous avez l'intention de poursuivre cette conversation dans la langue de Duras, mes petits amours, je vous plante-là ! intervint Kate. Et puis, je vous en prie, cessez de comparer ma mission de limier, comme vous dites, Archer, à votre tâche de biographes. Les réponses aux questions que j'ai commencé à me poser ne joueront qu'un rôle minime dans cette biographie.

---

<sup>9</sup> En français dans le texte.

<sup>10</sup> En français dans le texte.

— Je vous en conjure, laissons là la métaphysique de la biographie, fit Archer. Nous ne pourrons rien faire tant que nous ne saurons pas la vérité, et sans doute ne la découvrirons-nous pas sans nous intéresser de très près à la vie de Patrice — même si, en fin de compte, cette vérité se révèle sans aucune incidence sur notre biographie.

— C'est bien mon avis. Voulez-vous que je demande à la présidente si elle peut vous trouver un lit, à vous aussi, Archer ?

— Gardez-vous en bien, très chère ! Je m'installerai chez Bertie et Lucy, où j'ai en permanence une place réservée au coin du feu et une option sur la chambre d'amis. Nous n'aurons qu'à nous retrouver une fois par jour en terrain neutre pour conférer. À six heures, par exemple, autour d'un verre...

— On ne pourrait pas plutôt se donner rendez-vous au bord du lac, pour une bonne petite marche revigorante ?

— Songez bien à qui vous parlez, ma chère ! Une marche revigorante, moi ? Fi donc !

— Je ne comprendrai jamais, fit Herbert d'un ton pincé, comment tu peux rester aussi mince alors que le seul exercice que tu t'imposes, c'est de te traîner jusqu'à la bouteille de vin la plus proche...

— Eh bien, à propos de vin, dit Archer en levant son verre, buvons à la biographie de Patrice.

— Et à sa mort », ajouta Kate.

## Chapitre 10

*Seuls ceux qui sont déjà mariés sont réellement aptes au mariage. Comme si l'on ne se savait marié que le jour où l'on se rend compte qu'on serait incapable de divorcer, c'est-à-dire lorsqu'on découvre que sa vie est inextricablement liée à la vie d'un autre. Si l'amour vous a souri, vous saluerez cette découverte d'un éclat de rire.*

Rose MACAULAY

Ce fut pourtant Kate qui profita la première du coin du feu de Bertie et Lucy, sitôt achevée son installation chez la présidente – une affaire rondement menée puisqu'elle se limita à monter jusqu'à sa chambre sur les talons de la secrétaire à qui les formalités d'accueil avaient été dévolues. Kate était attendue chez les Geddes pour dîner. Ted Geddes avait confié à la secrétaire le soin de l'inviter à passer sa première soirée à Clare en leur compagnie, et la secrétaire avait proposé à Kate de les rappeler pour leur dire qu'elle acceptait. Archer était parti en quête de détails biographiques sur Patrice – et Kate espérait qu'il fouillait davantage du côté de sa vie que de sa mort. La journée était froide et elle goûtais tout autant le feu qui flambait dans la cheminée que la présence réconfortante de Lucy.

« Nous avons toute confiance en vous, lui disait justement cette dernière. Venant de l'extérieur, vous ne vous laisserez influencer ni par notre passé ténébreux, ni par notre présent troublé. Archer aussi est au-dessus de la mêlée, bien sûr, mais outre son incapacité chronique à offenser son prochain, il doit préserver sa neutralité dans l'optique de cette biographie. Non, si quelqu'un doit débusquer la vérité, ce ne peut être que vous, nous en sommes convaincus. Et ne venez pas me dire que la vérité n'existe pas, même si la narratologie d'avant-garde a fait de cette théorie son dernier cheval de bataille. Vous m'avez très bien comprise.

— À la perfection, dit Kate. Cela dit, j'ai besoin de vos lumières. Je me demande si beaucoup de nos congénères

accumulent autant de coups durs que Patrice, au cours de leur existence : son mari se fait descendre par des braqueurs, elle se retrouve avec un procès sur les bras, ses livres se mettent à se vendre comme des petits pains, elle devient la bête noire de tous ceux que menaçaient ses prises de position... J'exclus, bien entendu, de cette liste son métier, ses enfants, ses amis et sa vie matérielle, toutes choses sur le plan desquelles elle était, semble-t-il, particulièrement gâtée. Bref, diriez-vous, comme le ferait sans doute l'un de mes amis qui donne dans le bouddhisme en général et le Vedânta en particulier, qu'une telle existence est le signe d'un karma particulièrement chargé ? »

Lucy s'esclaffa. Tout dans sa façon d'être – sa chaleur communicative, la spontanéité de son rire – démentait son apparence fragile. « Avez-vous déjà essayé de raconter votre vie à quelqu'un ou de lui en livrer, disons, quelques morceaux choisis ? C'est assez extraordinaire, cette bonne volonté avec laquelle la vie répond à vos attentes, pour peu que vous acceptiez de la vivre...

— Oui, dit Kate, je vois ce que vous voulez dire. Mais je me suis récemment aperçue que j'ignorais presque tout de la vie de couple de Patrice. Vous connaissiez son mari, vous ? Y a-t-il ici d'autres personnes qui l'ont connu ? Vous savez, je ne m'en suis rendu compte que ce matin, dans l'avion, en venant ici, mais je n'ai même pas songé à parler de lui à Sarah. Sa propre fille ! Curieux, non ?

— Ça n'aurait pas été le cas de son vivant, dit Lucy. Cela dit, il est toujours difficile de juger un couple de l'extérieur. Pour moi, c'est un peu comme un volcan qui, un beau jour, entre en éruption sans que rien ne l'ait laissé présager, et dont on ne s'explique pas toujours le réveil, lorsqu'il a fini de cracher le feu et la cendre.

— J'adore votre façon de parler.

— C'est vrai ? Selon Bertie, la réputation de sagesse que d'aucuns me prêtent tient à ce que j'ai redécouvert l'art du cliché. Il n'a sans doute pas tort. J'ai constaté qu'on peut aller très loin avec les intellectuels, pour peu qu'on se cramponne au plus solide bon sens et qu'on leur rappelle de temps en temps les évidences les plus élémentaires. Mais pour en revenir à

Patrice, Bertie m'a dit, et je lui fais confiance sur ce point, que tout ce qui touchait à la vie conjugale était un sujet quasiment tabou entre eux, comme ça l'est souvent entre un homme et une femme liés par une vieille amitié, mais mariés chacun de leur côté. Tout ce que je pourrais vous dire concernant Patrice relève de mes observations, assaisonnées de quelques extrapolations basées sur mon expérience personnelle. D'accord ?

— D'accord, répliqua Kate, décidément séduite par Lucy.

— Ils formaient ce qu'on appelle un couple uni, me semble-t-il. Basé sur la confiance – une absolue confiance en l'autre, bien entendu, mais aussi en son jugement, en ses opinions... Cela dit, je suppose qu'avec le temps, il leur était arrivé ce qui arrive à tant de couples : il a perdu l'habitude, si tant est qu'il l'ait jamais eue, de se confier à qui que ce soit et, de son côté, Patrice a découvert qu'à côté de ses amis « is », comme Bertie, elle pouvait aussi avoir des amies « ies » et elle a cessé de tout lui dire. Oh, je n'entends pas par là qu'ils avaient des secrets l'un pour l'autre ! Non. C'est plutôt que, lorsque vous avez bien réglé leur compte à tous vos machos de collègues hommes et épinglez les petits travers de vos collègues femmes en discutant avec une copine, vous n'avez pas bien envie de remettre ça le soir, au dîner. Alors vous vous contentez de parler de ce que vous avez dans votre assiette ou d'écouter les histoires de bureau de votre mari, ou ses considérations sur l'avenir de sa profession – le droit, dans le cas du mari de Patrice, qui avait d'ailleurs, et je parle d'expérience, des tas de choses intéressantes à dire.

— Si je comprends bien, sa mort ne l'a pas anéantie.

— Bien sûr que si ! Ça lui a brisé le cœur qu'il soit mort comme ça, pour une chose aussi dérisoire qu'une montre, et elle était folle de rage contre une société capable d'engendrer des choses pareilles. Mais je vois ce que vous voulez dire. Peut-être qu'effectivement, sa mort ne l'a pas anéantie. En tout cas, contrairement à tant de femmes qui s'empressent de refaire leur vie à la cinquantaine, ou qui, faute d'avoir trouvé l'âme-sœur, n'en renoncent pas pour autant à la chercher, *ad vitam aeternam* parfois, Patrice ne s'est pas mise en quête d'un nouveau compagnon. Elle devait vivre assez repliée sur elle-même depuis pas mal d'années, je dirais. Alors, quand elle a

commencé à émerger de son chagrin, une fois ce terrible choc surmonté, elle a compris qu'elle était très capable de faire face toute seule. Mieux, elle a dû se dire – quoiqu'il soit sans doute à peu près impossible de s'avouer ce genre de chose – que la vie lui offrait la chance d'aller jusqu'au bout d'elle-même. Vous vous rappelez le suicide d'Arthur Koestler ? À plus de soixante-quinze ans, miné par la maladie, qu'il ait eu envie de mourir, passe... mais sa femme ? Et pourtant elle l'a suivi dans la mort, à même pas soixante ans. Si la coutume du sati nous révulse tant, c'est qu'on confond souvent à tort perte et abandon. Patrice avait subi une perte, pas un abandon.

— Je soupçonne, dit Kate, que c'est sous cet angle, peut-être à la suite du décès de son mari, qu'elle a commencé à considérer la mort. Une compagne avec qui on vit en tout bien tout honneur, dans les bras de laquelle on ne se jette pas, mais dont il faut savoir que, tel un époux, elle doit avoir sa place au centre de votre existence. Pourquoi mes propres paroles me semblent-elles si laborieuses, alors que les vôtres sonnent si juste ?

— C'est que je parle du mariage et vous de la mort. Mais laissez-moi vous dire une chose encore. Lorsque tout s'est mis à sourire à Patrice, qu'elle a commencé à publier, à être invitée à diriger des séminaires, et même à incarner la contestation sur ce campus, l'establishment l'a soudain regardée de travers – celui de Clare, j'entends. Ça ne se faisait pas. C'était même vaguement indécent. Devenir un auteur de best-sellers, c'était déjà limite : le succès est toujours un peu suspect aux yeux des universitaires, dès qu'il déborde du cadre confidentiel des milieux académiques. Mais en plus, devenir une espèce de Passionaria, remettre en cause les principes les plus sacrés, là, ma chère, comme dirait Archer... !

— J'imagine que telle a été la réaction de la présidente Norton, de l'ensemble du département de lettres classiques, et de bon nombre d'autres profs d'ici...

— La présidente Norton, c'est quelque chose, comme dirait ma femme de ménage. Elle est très jeune, ridiculement jeune, même, pour être présidente d'université ; et juriste de formation, par-dessus le marché. Vous ne vous êtes pas demandé ce que cela impliquait, ou comment elle avait atterri à

Clare ? Oh, elle ne manque pas d'intelligence, ni d'ambition, ça va sans dire. À sa sortie de Clare, elle s'est inscrite en fac de droit, à Chicago. De là, son diplôme tout frais en poche, elle s'est fait engager dans un cabinet de conseil juridique de Wall Street, avant de revenir à Clare, d'abord en tant que membre du conseil d'administration, puis en tant que présidente. Le sans-fautes, n'est-ce pas ? Elle n'a fait halte, dans son irrésistible ascension, que le temps de convoler avec un jeune homme tout aussi impeccable, nanti et efficace qu'elle. Vous savez ce que ça signifie ? Qu'elle n'a jamais eu à ramer – à galérer, comme disent mes gosses. Elle n'a jamais pris le moindre risque, jamais manqué de rien. Et là, je ne parle pas seulement de l'argent, mais de tout le reste. Pour reprendre une formule chère à une de mes amies, elle n'a pas vécu une heure de rapports masochistes depuis le berceau. Elle est arrivée à point nommé pour profiter des retombées du mouvement des femmes et faire son droit dans des amphis où un tiers des étudiants étaient des étudiant-e-s. Et si par hasard elle a entendu dire que quelques années plus tôt, on aurait pu les compter sur les doigts d'une main, ça ne l'a pas marquée : ce n'est pas elle qui s'est battue pour que ça change. Elle a appris à composer avec les gens importants, ceux qui décident ou qui ont le pouvoir, mais elle ne s'est jamais souciée d'écouter ceux qui professent des idées un tant soit peu iconoclastes ou, si elle les a écoutés, ça l'a laissée froide. Patrice aurait pu être pour elle l'occasion d'élargir ses horizons, d'évoluer, mais Norton l'a traitée comme une emmerdeuse de la pire espèce et a préféré s'acoquiner avec la très honorée prof de lettres classiques que vous avez croisée ici l'autre soir. Ce qui cloche dans les universités féminines – dans celle-ci, en tout cas – c'est qu'elles ont une peur bleue de tout ce qui s'écarte de la norme. Et ça, c'est ma plus longue palabre à ce jour ! On dirait que vous m'inspirez...

— Ce n'est pas moi, c'est Patrice ! Vous êtes quelques-uns sur ce campus à mesurer ce que vous avez perdu avec elle. Je suppose qu'il n'a jamais été question de lui proposer la présidence ?

— Elle, la présidence ? Elle ne l'aurait pas acceptée pour un empire. De toute façon, ils n'en ont même pas voulu comme

déléguée du corps enseignant au conseil d'établissement, où elle aurait pourtant pu se rendre utile sans s'inféoder à l'administration. Vous savez pourquoi tout va si mal dans le supérieur ? Parce que toutes les universités sont sous la coupe des administrateurs et des quelques enseignants qu'ils ont au charme ou à l'intimidation. Avoir des idées est du dernier ridicule. Tout ce qui compte, c'est leur sacro-saint budget, et la meilleure façon de séduire un maximum de futures étudiantes et de généreux donateurs. Et dans un établissement de jeunes filles, cela signifie bannir tout ce qui aurait l'air de remettre en cause la famille, la place des femmes dans la société et les vieux clichés qui traînent sur Dieu le Père.

— Vous, diagnostiqua Kate, vous avez besoin d'un petit remontant, et de toute urgence. Que pense Bertie de tout ça ? Il est d'accord avec vous ?

— Il le dit. Non, je suis injuste, là. Bien sûr qu'il l'est. Il s'est opposé avec Patrice à bien des décisions idiotes. Mais, depuis sa mort, il commence, lui aussi, à suivre le courant, à ne plus vouloir se mouiller, à marcher sur l'eau – sur des œufs, je veux dire... Moi et mes clichés ! Je crois qu'il n'a pas pardonné à Patrice de l'avoir abandonné.

— C'est ce qu'il pense. Qu'elle l'a abandonné, j'entends. Qu'elle s'est tuée.

— J'ai l'impression, dit Lucy, qu'au train où vont les choses, il commence à se dire qu'elle a eu raison d'agir ainsi. Oh, j'exagère, bien sûr, mais il est plutôt démoralisé par l'ambiance de ce campus, par l'institution, par toute cette histoire. Si Patrice était là, ajouta-t-elle en se levant pour remplir leurs verres, jamais elle ne nous aurait laissées sombrer dans la mélancolie. Elle avait le don de vous stimuler, de vous regonfler. Je crois que si sa mort fait tant jaser, c'est que personne n'arrive à accepter l'idée qu'elle ait pu nous laisser tomber de la sorte.

— Et à votre avis ?

— Je pense qu'elle aurait pu. Dans un moment de fatigue ou de découragement. Il m'arrivait de lui remonter le moral, comme elle le faisait parfois pour moi, mais on avait rarement de grandes conversations ensemble. Il y a eu toute une époque où j'étais jalouse d'elle, bien sûr, mais ça m'a passé.

— Au fur et à mesure qu'elle prenait de l'âge ?

— Oui, dit Lucy. Au fur et à mesure qu'elle prenait de l'âge et que j'apprenais, moi, à me débarrasser de mes vues conventionnelles sur l'amour. Patrice avait l'art de vivre sa cinquantaine comme si c'était le plus bel âge de la vie. Une grande aventure. Je me suis mise à rêver du moment où les enfants quitteraient le nid, où j'aurais des cheveux blancs et des souliers plats. Elle était la preuve vivante que rien ne vous force à sacrifier au mythe de la jeunesse à tout prix. Elle m'a dit une fois — et c'est resté gravé dans ma mémoire parce que, sur le coup, ça m'avait paru effarant — qu'elle avait du mal à se rappeler ses enfants petits, car à l'époque elle était un peu débordée par les événements. Mais à présent qu'ils étaient grands, m'a-t-elle dit, ils lui étaient devenus d'autant plus précieux, un peu comme des amis à qui vous n'auriez pas besoin d'expliquer le passé. Elle disait aussi que, depuis que ses enfants s'étaient envolés, quand ils s'installaient le soir pour bouquiner ou discuter de choses et d'autres, elle et son mari, elle avait parfois l'impression qu'ils étaient passés sans transition de l'état de jeunes tourtereaux à celui de vieux couple, et que tout ce qui leur était arrivé entre-temps était une pièce de théâtre qu'elle n'avait ni jouée, ni écrite. Oh, Kate... Ce qu'elle peut me manquer ! Il n'y a pas un jour où je ne pense à elle. Et c'est pareil pour Bertie. Et se dire que ce n'est ni la maladie, ni un accident, ni un acte criminel, mais une décision venant d'elle, que c'est son propre désespoir... Je la comprends, mais jamais au grand jamais je ne pourrai lui pardonner. »

Kate avait décidé de marcher jusque chez les Geddes. Elle refusait de céder à cette manie de sauter dans son auto pour un oui ou pour un non qui semblait affliger l'Amérique rurale. En voiture, il suffisait de faire le tour par-derrière le campus pour arriver chez Ted Geddes par la route du haut, mais elle avait décliné, en se sentant vaguement excentrique, l'offre de Lucy de l'y déposer. Elle revint donc du village à Clare par ses propres moyens, traversa tout le campus pour descendre au lac et en fit à moitié le tour par le sentier du bord de l'eau. Arrivée au ponton qui se trouvait en contrebas de la maison des Geddes,

elle s'arrêta un moment pour contempler le lac, songeant – le moyen de faire autrement ? à l'étrange bain de minuit dont Patrice n'était pas revenue.

Elle était loin d'avoir lu et analysé l'ensemble du journal de Patrice, et il lui restait une foule de gens à rencontrer. Mais elle se sentait au seuil de cet instant critique, inhérent à toute situation – qu'il s'agisse d'une tragédie grecque ou d'un cocktail mondain – où l'on pressent le dénouement, bien que l'on ne dispose pas encore de toutes les pièces du puzzle. À quel moment *Œdipe* a-t-il compris qui était l'homme qu'il avait tué à la croisée des chemins ? À la seconde où Jocaste s'est pendue, ou juste avant ? Que ces moments clé paraissent toujours évidents *a posteriori*, une fois que le maillon manquant a trouvé sa place, Kate le savait mieux que personne. La psychanalyse suivait une démarche similaire – enfin, à ce qu'elle avait cru comprendre. À un moment donné, Freud « savait » que son patient avait assisté à une scène primale. Ou, comme l'avait écrit un théoricien de la littérature que Kate admirait beaucoup : « Dans *Œdipe*, comme dans tant d'autres récits, dont le roman policier n'est qu'un banal avatar, le discours se concentre sur la mise en lumière d'un événement crucial, identifié comme une réalité d'où procède le sens. » Qui a tué Laïos ? Quel événement réel se dissimule derrière le souvenir-écran ? Pourquoi diable Patrice, qui était prête à accueillir la mort avec sérénité, serait-elle allée au-devant d'elle ?

Kate s'engagea dans la longue allée qui montait vers chez les Geddes et longea la piscine, encore bâchée. Elle s'apprêtait à faire le tour de la maison pour aller sonner à la porte de devant – par laquelle, en tant qu'invitée, elle se devait d'entrer – lorsque Ted, qui l'avait aperçue, la héla et lui fit signe de passer par la porte de derrière. Elle le rejoignit sur la terrasse qui dominait la pelouse et, au-delà, le lac.

« Vous êtes venue à pied ! Eh bien, dites-moi... s'exclama-t-il. En vous voyant arriver par là, ça m'a fait un choc. J'ai cru une seconde que c'était Patrice. Elle prenait toujours ce chemin pour venir chez nous et elle s'arrêtait régulièrement sur le ponton pour regarder le lac. Splendide, hein... ? Vous savez que vous lui ressemblez ? Pas physiquement, non, mais cette façon que vous

avez de marcher à grands pas et de vous tenir, les mains dans les poches... Mais ne restez pas là, entrez ! J'espère, ajouta-t-il en précédant Kate dans la salle de séjour, que je ne vous ai pas offensée. Patrice n'avait ni votre classe ni votre élégance, évidemment. Mais on ne sait jamais, avec les femmes. Elles se vexent si facilement...

— Vous ne m'avez pas vexée, dit Kate. Au contraire. Je n'ai vu Patrice qu'une seule et unique fois, mais je lui ai trouvé beaucoup de beauté. Dites-moi, pourrais-je me passer les mains à l'eau ?

— Oh, je manque à tous mes devoirs ! Vous trouverez des toilettes sous l'escalier, à moins que vous ne préfériez monter à la salle de bains ?

— Je vous remercie, mais, autant aller au plus proche », dit Kate.

En refermant sur elle la porte du petit cabinet de toilette (un remords de l'architecte, manifestement), elle ne put retenir un sourire en songeant qu'à une époque encore récente, personne n'eût consenti à s'isoler dans un lieu qui l'était si mal. Dire que T.S. Eliot ne s'était jamais seulement rasé devant son épouse... Mais, bien sûr, la pauvre femme était folle – encore qu'on ne sache pas très bien si c'était à cause ou en dépit de lui. Kate penchait nettement pour la première hypothèse. Le vent du lac avait malmené son chignon et elle se donna un coup de peigne. De quoi allons-nous bien pouvoir parler, grands dieux ? se demanda-t-elle, en plantant les épingles dans ses cheveux, question d'ailleurs superflue car elle savait par expérience qu'elle était rarement en mal de sujets de conversation. Je suis une causeuse à toute épreuve, se dit-elle en éteignant la lumière.

À son retour dans le living, elle trouva la femme de Ted Geddes qui y avait rejoint son époux. Une fois les présentations faites, Kate prit place sur le canapé et déclina fermement le verre de sherry qu'on lui offrait. « Seriez-vous par hasard amateur de Laphroaig ? s'enquit Geddes. C'est Patrice qui m'y a initié. Voulez-vous y goûter ? C'est quelque chose d'assez exceptionnel.

— Le Laphroaig et moi sommes de vieilles connaissances, répondit Kate. J'en prendrais volontiers, merci. Pas de glace,

surtout, juste une goutte d'eau. Ainsi donc, vous étiez très proches, Patrice et vous...

— J'aime à le croire, dit Ted. Comme je vous le disais chez Bertie, l'autre soir, nous étions aussi passionnés l'un que l'autre par les cycles de la vie et nous passions des heures à confronter nos points de vue. Nos discussions auraient pu se prolonger indéfiniment, comme c'est le cas pour ces sujets inépuisables auxquels on revient toujours, entre vieux amis, quoi qu'on ait pu se dire entre-temps, vous voyez ?

— Et vos conclusions se rejoignaient ?

— Oh, plus ou moins... Je pense, comme tout le monde, que la jeunesse est le plus bel âge de la vie, mais... disons que sur l'essentiel, nous étions d'accord.

— Si je puis me permettre, intervint Gladys Geddes qui sirotait un sherry (son organisme, avait-elle souligné, ne supportait rien de plus fort), j'ai toujours trouvé Ted beaucoup trop tolérant vis-à-vis de toutes ces sornettes anti-jeunes. Bien sûr qu'il est jeune, c'est le paradis ! Y a pas quelqu'un qui l'a dit, d'ailleurs<sup>11</sup>... ? »

Comme Gladys s'interrompait, attendant visiblement une réponse, Kate se sentit obligée de dire quelque chose. « Si, effectivement. Mais l'époque à laquelle ce quelqu'un avait été jeune n'était pas totalement étrangère à cette affirmation, et puis, c'était un paradis revu à travers le prisme du souvenir. Toujours cette bonne vieille nostalgie... Lorsque Byron, lui, a embrassé une cause révolutionnaire, il avait déjà trente-quatre ans, âge qu'il considérait le début de la décrépitude, et il commençait à grisonner. Mais contrairement à Wordsworth, n'a pas vécu assez vieux pour s'en souvenir. »

Gladys ouvrit de grands yeux. « Là, je ne vous suis pas du tout... dit-elle. Qu'est-ce que Wordsworth et Byron viennent

---

<sup>11</sup> Allusion aux célèbres vers de William Wordsworth sur la Révolution de 1789, tirés de son poème autobiographique, *Le prélude* : « Bliss was it in that dawn to be alive / But to be young then was very Heaven. » « Être vivant en cette aurore, c'était le bonheur / Mais être jeune, c'était le paradis. (N.d.T.)

faire là-dedans ? Il vaut mieux être jeune qu'être vieux, point. Ça paraît pourtant évident. »

Kate avait beau s'efforcer de ne pas rendre les hommes systématiquement responsables du niveau intellectuel de leur femme, elle y parvenait rarement. (« Sottises ! lui disait régulièrement Reed. Il y a des femmes qui sont décidées à être idiotes envers et contre tout – des hommes aussi, d'ailleurs. Pourquoi en rejeter la faute sur leur mari ? – Parce que, répondait régulièrement Kate, les hommes trimbalent une image complètement périmée de « la Femme » avec un grand F, à laquelle les femmes s'évertuent à correspondre et qu'elles finissent par incarner. Mais cette image, c'est une invention des mecs. – Ce discours, ma chère Kate, est d'une telle ineptie, que je ne lui ferai pas l'honneur d'une réfutation rationnelle. – Pfff... ! répliquait Kate, quand tu prends ce ton ampoulé, c'est que tu sais que j'ai raison. ») Ce que tu me manques, Reed ! songea Kate. Et que n'es-tu là pour m'aider à affronter cette paire d'abrutis ?

« Là, je te trouve un peu dogmatique, Gladys, dit Ted. Prends quelqu'un comme Colette, par exemple. On ne peut pas dire que sa jeunesse ait été la période la plus rose de son existence.

— Pourquoi est-ce qu'elle a éprouvé le besoin d'en parler à longueur de bouquin, alors ? demanda Gladys. Et de sa mère, avec son sacré cactus ! Fleurira, fleurira pas ? J'ai lu un autre livre d'elle, une histoire de femme de cinquante ans ou je ne sais quoi, qui renonçait à son amant... Mais dans la vie, Colette, elle n'y a pas renoncé, à son petit chéri. Elle se l'est épousé vite fait ! C'est pas vrai, peut-être ? En tout cas, tu étais d'accord avec moi, quand on en a discuté.

— Je crois deviner que Gladys et Patrice avaient quelques désaccords... ? fit Kate d'un ton qu'elle espérait primesautier.

— Gladys adore discuter avec les femmes de tête, surtout les universitaires, dit Ted. Elle trouve que les épouses d'enseignants sont trop souvent sous-estimées, voire dévalorisées. Tu penses qu'on va pouvoir passer à table ? demanda-t-il à Gladys, manifestement désireux de faire diversion.

— Dans une minute, répondit Gladys. L'autre jour, enchaîna-t-elle, Ted avait invité une de ses collègues titulaires à déjeuner

ici. J'avais fait du gumbo<sup>12</sup> avec des muffins et une salade d'accompagnement, et le tout, préparé moi-même, je précise ! Ted et elle ont passé le repas à discuter d'études féministes ou de je ne sais quelles âneries et, au moment de partir, elle dit à Ted : « J'estime qu'avant de statuer sur ce problème, nous devons être absolument sûrs d'en avoir examiné toutes les implications, et cette conversation m'a certainement ouvert les yeux. » Et là-dessus elle se tourne vers moi et, je vous le donne en mille, la voilà qui me remercie pour le déjeuner.

— Non ! fit Kate. Quel culot !

— Je reconnaissais que ça faisait un peu condescendant, dit Ted.

— Aurais-je abusé de votre admirable pur malt ? demanda Kate. Ma foi, si vous me prenez par les sentiments... mais juste une goutte, alors ! Cela dit, n'était-il pas naturel de vous remercier pour ce repas, surtout vu le mal que vous vous étiez donné ? » Elle accepta le verre que Ted lui tendait, avec la première émotion non frelatée qu'elle eût ressentie depuis son arrivée chez les Geddes. « Remercier son hôtesse, ça relève de la plus élémentaire des politesses, non... ?

— On aurait cru qu'ils sortaient, Ted et elle, d'un déjeuner d'affaires et que moi, j'étais le chef, la serveuse, ou je ne sais quoi. Ça ne vous frappe pas ?

— Vous auriez préféré que Ted ne l'invite pas, c'est ça ? demanda Kate. (Il doit y avoir quelque chose qui m'échappe, là, pensa-t-elle. Quelque chose qui ne tourne pas rond...)

— Mais pas du tout ! s'écria Gladys. Je suis toujours prête à aider Ted. Même pour ses livres, je l'aide. D'ailleurs, il est le premier à l'admettre... pas vrai, chéri ?

— Je n'en doute pas une seconde », s'empressa de dire Kate, qui n'en pensait pas un mot. À l'évidence, leur ménage n'était pas ce que l'on peut appeler le mariage de deux âmes... « Qui connaît un universitaire dont la femme assume tout le travail de documentation, la dactylo, et j'en passe, quand elle n'écrit pas ses livres elle-même ? Je pourrais vous en citer une bonne

---

<sup>12</sup> Soupe à base de crabe et d'okra (plante tropicale), typique de la cuisine cajun. (N.d.T.)

dizaine sans chercher bien loin. Serait-ce que la collègue de Ted vous a snobée, au cours de ce déjeuner ?

— Absolument pas ! Mais pourquoi remercier Ted pour la conversation et moi pour le déjeuner ? Vous trouvez ça normal, vous ?

— Non, fit Kate, bien qu'un « oui » lui brûlât les lèvres. Je veux dire... vous aviez préparé ce repas en son honneur et elle vous a témoigné sa reconnaissance pour la peine que vous aviez prise. Si Ted avait passé la matinée à la cuisine, je suppose qu'elle l'aurait remercié de la même façon. (C'est pas vrai ! se dit-elle. Je rêve... C'est moi qui tiens ce genre de conversation ? Si tant est qu'on puisse appeler ça une conversation...) En tout cas, ajouta-t-elle, avec un frisson de rire dans la voix, je vais veiller à ne pas vous remercier pour le dîner... !

— Dont je vais m'occuper de ce pas, dit Gladys en se dirigeant vers la porte. Et ne vous rendez pas pompette à boire cet épouvantable tord-boyaux ! » lança-t-elle avant de disparaître.

Les sorties à effet sont visiblement sa spécialité, songea Kate. Mais que répliquer à cela ? « Vous êtes tellement pompeante que votre seule présence est une incitation à le faire » ?

« Mars, ça doit être encore un peu tôt pour remplir la piscine, j'imagine ? » demanda Kate bêtement, pour relancer la conversation, consciente que si le silence persistait une seconde de plus, il pourrait bien devenir éternel. « À propos, comment la remplissez-vous ? Avec un tuyau ? Ou vous contentez-vous d'ôter la bâche et d'attendre qu'il pleuve ? »

Ted eut un rire un peu forcé. « Non, il y a un tuyau. Mais on ne remplira pas la piscine avant plusieurs mois. De toute façon, ajouta-t-il avec une certaine véhémence, vu qu'on reste parfois des semaines sans voir une goutte de pluie, ce ne serait pas très recommandé.

— À peu près aussi recommandé, dit Kate, que de guetter avec impatience ses premiers cheveux blancs. Regrettez-vous votre jeunesse ?

— Oui, je l'avoue. Je préfère l'effervescence de la jeunesse à la pondération de l'âge.

— Et Gladys de vous approuver...

— Voilà qui est assez désobligeant, professeur Fansler. »

Mais ça ne t'a pas déplu, espèce de faux-derche ! se dit Kate. Tu la trouves aussi horripilante que moi. Cela dit, m'est avis que Gladys aurait intérêt à se mettre dare-dare à la pondération, comme d'autres se mettent au macramé. « Je suis navrée, je faisais simplement allusion à la préférence marquée que votre femme manifeste pour la jeunesse. Mais puisque je suis d'accord avec Patrice qu'on ne saurait trop célébrer les mérites de l'âge et du Laphroaig, croyez-vous que je pourrais en prendre encore un peu ? Je parle du Laphroaig, bien entendu... Nous buvons beaucoup trop, comme je le disais récemment à mon mari. Patrice aussi ? Buvait-elle beaucoup, je veux dire, pas est-ce qu'elle en parlait à son mari – qui était mort, d'ailleurs – ou au mien, qu'elle n'a jamais vu. » Kate tendit résolument son verre à Ted Geddes qui le lui remplit sans commentaire.

« Si vous m'en disiez un peu plus long sur vos recherches, reprit-elle. Qu'avez-vous découvert d'inédit sur les cycles de la vie ? »

Ted se mit en devoir de l'éclairer et quand, sur ordre de Gladys, ils passèrent dans la salle à manger (cela sentait le biscuit chaud : surtout ne pas oublier de ne pas la remercier ! se dit Kate), il continua à pérorer. De temps à autre, Gladys y allait de son grain de sel. Il y avait des années que Ted travaillait à cette étude – il était exceptionnel qu'un psychosociologue bénéficie, pour une étude longitudinale, d'une subvention qui lui permette de poursuivre ses observations sur une aussi longue période. Ses travaux étaient pratiquement achevés et ne manqueraient pas d'avoir un énorme retentissement. Pour que ce détail lui échappe, comme Kate le confia un peu plus tard à Archer, il aurait fallu qu'elle soit non pas pompette, ce dont Gladys la soupçonnait manifestement, mais en coma éthylique dépassé.

De fait, en sortant de chez les Geddes, elle était dans un tel état d'exaspération et de dépression mêlées que, lorsque Ted la déposa devant chez la présidente – « Il y en a pour une minute avec la voiture », avait-il insisté –, à peine avait-elle fini d'agiter la main du haut du perron qu'elle le redescendit illico pour foncer – à pied – chez Bertie et Lucy retrouver Archer. Son état

alarmé si fort Archer qu'il consentit même à aller faire quelques pas avec elle. « Mais pas au bord du lac ! précisa-t-il. Dans ce noir, on se ficherait à l'eau comme un rien.

— À ce propos, j'ai désormais la certitude que Patrice s'est noyée de ses propres mains, annonça Kate d'un ton lamentable. Si je n'étais pas sûre de pouvoir m'évader d'ici dans moins de dix jours – le cachet de la poste faisant foi – j'irais tout droit me jeter dans ce lac, moi aussi. Seigneur ! quel endroit mortel...

— Si la cuisine a été aussi relevée que la conversation, ça a dû être un dîner inoubliable, dit Archer.

— Quand la chère est triste, hélas, la conversation languit. Vous n'aviez pas remarqué ? La seule chose qu'ils n'aient pas réussi à me gâcher, c'est le Laphroaig, et ce n'est pas faute d'avoir essayé. J'ai eu droit à l'inévitable poulet à la crème. Avec du riz blanc.

— Ah ! le genre de truc qui est mauvais pour le tour de taille sans être bon pour le moral. Eh bien, moi, sachez que j'ai fait un excellent dîner, grâce à l'excellente conversation de Lucy et Bertie, et que, non content de ça, j'ai aussi été gratifié d'un mystérieux coup de fil. Dont j'ai juré sur tout ce que j'ai de plus cher de ne rien révéler.

— Racontez.

— Demain. Une fois que j'aurai parlé à mon mystérieux correspondant. Parole d'honneur !

— Est-ce bien régulier d'engager un privé et d'avoir des secrets pour elle ? Eh bien, moi, sachez à votre tour que je dîne demain soir avec Veronica, ce dont je me fais une fête à l'avance. Elle a beau être un peu garce sur les bords, elle n'est ni mesquine ni idiote. Plus ça va, plus je pense que les gens devraient ou vous nourrir le corps, ou vous nourrir l'esprit.

— Pas du tout, dit Archer. Ils devraient, comme la cuisine, être soit réconfortants, soit exquis. Voire les deux ensemble, à l'occasion. »

## Chapitre 11

*L'énoncé est proféré par une voix collective, anonyme, dont l'origine est la sapience humaine.*

*Roland BARTHES*

Le lendemain matin, le comité de réflexion se remit à l'œuvre mais, cette fois, ceux de ses membres qui étaient au moins disposés à envisager le problème des études féministes avaient, Kate la première, fait l'effort de se documenter. Il y eut un semblant d'échange de vues et d'arguments et la discussion commença, au grand soulagement de Kate, à présenter quelques similitudes avec un authentique débat entre intellectuels adultes et éclairés. Vers le milieu de l'après-midi, un déjeuner de travail assez animé et l'intervention surprise de la directrice des études féministes d'une université voisine aidant, le comité semblait même s'orienter vers une reconnaissance de principe de l'intérêt que pourrait présenter, pour une université féminine, l'injection d'une mesure soigneusement dosée d'études féministes dans ses programmes. Restaient à discuter les modalités de l'éventuelle mise en œuvre du projet : laisserait-on à chaque enseignant – en usant au besoin de persuasion – le soin d'aborder ces questions dans le cadre de ses cours habituels, ou fallait-il d'emblée envisager de créer une filière spécifique ? À cinq heures du soir, ce point était devenu l'enjeu d'un débat aussi houleux que passionné, ce qui, aux yeux de Kate, constituait un indéniable progrès. En même temps, plus l'après-midi avançait et plus elle avait de peine à empêcher Archer et son « mystérieux correspondant » de monopoliser son attention. Elle s'attendait vaguement à devoir s'éclipser d'un moment à l'autre, appelée par un message urgent, mais la réunion s'acheva sans qu'Archer se soit manifesté. Où pourrait-elle bien aller l'attendre ?

Comme elle se décidait à quitter le bâtiment administratif, elle le vit remonter l'allée dans sa direction, en toute hâte.

« Ah ! fit-il. Quel soulagement de vous trouver là ! Je me demandais si j'allais devoir vous arracher de vive force à votre comité ou faire les cent pas devant la porte comme les futurs pères du temps jadis...

— Comment cela, du temps jadis... ?

— Ma foi, j'ai beau être vierge de toute expérience pratique en la matière, je crois tout de même savoir que de nos jours, l'heureux papa participe à l'accouchement ou, tout au moins, y assiste, s'il ne coupe pas lui-même le cordon. Et c'est une très bonne chose, à mon avis.

— Au mien aussi... si nous pensons à la même chose ! Cela dit, où pourrions-nous discuter tranquillement ? Au bar le plus proche ? proposa-t-elle, pleine d'espoir.

— Vous savez quoi, Kate ? Allons plutôt arpenter les bords du lac – à pas comptés, bien entendu. Ce que j'ai à vous dire est strictement confidentiel, mais nous retirer dans vos appartements en compagnie d'une bouteille, et fermer la porte sur nous, sous le propre toit de la présidente, qui plus est, je crains que ça ne fasse très mauvais genre... Si je fais l'effort de marcher, ferez-vous celui de rester sobre ?

— Ne me faites pas plus noire que je ne suis ! répondit Kate qui, plongeant les mains dans ses poches, allongea résolument le pas. Je suis tout ouïe, mon cher ! Et la sobriété même, avec ça... Un vrai chameau !

— Peut-être mais, de grâce, évitez de galoper ! Vous voulez ma mort ? L'homme avec qui j'avais rendez-vous est médecin. En fait, c'était le toubib de Patrice. Il m'a paru aussi nerveux qu'une chatte qui pisse dans le son.

— Comme on disait au temps jadis...

— Exactement. Il a appris, au cours d'un dîner, que j'écrivais une biographie de Patrice, que j'étais de passage à Clare, et que j'enquêtais sur les circonstances de sa mort. Le téléphone arabe a plutôt bien fonctionné, non ? Bref, après une journée d'angoisse et une nuit d'insomnie, il s'est décidé à me contacter. Il me faisait plus confiance qu'à la police, m'a-t-il dit, en me prévenant bien que si je m'avisais d'ébruiter ses paroles, il nierait tout en bloc. Et de fait, il était assez paniqué. Ce n'est pourtant pas le genre, enfin, je crois...

— La suite ! fit Kate. Vous n'allez quand même pas vous arrêter tous les trois pas sous prétexte de reprendre haleine !

— Le problème pour nous, c'est de savoir si on peut le croire sur parole, ou pas. Mais, sauf à le prendre pour un malade, ce qui paraît peu plausible, vu les circonstances... Ô, mes aïeux ! je n'en peux plus... Et le pire, c'est que tel que je vous le raconte, vous devez vous dire qu'on m'a monté un canular.

— Asseyons-nous, suggéra Kate.

— Excellente idée, mais où ?

— Par terre, espèce de rat des villes ! Posez votre derrière dans l'herbe et adossez-vous à un arbre.

— Vous croyez que mon pantalon s'en remettra ?

— Archer ! Arrêtez un peu de pleurnicher ! Que vous a dit ce type, pour l'amour du Ciel ?

— Laissez-moi commencer par le commencement et me hâter avec la lenteur qui me sied.

— À votre aise. Mais souvenez-vous que Veronica m'attend pour dîner vers sept heures et que, si vous n'activez pas un peu le mouvement, il va falloir que je lui passe un coup de fil. »

Archer jeta un regard autour de lui comme s'il s'attendait à découvrir un téléphone public accroché à un arbre.

« Il fait bien noir tout à coup, non ?

— Alors là, je ne vois plus qu'une solution : lancer un S.O.S. à Herbert. Il n'y a manifestement pas moyen de vous laisser sortir sans lui.

— Mais si, mais si ! Je vais prendre sur moi... fit Archer en se laissant glisser à terre. Voilà l'histoire. Ce médecin a rencontré Patrice chez des amis communs et ils ont sympathisé. Je ne sais trop comment, elle a découvert qu'il était médecin, peut-être le lui a-t-il dit... bref, toujours est-il qu'elle l'a appelé le lendemain et lui a demandé si elle pouvait passer à son cabinet pour une conversation...

— Une consultation, vous voulez dire !

— Moi aussi, ça m'a fait tiquer. Mais non, elle a bien dit « conversation ». Elle a même ajouté qu'elle lui réglerait ses honoraires, comme s'il l'avait auscultée, et tout et tout. Il lui a fixé un rendez-vous quelques jours plus tard et elle y est venue. Ah ! Petite précision : il habite dans la banlieue de Boston, mais

ce n'est pas chez lui qu'il reçoit. Il a installé son cabinet tout à côté, dans un bâtiment indépendant. Une grange qu'il a rénovée, si je me souviens bien. Il faudra d'ailleurs qu'on aille examiner les lieux, si toutefois je n'ai pas halluciné toute cette histoire, ou si ce n'est pas lui qui délire... Bref, vous comprendrez plus tard pourquoi je vous raconte tout ça.

— Marié ?

— Eh bien non, puisque vous le demandez. Mais bravo pour la question ! Moi, elle ne m'a même pas effleuré, sur le coup. Entre nous, je le soupçonne d'être gay, mais il ne m'a pas fait ses confidences, et ça n'a pas l'air d'être de notoriété publique. Il partage sa maison avec un musicien. C'est important ?

— Seulement dans la mesure où ça confirme mon intuition que pour avoir tant plu à Patrice, il devait sortir de l'ordinaire. Ma question visait moins sa vie privée que son degré d'anticonformisme. Mais continuez...

— Le jour dit, Patrice s'est rendue à son cabinet et lui a demandé quelles seraient ses conditions minima, au cas où elle le choisirait comme médecin traitant.

— Je suppose qu'elle ne songeait ni à ses honoraires, ni à l'assistance médicale gratuite...

— Il est assez fin pour avoir pigé au quart de tour. Il est même loin d'être bête, pour un médecin, entre nous soit dit – car je devine que nous nourrissons, vous et moi, les mêmes préjugés contre le corps médical. Elle voulait bien compter parmi ses patients, mais refusait de se laisser palper de la tête aux pieds, pour ne rien dire de ce qu'il y a entre. Tout ce qu'elle cherchait, c'était un homme de l'art, à la fois sympa et compétent, qu'elle puisse appeler en cas de pépin – un besoin urgent de médicaments, ou une récidive de son cancer, par exemple. Or ce toubib avait tout pour lui plaire : il la connaissait de réputation et savait qu'elle écrivait. Il avait même lu et adoré *Les Années du chat roux*. Elle lui a raconté l'histoire d'Auden, qui refusait de consulter un médecin qui ne fût aussi un ami, et qui a carrément préféré s'en passer quand celui qui le suivait est mort.

— Celui de Patrice a accepté les « conditions minima » qu'elle lui proposait ?

— Plus ou moins. Il comprenait qu'elle n'ait pas été ravie de la façon dont on avait traité son cancer du sein, au tout début, du moins. Son médecin précédent était plutôt du style je-sais-tout-et-vous-la-bouclez – le genre de type qui se fiche de savoir qui vit à l'intérieur du corps qu'il soigne. Mais celui-ci lui a quasiment demandé la permission de lui prendre sa tension, de lui faire une prise de sang et de lui écouter le cœur, le tout sans qu'elle défasse un seul bouton. Il ne lui a rien trouvé, à part un peu de tension, mais Patrice lui a dit de ne pas s'inquiéter, que c'était toujours comme ça quand elle allait chez le docteur. C'est pas croyable ce que ce sol peut être dur ! Je parie que, malgré tous leurs beaux discours, pas un de nos apôtres du retour à la nature ne fait halte sans glisser un coussin gonflable entre l'écorce terrestre et son anatomie...

— Vous n'avez jamais lu *Antic Hay*, de Huxley ? Alors, vous préférez marcher, tout compte fait ? Ça use les souliers, mais ça ménage l'arrière-train.

— Vous voulez vraiment me faire plaisir ? Montons dans votre chambre avec une bouteille de contrebande et enfermons-nous à double tour. Que la présidente s'imagine ce qu'elle voudra ! Je ne vois pas ce qui a pu me pousser à cet accès de pudibonderie, tout à l'heure. Ça ne me ressemble guère... Ça doit être cette maudite boîte !

— La maison de la présidente est de l'autre côté du lac et nous avons un sacré bout de chemin devant nous, alors mieux vaudrait me raconter la suite en marchant.

— Vos désirs sont des ordres... Mais que fais-je si loin de mon cher Manhattan ? Bref, comme je vous disais, tout allait pour le mieux. Les analyses étaient normales et Patrice avait un médecin selon son cœur, lequel médecin, sachant reconnaître une âme-sœur quand il en croisait une, l'a invitée à dîner. Ça a été leur seconde et dernière rencontre. Car à partir d'ici, très chère, nous entrons de plain-pied dans le drame. »

Archer s'interrompit, le temps de chasser une feuille morte qui avait eu la légèreté d'atterrir sur le bout d'un de ses souliers. « Tout cela s'est passé il y a deux ans, au cours de l'été – autrement dit presque un an avant ce jour de juin dernier où Patrice a été retrouvée noyée. Elle n'a pas bougé de chez elle de

toutes les vacances. Apparemment, elle travaillait, mais à quoi au juste... ? Mystère ! Vous pourriez peut-être essayer de sonder discrètement Veronica à ce sujet. Toujours est-il qu'à part quelques expéditions du côté de la bibliothèque, elle passait le plus clair de son temps chez elle.

— Elle devait avoir un livre en chantier. Dans les dernières pages de son journal, elle fait référence à un texte de Virginia Woolf qui dit, je cite : « Mais ce livre, avec quelle violence je tenais à l'écrire – avec quelle persistance, quelle urgence » etc., etc... Ça ne peut être que ça.

— Il y a de grandes chances. Quoi que vous entendiez par « ça »... Bref, c'était un été sans histoire, jusqu'au jour où elle a attrapé ce qu'elle a pris pour une petite angine. Elle avait un mal de gorge carabiné qui refusait de passer et qui la mettait à plat. Un peu comme une grippe, vous voyez, mais sans fièvre et sans cette immense lassitude qui vous donne un sentiment de fin du monde. Elle a fini par en parler à quelqu'un qui lui a dit de ne pas rester comme ça, d'aller voir un médecin. Et, comme elle tenait désormais un toubib en qui elle avait confiance, c'est ce qu'elle a fait. Ou, plus exactement, elle lui a passé un coup de fil. Elle est tombée sur son répondeur et elle a laissé un message pour dire qu'elle viendrait à sa consultation du lendemain...

— Et elle y est allée ?

— Elle y est allée.

— Alors ? Quel a été le diagnostic de votre docteur Mystère ?

— Je n'en sais rien, et lui non plus. Pour la bonne raison qu'il ne l'a pas examinée. Et pour cause ! À l'époque, il était en Angleterre.

— Archer ! Un coup monté. Enfin nous tenons quelque chose qui peut nous mener quelque part !

— En êtes-vous bien sûre, ma chère ? Je crains, hélas, que ce ne soit une de ces histoires qui finissent en queue de poisson, sans pouvoir s'enorgueillir de l'ombre d'une *anagnorisis*, voire d'une simple *peripeteia* !

— Savez-vous que j'ai une solide envie de vous jeter dans ce lac, Archer ? Mais puisque nous sommes en vue du ponton présidentiel, d'où la maîtresse de céans, si elle en avait le temps et l'énergie, pourrait larguer les amarres et apprendre à ramer,

vous êtes sauf pour cette fois. Allez, faisons fi de toute retenue et glissons-nous jusqu'à ma chambre – bien que je ne voie pas vraiment ce que nous pourrions avoir à cacher. Un biographe modèle escorté de son détective tout ce qu'il y a de privé, quoi de plus innocent ? »

Ils ne furent cependant pas mécontents d'atteindre la porte de Kate sans avoir croisé âme qui vive, ni dans le couloir ni dans l'escalier. Archer se laissa choir dans un fauteuil avec un soupir d'aise et Kate, ayant extrait une clé de sa poche avec des mines de conspirateur, ouvrit sa valise et en exhuma une bouteille du désormais incontournable Laphroaig.

« Le plus grand charme de ce divin breuvage n'est pas tant son goût inimitable que le fait qu'il se boit très bien dans un verre à dents, sans rien perdre de ses qualités. Un coup pour vous, un coup pour moi, d'accord ? Eh bien, qu'attendez-vous ? ajouta-t-elle en lui tendant le gobelet. Dites-moi comment votre histoire finit, pour l'amour du ciel ! Même s'il n'y a pas eu de dénouement digne de ce nom, il a bien dû se passer quelque chose... Sinon, pourquoi ce toubib aurait-il pris la peine de vous mettre au courant de tout ça ?

— Vous ne devez être chez Veronica que dans une demi-heure, alors ne me bousculez pas. Quel nectar ! Je vais en devenir un inconditionnel, je le sens – tant que je séjournerai dans une université féminine, du moins. Or donc, le lendemain, lorsque Patrice s'est présentée au cabinet, ce n'est pas son médecin qui lui a ouvert, mais un parfait inconnu. Il lui a dit qu'il avait bien trouvé son message sur le répondeur, et qu'il était le remplaçant du docteur Myers... Oh, zut ! eh bien, comme ça, vous connaissez son nom... Mais j'ai juré sur la tombe de ma mère de ne le révéler à personne, alors, je vous en conjure, soyez la discrétion même.

— Tiens ! Herbert m'a pourtant dit récemment que votre regrettée mère est – présent de l'indicatif – tout aussi adorable que vous...

— Ne chipotons pas, de grâce. Sérieusement, nous devons être très très prudents, Kate. Ce type compte réellement sur nous.

— Vous devriez éviter de vous mettre martel en tête, Archer ! Ça ne vous va pas du tout... Donc, un autre toubib remplaçait le docteur Myers... lui souffla-t-elle, pour le relancer.

— À dire vrai, Patrice ne tenait pas particulièrement à lui confier ses petits ennuis de santé, mais, bon... Il lui a conseillé de prendre beaucoup de vitamine C, etc., et de demander des antibiotiques à l'infirmerie de l'université, en cas de fièvre. En attendant, il allait lui faire une petite prise de sang, histoire de s'assurer que ce mal de gorge ne cachait pas autre chose... vous voyez le genre. De toute façon, lui a-t-il dit, le docteur Myers serait de retour dans une quinzaine de jours. »

Archer tendit le gobelet à Kate pour qu'elle refasse le plein et lui laissa l'honneur de la première gorgée. « Avant que Patrice s'en aille, le remplaçant avait tout de même noté son téléphone et, quelques jours plus tard, il l'a appelée pour lui demander de passer le voir. Une anomalie dans son analyse de sang... Patrice y est donc retournée et là, il lui a annoncé qu'au vu des premiers résultats de ses analyses, elle avait un cancer du pancréas. Il a ajouté qu'il comptait lui refaire un bilan complet pour vérifier, mais qu'il fallait peut-être envisager de consulter un spécialiste, que d'ailleurs il pouvait lui recommander quelqu'un de très bien à l'Hôpital Général de Boston. Cela dit, il avait bien peur que ce diagnostic ne soit, hélas, irréfutable. Il aurait préféré avoir de meilleures nouvelles à lui annoncer, mais ce type de cancer évoluait très vite et entraînait la mort du patient dans des délais très brefs – et dans d'atroces souffrances, comme il le lui a fait comprendre à demi-mot. En tout cas, c'est en ces termes que Patrice a rapporté les choses au Dr Myers, et qu'il me les a rapportées, lui.

— Et comment a-t-elle réagi ?

— Qu'est-ce que vous auriez fait ? Elle est rentrée chez elle et elle s'est mise à retourner le problème sous tous les angles. Elle ne savait pas trop quoi faire. Appeler sa fille ? Contacter le service de l'hôpital de Boston où elle avait été opérée de son cancer du sein ? Bref, au bout d'une semaine de tergiversations, elle s'est décidée à rappeler ce fameux remplaçant, et là, surprise ! c'est le docteur Myers qui a décroché. Il était rentré plus tôt que prévu. Son copain compositeur qui avait appris, en

Angleterre, qu'une de ses œuvres allait être jouée ici, était revenu en catastrophe pour mettre la dernière main à l'orchestration, et Myers avait décidé de prendre le même avion. Il a dit à Patrice de venir le trouver de toute urgence.

— Et... ?

— Vous devinez la suite, non ? Il n'avait jamais eu de remplaçant. Quand il s'absentait, ses patients s'adressaient à un confrère du quartier. Son labo habituel n'avait reçu aucune demande d'examen hématologique émanant de son cabinet. D'ailleurs, comme il l'a expliqué à Patrice, aucun médecin ne se permettrait de diagnostiquer un cancer aussi redoutable, ni d'ailleurs aucun autre, à partir d'une simple analyse de sang. Il avait la quasi-certitude que cet imposteur n'était pas médecin. Bien entendu, Myers l'a auscultée, lui a fait faire des analyses de contrôle, et tout le toutim. Son mal de gorge était en train de se tasser, mais d'après lui, il n'est pas rare que ce soit le premier symptôme d'un cancer du pancréas.

— Je sais, dit Kate. J'ai quelques collègues pour qui ça a commencé comme ça.

— Bref, Patrice n'avait pas plus de cancer que vous et moi, bien entendu ! Myers était dans une situation plutôt délicate. Imaginez un peu ! Quelqu'un s'introduit dans son cabinet, convoque un de ses patients, donne une consultation et s'évanouit sans laisser de traces et sans rien emporter... Curieux, quand même. D'autant que Patrice n'avait aucune preuve de ce qu'elle avançait. Que pouvait faire notre bon docteur ? Il avait beau avoir énormément d'estime et de sympathie pour Patrice, cette histoire lui paraissait bien rocambolesque. Quel médecin aurait accepté de se prêter à une farce aussi douteuse et, surtout, dans quel but ? Ça ne laissait que deux possibilités : ou bien ils avaient affaire à un imposteur d'une rare habileté, qui avait assez de savoir-faire médical pour abuser quelqu'un qui n'en était pas à sa première prise de sang – sans parler du reste de sa mise en scène ! – et dans ce cas, à quel mobile pouvait-il obéir ? Ou bien Patrice était... un rien givrée. Et naturellement, une fois que cette idée s'est logée dans sa tête, il s'est mis à prêter l'oreille à toutes les anecdotes

et tous les racontars qui circulaient sur elle si bien que, comme vous vous en doutez...

— ... ce fichu toubib a décidé qu'elle fabulait ! Ah, bravo !

— Pas si vite, Kate ! Mettez-vous un peu à sa place. D'ailleurs, il n'a pas « décidé », à proprement parler. Il a réservé son opinion.

— Ben, tiens ! Il est tellement plus facile de soupçonner une femme de divagation mentale, qu'un homme de machiavélisme. Ce ne serait pas la première fois !

— « ... Dit-elle, d'un air lugubre » ! Mais vous avez, bien entendu, raison, comme Myers commence à le subodorer.

— Peut-être bien, mais je parie que lorsqu'il a appris le suicide de Patrice – enfin, son supposé suicide –, il s'est dit qu'il ne s'était finalement pas trompé sur son compte, et s'est empressé d'oublier toute l'affaire. Elle lui avait sans doute fait part de ses théories sur la vieillesse, du droit qu'elle se sentait de refuser la déchéance et la sénilité, et sûrement aussi, de son attirance à la Stevie Smith pour la mort. Or, vous le savez aussi bien que moi, aucune étiquette d'originalité n'autorise quiconque à s'exprimer avec autant de franchise sur ce sujet, sans laisser planer de sérieux doutes sur sa santé mentale. Si vous voulez mon avis, il a dû se sentir plus soulagé que peiné par la mort de Patrice.

— Il y a des chances, oui. Mais à côté de ça, et reconnaisssez-lui tout de même ce mérite, quand il a eu vent de toutes ces rumeurs concernant Patrice, il a repensé à la femme chaleureuse et sympathique qu'il avait connue, à l'impression d'intégrité, d'authenticité qu'elle donnait, et à son solide bon sens qui rendait si peu plausible qu'elle ait pu échafauder ce scénario abracadabrant. Mais à près de deux ans de distance, il a eu peur que les flics ne prennent pas très au sérieux son histoire de faux médecin. Je trouve, moi, qu'il lui a fallu du courage pour se confier à moi. Faites-moi plaisir, acceptez de le rencontrer – dès que je l'aurai convaincu que vous méritez sa confiance – ... et chassez les nuages qui assombrissent ce front charmant !

— Je suis bien partie pour être en retard chez Veronica. À propos, peut-être parviendrai-je, avec le tact et la délicatesse qui

me caractérisent, à l'amener à m'éclairer un peu sur ce curieux jeu de dupes auquel Patrice a été mêlée.

— Ne prenez pas de risques, Kate !

— Je vais essayer. Cela dit, s'introduire dans le cabinet de Myers a dû être un véritable jeu d'enfant. Surtout en plein après-midi. Même en admettant qu'un voisin le remarque, notre inconnu pouvait toujours prétendre qu'il venait refaire les peintures, nettoyer la moquette, que sais-je ? Il devait savoir qu'il ne courait pas grand risque. Mais qui a bien pu faire ça ? Quelqu'un que nous connaissons, vous croyez ?

— Cela me paraît hautement improbable, voire impossible. Ne serait-ce que parce que Patrice ne l'a pas reconnu.

— Très juste. Il serait étonnant que nous ayons rencontré ici quelqu'un qu'elle n'aurait pas reconnu. Dommage ! Je commençais à miser sur ce cher professeur Fiorelli, ou sur l'époux de mon helléniste, si classiquement antiféministe...

— Voici qui mérite considération — je pense au mari, s'entend. Rendez-vous compte, ma chère : sitôt vu, sitôt oublié. L'anonymat fait homme.

— Sans vous, Archer, mon moral était à deux doigts de naufrager. Vous mesurez ce que nous avons appris ? Nous savons désormais que quelqu'un voulait éliminer Patrice, et qu'il a tenté d'y parvenir par des moyens détournés : il lui a fait croire qu'elle était atteinte d'un cancer non seulement incurable mais atrocement douloureux, comptant bien, connaissant Patrice, qu'à défaut de la nature tout court, la nature humaine — celle de Patrice, tout au moins — se chargerait du reste ! Malheureusement pour lui, sa ruse a fait long feu et notre assassin a dû tenter autre chose.

— Mais quoi ? Vous pensez qu'il a essayé de lui refaire le coup du docteur ? Et n'oublions pas l'inévitable question du mobile : pourquoi voulait-il s'en débarrasser ? Je veux dire, si je me mettais à envoyer *ad patres* tous les collègues de fac que je ne peux plus supporter... Vous voyez où je veux en venir ?

— Très bien. Mais imaginez aussi qu'un type qui vous taperait particulièrement sur le système ait un jour laissé entendre qu'il se ferait immédiatement sauter la cervelle si... allez, une fois n'est pas coutume, extravagans !

— Kate ! Jamais je n'aurais imaginé qu'un tel barbarisme pouvait franchir vos lèvres ! Extravagançons... A-t-on idée ?

— Admettons, dis-je, que ce collègue imaginaire ait dit et répété que s'il apprenait que sa femme le trompait, il se brûlerait la cervelle. Ne seriez-vous pas un tantinet tenté de lui faire croire qu'il est cocu, mmmh ?

— Filez à votre dîner, très chère. De mon côté, je vais essayer de décider le docteur Myers à nous recevoir. Et surtout, je vous en conjure, tâchez d'extravagancer le moins possible ! Vous ne vérifiez pas si la voie est libre, avant que nous abandonnions le théâtre de nos coupables activités ?

— Arrêtez de dire des bêtises ! fit Kate en ouvrant la porte – pour la refermer aussitôt. Motus ! La présidente est dans l'escalier... Et tenez-vous tranquille ! lança-t-elle, d'un ton sans réplique, à Archer que gagnait un irrépressible fou rire. D'accord, je reconnais qu'il y a de quoi rire, en un sens, mais je ne goûterai vraiment le comique de la situation qu'une fois de retour à New York, lorsque nous raconterons nos aventures à Reed et à Herbert. Oh, funérailles ! Je suis vraiment en retard, cette fois ! »

\*  
\* \*

Elle l'était, mais moins qu'elle ne l'avait craint – elle avait couru tout le long du chemin. Veronica lui fit bon accueil. Elle semblait plus calme et plus sereine que lors de leur dernière rencontre, ce dont Kate se réjouit et s'étonna à la fois. S'était-elle enfin consolée, ou était-ce la présence de Kate sur le campus qui lui mettait du baume au cœur ? Cette dernière hypothèse s'avéra rapidement la bonne : Veronica avait foi en Kate et en ses chances de démasquer le responsable de la mort de Patrice. Et de deux, avec Sarah ! songea Kate, en priant pour ne les décevoir ni l'une ni l'autre.

Elles passèrent aussitôt à table. Avouant qu'elle mourait de faim, Kate avait décliné un cocktail. Elle résolut d'aller droit au but.

« Pardonnez-moi de vous harceler ainsi de questions, dit-elle, mais si vous ne croyez pas que cette lettre soit de Patrice et si vous doutez qu'elle ait pu se suicider, fût-ce dans un moment de désespoir subit, qui l'a tuée selon vous, et pourquoi ?

— Un moment de désespoir subit, c'est-à-dire ? s'enquit Veronica.

— Je ne sais pas, moi... Imaginez qu'elle ait appris qu'elle avait une maladie incurable très douloureuse ou qu'elle était en train de perdre la vue ; ou encore qu'elle ait jugé désespérément mauvais ce livre qui lui tenait tant à cœur... Vous n'avez que l'embarras du choix. Je veux simplement savoir s'il n'y a pas certains cas de figure dans lesquels elle aurait pu décider de se donner la mort. Comme l'a fait Virginia Woolf, par exemple...

— Quelques-uns, sans doute. Mais puisque vous parlez de Woolf, rappelez-vous les lettres qu'elle avait laissées à son mari et à sa sœur...

— Patrice a écrit à ses enfants. Pardonnez-moi ! Je ne veux pas suggérer que vous ne comptiez pas pour elle. Simplement, il semble, et Woolf en est l'illustration, que l'on songe surtout à sa famille dans ces moments-là.

— Vous savez ce que j'en pense, alors inutile d'y revenir. Disons, en deux mots, que depuis le début, cette affaire ne me paraît pas très catholique. Ceci posé, la question est : que pouvons-nous faire ? Ou plutôt, que pouvez-vous faire, vous ?

— Je pourrais, en un premier temps, m'intéresser à ceux ou celles que vous verriez bien dans le rôle de l'assassin. N'oubliez pas que vous accusez quelqu'un de meurtre.

— Je ne l'oublie pas. Eh bien, soit ! Si vous voulez mon avis, mais rien ne vous force à le prendre pour argent comptant, je dirais que c'est une femme. J'en mettrais ma main au feu.

— Qu'est-ce qui vous permet de dire ça ? Les circonstances ? Comme dans ces romans policiers d'avant-guerre où il y avait toujours un détective pour s'écrier : « Du poison ? C'est une arme de femme ! » C'est ça ?

— J'ignore s'il existe des stéréotypes masculins ou féminins en matière de crime, mais, pour répondre à votre question, oui, les circonstances. D'abord, parce qu'un homme aurait eu les moyens physiques de venir à bout de Patrice autrement. Elle

allait sur la soixantaine, mais c'était une femme solide, qui entretenait sa forme. Il y a aussi le fait qu'elle avait tendance, un peu par principe, à faire confiance aux femmes, même aux pires des punaises. Et, bien entendu, toutes ses théories sur la mort qui, outre qu'elles étaient pain bénit pour un assassin en puissance, en hérissaient plus d'une. Souvenez-vous que ça c'est passé en juin, le mois où les réunions entre anciennes battent leur plein et où le campus grouille de femmes. Dont la présidente, que je ne vois aucune raison de rayer de ma liste de suspects. Loin de là. Je crois que Patrice était sa bête noire et qu'elle ne pouvait pas l'encaisser. Je sais, je sais, ça paraît à peine croyable, hein ? Mais ce n'est pas le moment de parler de ça... Pour en revenir à votre question, il y a autre chose qui me porte à penser que c'est une femme. Les hommes sont sûrs de détenir les rênes du pouvoir. C'est le cas à Clare, en tout cas. Le système met à leur disposition une foule de moyens légaux pour se débarrasser des femmes qui les gênent. Ils n'ont pas besoin de recourir au crime. Oh, un homme pourrait tuer dans un moment de colère, bien sûr, mais pourquoi irait-il manigancer un meurtre quand il lui suffit de s'en remettre à l'arsenal que lui offrent nos institutions, pour détruire quelqu'un !

— Dites-moi, Veronica, lança Kate, en passant délibérément du coq à l'âne, pourriez-vous me citer une raison qui justifie encore l'existence d'établissements comme Clare ? Je ne nie pas, bien entendu, l'importance capitale que les universités féminines ont revêtu, par le passé. Mais qu'est-ce qui nous prouve que les femmes réussissent mieux dans une université où elles n'ont pas à se frotter à la compétition masculine ?

— Une raison ? Les disciplines scientifiques. La plupart des femmes qui se lancent dans une carrière scientifique sortent d'une université féminine. Et ne me demandez surtout pas pourquoi ! Vous ne voudriez pas que j'aie réponse à tout, quand même... L'atmosphère macho qui règne dans les universités mixtes ne doit cependant pas y être étrangère. En tout cas, cela semble bien dissuader les filles de tenter leur chance dans les carrières scientifiques, qui sont traditionnellement des bastions masculins. Cela dit, jetez un coup d'œil aux statistiques et regardez de quelles écoles sortent les chercheuses ou les

scientifiques... Les adolescentes se laissent souvent intimider par les maths. Alors, ajoutez à ce problème une trentaine de solides gaillards, qui paillards, qui goguenards... Ce n'est pas plus sorcier que ça, il me semble. Dans une fac de filles, je n'ai pas l'impression que les étudiantes qui optent pour la biologie ou la physique se sentent obligées de s'interroger sur leur féminité. Patrice l'avait d'ailleurs très bien compris, mais Patrice comprenait tout, il faut dire...

— En tout cas, il semble que son dévouement à la cause de l'éducation des jeunes filles ait été assez puissant pour la faire rester à Clare... Elle sortait d'une année de cours ininterrompus, au moment de sa mort, je crois ?

— Eh oui. Les remises de diplômes coïncident toujours avec les réunions annuelles des anciennes. Les filles des promotions précédentes qui étaient venues retrouver leurs ex-condisciples et qui avaient eu Patrice comme prof, tenaient absolument à la revoir. Ça lui faisait des journées plutôt chargées, surtout qu'elle avait eu un dernier trimestre éprouvant. Elle devait être un peu surmenée, mais guère plus que d'habitude.

— Elle avait été souffrante, l'été précédent, il me semble ? Un genre de grippe, avec un gros mal de gorge...

— Je n'étais pas là au plus fort de sa grippe, mais c'est exact. Par bonheur, elle s'était enfin dégoté un toubib qu'elle consentait à voir, et je ne me suis pas trop fait de souci. Je la savais en bonnes mains.

— Savez-vous à quoi elle travaillait, cet été-là ?

— Pas au juste. Elle détestait parler de ses recherches personnelles. Mais quand elle était sur un projet, il y avait des signes qui ne trompaient pas. On la sentait constamment à l'affût de l'idée, du détail, ou de l'exemple qui pourrait lui être utile et qu'elle classait illico dans un coin de sa tête.

— Ce goût du secret n'a rien d'inhabituel, vous savez. Rares sont les auteurs qui aiment parler de leurs travaux en cours. En ce moment, mon livre de chevet, chez la présidente, c'est la correspondance de Sylvia Townsend Warner. L'éditeur a, hélas, un peu trop travaillé du ciseau à mon gré, mais quelles merveilles, ces lettres ! Il y en a une, notamment, où elle parle à un ami de la biographie de T. H. White à laquelle elle vient de

s'atteler, à soixante-dix ans, et elle lui demande de ne pas ébruiter son projet, expliquant : « Je déteste que l'on soit au courant de mes entreprises ; j'ai la faiblesse de croire que cela leur porte malheur. » Peut-être Patrice partageait-elle cette superstition... ?

— Ça ne fait pas de doute. Mais que son entreprise du moment l'ait passionnée, c'est indéniable. Et si j'en juge par certaines allusions qu'elle avait faites, son projet devait avoir trait aux femmes et à la condition féminine.

— C'est un sujet auquel elle revient très souvent, dans son journal.

— Je vous envie de l'avoir eu entre les mains. Rien ne m'empêchait de le lire, vous me direz. Après tout, il est dans une bibliothèque, où n'importe qui peut le consulter à la condition de ne prendre aucune note jusqu'à la parution de la biographie. Si je n'en ai rien fait, c'est que je sens que je ne le supporterais pas. Mais surtout, pour ne rien vous cacher, j'ai toujours soupçonné qu'elle ne m'y avait pas consacré un alinéa, et vous n'avez pas idée à quel point je me sentirais ulcérée si c'était vrai, si bête que cela puisse paraître.

— Ça ne l'est pas du tout. Cela dit, je puis vous assurer que, dans les dernières parties de son journal du moins, elle parle extrêmement peu de son entourage. Elle semble surtout s'y colleter avec le temps, et l'idée que rien ne revêt d'importance plus absolue que le présent.

— Peut-être était-ce le sujet de ce livre qu'elle écrivait ? Mais, puisque nous en sommes au présent, parlez-moi un peu de votre actualité à vous. Comment vont les affaires du comité ?

— Mieux. Au début, il suffisait de dire « études féministes » pour déclencher la hargne et la grogne mais, depuis peu, nous nous sommes humanisés. Nous faisons preuve d'un sérieux de bon aloi, et nous travaillons enfin en relativement bonne intelligence. Et je vous assure que c'est un sacré soulagement.

— Si c'est à vous que nous devons ce miracle, vous méritez qu'on vous élève une statue au milieu du campus. Voulez-vous connaître la triste et édifiante préhistoire de votre comité ? Elle était une fois, à Clare, un groupe d'étudiantes et de jeunes profs féministes – tendance « ultra », comme disent les anciennes

avec un sourire entendu. Un jour, le groupe adressa à chaque département une pétition leur demandant d'intégrer dans leur cursus au moins une série de cours consacrés aux femmes. Le scandale ! Le tollé ! Vous n'avez pas idée... Le corps enseignant masculin, ardemment soutenu par une poignée de femmes qui avaient su faire leur trou ici ou là, a rameuté par courrier le conseil d'établissement et les anciennes élèves les plus influentes, en criant au péril lesbien ! Non mais, vraiment, ma chère ! comme dirait notre ami Archer. Ne trouvant bientôt plus de substantifs assez injurieux dont stigmatiser les audacieuses, ces messieurs se rabattirent sur les qualificatifs malsonnants et il y a eu des échanges plutôt chauds. Résultat, plus personne n'a osé reparler d'études féministes, jusqu'à ce que la présidente décide de créer ce fameux comité de réflexion. J'ai lu quelque part que Clare College était la seule université de renom, mixte ou pas, à ne proposer à ses étudiantes aucun programme d'études féministes, ou tout simplement féminines. Si grâce à vous, on commence ici à s'intéresser à cette lacune avec un minimum de sérieux, je vous tire mon chapeau.

— Oh, croyez bien que je n'y suis pas pour grand-chose ! Lorsqu'une idée est mûre, il est bien rare que les gens résistent longtemps à l'envie de la cueillir. Et d'y mordre. Merci pour ce délicieux dîner, qui a réellement été le bienvenu !

— La prochaine fois, tâchez de débaucher Archer. Et vous savez quoi ? Quand vous découvrirez l'assassin de Patrice, je vous offre le champagne. Du vrai !

— J'aime à vous entendre dire « quand », et non « si » ! » répliqua Kate, depuis le seuil. Et pourtant, songea-t-elle à part soi, soudain reprise par le doute, même en admettant que nous retrouvions cet imposteur, si imposteur il y a, en serons-nous beaucoup plus avancés ? Et si nous ne parvenons pas à lui mettre la main dessus, ni même à nous assurer de son existence, comment démasquer l'assassin, ou même pouvoir affirmer qu'il existe un ou une coupable ? Ah ! Que Patrice n'a-t-elle été de ceux qui pensent, avec Montaigne : « Je veux que la mort me trouve plantant mes choux » ?

## Chapitre 12

*Aucune calamité n'a prise sur nous, tant que nous sommes maître de notre mort.*

*Thomas BROWNE*

Le lendemain après-midi, traînant sa mauvaise conscience tel un bagnard son boulet, Kate sécha la réunion du comité pour aller rejoindre Archer et le docteur Myers. Sa mission première, sur ce campus, avait beau être d'élucider l'affaire Umphelby, elle s'en voulait de déserter le comité au moment précis où ses membres semblaient en passe de troquer leurs préjugés contre une véritable politique d'ouverture. Pour la première fois, leurs discussions du matin avaient débouché sur une décision : lancer des invitations à pas moins de six directrices de départements d'études féministes. L'après-midi devait être consacré à fixer l'organigramme de ces rencontres. Kate s'excusa et prétexta des obligations professionnelles antérieurement contractées, croisant les doigts pour que personne ne la surprenne au mauvais moment, en mauvaise compagnie – celle d'Archer, en l'occurrence – et en quelque mauvais lieu – comme de juste.

Archer était plus effervescent que jamais. « Le docteur Myers nous attend, lui dit-il, en la faisant monter dans la voiture qu'il avait empruntée pour l'occasion. Si jamais il n'était pas à la hauteur de nos espérances, et Dieu sait si nous en avons, je propose de laisser tomber d'un ton docte que la mort de Patrice ne peut trouver qu'une explication stochastique, et de nous retirer d'un air dégagé.

— Comme je ne risque pas de vous demander ce que signifie ce « stochastique », vous feriez aussi bien de me l'expliquer tout de suite, fit Kate, tandis que la voiture s'ébranlait.

— Ce terme, nettement plus euphonique que « extravagancer », soit dit en passant, signifie « aléatoire, relevant du pur hasard ». J'ai cru comprendre qu'il appartenait à la terminologie des statistiques, et que les ordinateurs étaient

très doués pour appliquer de telles méthodes : tirer des séries de chiffres au hasard, par exemple – stochastiquement !

— Balivernes ! fit Kate.

— À votre guise. Ou bien cette pauvre Patrice s'est fait extravagancer dans le lac, ou bien elle a été amenée de façon toute stochastique à y plonger. Autrement dit, une foule de petits facteurs aléatoires sans le moindre atome crochu les uns avec les autres se sont liqués, ou plus exactement, ne se sont pas liqués, pour la noyer.

— Je commence à me demander si vous ne l'avez pas créé de toutes pièces, votre docteur Myers – juste pour m'embêter ou pour vous rendre intéressant ! Archer, ce n'est pas une de vos inventions, dites ?

— Si c'en est une, rétorqua Archer, radieux, avouez qu'elle est plus vraie que nature ! »

Mais le docteur Myers n'était pas une invention. Il les attendait même en chair et en os dans une grande bâtisse isolée, à laquelle menait une voie privée débouchant sur un petit parking réservé à la clientèle. Il devait guetter leur arrivée car ils n'étaient pas descendus de voiture qu'il avait déjà ouvert sa porte.

La première chose qui s'imposa à Kate – et qui simplifia énormément leur entretien ultérieur – fut la raison pour laquelle il avait, d'emblée, tant plu à Patrice. Dans sa branche, c'était à l'évidence un oiseau rare. Il n'y avait rien de professionnel dans sa manière d'être. Il devait, si Kate était bon juge, avoir un abord très chaleureux quand les gens lui plaisaient, mais garder ses distances avec ceux qui l'indifféraient. Et il ne fallait pas être grand clerc pour deviner que pour lui plaire, il fallait allier une grande intelligence à une bonne dose d'anticonformisme. Ce contempteur des étiquettes prêtes à coller et des catégories toutes faites semblait bien le dernier médecin à se faire remplacer auprès de ses patients de façon si cavalière.

Le docteur Myers les fit entrer dans son cabinet et, à la différence de la présidente – Kate nota le détail –, ne s'installa à son bureau qu'après les avoir fait asseoir dans les fauteuils disposés en face. Comme si nous étions là pour une

consultation, se dit-elle. Il cherche à nous replacer dans l'ambiance...

« Les efforts de mémoire que j'ai pu faire ! Vous n'avez pas idée... Je me suis littéralement torturé les méninges... Au départ, j'avais trois hypothèses envisageables : soit Patrice avait menti, ou inventé toute l'histoire ; soit j'avais moi-même, dans un épisode délirant, imaginé qu'elle m'avait raconté tout ça ; soit quelqu'un s'était réellement fait passer pour mon remplaçant, dans cette pièce même, avant de disparaître sans laisser de traces. Hormis la confiance que je pouvais avoir en la parole de Patrice et en ma propre santé mentale, pratiquement rien ne me permettait de privilégier une de ces éventualités au détriment des deux autres. Comme cette situation était loin de me satisfaire, j'ai décidé de m'assurer de l'existence de ce fameux imposteur. Je me suis donc mis en quête d'une trace de son passage. Et j'en ai trouvé une. »

Tout comme Archer, Kate encaissa la nouvelle avec l'expression ahurie qu'affichent invariablement ceux qui viennent de décrocher le gros lot. Formidable ! se dit-elle. Je veux croire ce qu'il me dit. Et que je voudrais qu'il ait cru ce que lui disait Patrice. Bizarre, l'importance qu'a pour nous la foi que nous plaçons en elle... Rien ne nous fait plus peur que de découvrir qu'elle a trahi notre amour.

« Cela vous amusera peut-être d'apprendre, reprit Myers, que j'ai commencé à la Columbo : empreintes digitales, traces de pneus, cendres ou mégots provenant d'une marque de cigarettes exotique, témoins qui auraient pu l'apercevoir dans le quartier... Chou blanc sur toute la ligne. Mon « remplaçant » a sûrement laissé des empreintes dans cette pièce, mais comment les identifier ? La seule chose qu'on pourrait établir, c'est que ce ne sont pas les miennes. Même chose pour d'éventuelles traces de pneu... Quant à la charmante vieille dame à l'œil de lynx des romans anglais, celle qui passe le plus clair de son temps le nez collé aux rideaux à surveiller les alentours, on se demande à quelle fenêtre elle aurait pu se poster, dans ce quartier désert. Ici, les cambrioleurs peuvent débarquer en plein jour avec un camion de déménagement et vous vider une maison de la cave au grenier, personne ne le remarque ou ne s'en inquiète. Les

pistes extérieures n'ayant rien donné, il ne me restait plus qu'à me rabattre sur mon cabinet. Malheureusement, Marjorie, la perle qui empêche la poussière et le désordre de proliférer ici, avait profité de mon absence pour faire le ménage en grand, tout ranger et tout épousseter. À mon retour, j'ai trouvé mon bureau nickel. Je dis « malheureusement » parce que j'ai d'abord cru que notre imposteur était passé après le grand nettoyage. C'est idiot, mais je ne sais pas au juste à quelle date Patrice a vu ce mystérieux usurpateur. Lorsqu'elle m'a raconté son histoire, j'étais tellement éberlué que j'avoue m'être davantage demandé qui elle avait pu voir que quand elle l'avait fait. C'est alors que la chance m'a souri pour la première fois. J'ai demandé à Marjorie à quel moment elle avait fait le ménage. Juste avant mon retour, m'a-t-elle dit : il était même moins une que je rentre avant qu'elle s'y soit mise, parce qu'elle avait dû aller passer quelques jours chez son père qui s'était cassé le col du fémur. Bref, l'essentiel, c'est qu'elle était passée avec son balai derrière notre mystificateur et, si vous connaissiez Marjorie, vous sauriez ce que cela signifie. Elle est du genre à remarquer qu'il y a un poil de plus dans la moustache du chat... »

Il marqua une pause, attendant des commentaires, mais Kate et Archer se contentèrent de l'inviter du regard à poursuivre.

« Évidemment, j'ai dû mettre Marjorie dans la confidence, mais je sais qu'on peut compter sur sa discréction. Je l'ai soumise à un interrogatoire en règle : « Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ? Une différence quelconque, un changement imperceptible, un détail insignifiant, bref, quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire ? » Elle a eu beau chercher, elle ne voyait rien. Elle m'a demandé à quoi je pensais. Je lui ai résumé ce que je savais : qu'un faux remplaçant était venu ici, avec ou sans blouse blanche ; qu'il avait dû apporter de quoi faire une prise de sang, puisque aucun de mes instruments ne manquait ; qu'il avait dû venir et repartir au volant de sa propre voiture ; qu'il avait branché et débranché mon répondeur ; qu'il s'était peut-être changé avant de repartir. Nantie de ces renseignements, Marjorie est rentrée cogiter chez elle et, quelques heures plus

tard, elle m'a rappelé. Le Holmes de l'histoire, c'est elle. Je n'ai été que son... docteur Myers !

— Le répondeur ! s'écria Kate.

— Oui, mais je vous ai mis sur la piste. Moi, sur le moment, ça ne m'avait même pas effleuré.

— Archer et moi, pas davantage, fit Kate. Il a été forcé de trafiquer l'appareil.

— Exact. Moi qui espérais découvrir des gouttes de sang sur la moquette ou déceler sur le lavabo de la salle de bains des traces de la colle dont il se serait servi pour fixer sa fausse moustache, dire que c'est un répondeur qui nous a fourni la clé du mystère... ou, tout au moins, la preuve que quelqu'un est bien venu ici. Parce qu'avant de partir, j'avais enregistré un message qui disait en gros : « Le docteur Myers est en vacances jusqu'à la fin du mois. En son absence, vous pouvez vous adresser au docteur Untel à tel et tel numéro, etc... » Pas vraiment le message idéal pour quelqu'un qui voulait attirer Patrice ici. La seule solution, pour que Patrice ne tombe pas dessus, c'était de changer la cassette. Mon faux remplaçant n'a pas dû avoir beaucoup de mal à retrouver, dans le tiroir de mon bureau, la bande dont je me sers habituellement et qui dit, elle : « Je suis absent pour le moment. Veuillez laisser votre numéro. Je vous rappellerai dès que possible. » Inutile de vous dire qu'avant de disparaître, il a pris soin d'effacer tous les messages qu'il aurait pu y avoir dessus. Mais c'est là que Marjorie a eu une idée de génie. Elle s'est dit que, tout le temps que cette deuxième cassette était restée sur le répondeur, d'autres patients avaient pu appeler et laisser leurs coordonnées pour que je les rappelle. Ce que je n'avais évidemment jamais fait, et pour cause.

— Cette brave Marjorie a donc décroché son téléphone...

— Tout juste. Elle a fait le tour de tous mes patients, en leur racontant une sombre histoire de répondeur capricieux, ou je ne sais quoi. Est-ce qu'ils n'auraient pas eu de problèmes avec ? Elle a fini par dénicher deux personnes qui étaient tombées non pas sur mon message spécial vacances, leur indiquant le nom et le téléphone de mon confrère, mais celui où je disais que je rappellerais. Ils ont attendu en vain mon coup de fil et quand ils

se sont décidés à retéléphoner à mon cabinet et qu'ils ont entendu le message de vacances, ils ont dû se dire que le bon docteur Myers avait grand besoin de mettre la clé sous le paillasson pendant quelques semaines.

— Alléluia ! s'exclama Archer. Gloire à Marjorie et... à nous la victoire !

— Ne criez pas trop tôt victoire ! Nous sommes loin d'avoir partie gagnée, fit Kate. La seule chose que nous sachions avec certitude, c'est que Patrice n'a rien inventé de cette histoire. Mais cela, j'en étais déjà persuadée.

— Peut-être, fit Archer, mais Dieu ! qu'une preuve peut être belle aux yeux des saints Thomas qui ne croient que ce qu'ils voient !

— D'autant que celle-ci nous autorise à nous dire qu'il ne s'agit plus de simples soupçons, reposant sur les allégations d'une défunte ou sur la foi intangible que nous avions en elle.

— Soyez honnête, Kate ! fit Archer. Ou peut-être est-ce à vous que je devrais m'adresser, docteur. Sans cette preuve, est-ce que nous ne continuerions pas d'entretenir sournoisement quelques doutes à propos de Patrice et de la véracité de son récit ?

— Mais je suis honnête ! répliqua Kate. Et soulagée, ô combien ! Parce que, ce que je vois surtout, c'est que nous n'aurons pas besoin de remuer ciel et terre pour dénicher un acteur ayant une expérience médicale. C'est toujours ça...

— Et pourquoi non ? demanda Myers. Personnellement, je ne serais pas mécontent de l'épingler.

— Nous savons le principal : quelqu'un avait essayé de tuer Patrice, ou de la pousser au suicide. Pour moi, cela ne peut signifier qu'une chose : il a fait une deuxième tentative et, cette fois, il est parvenu à ses fins.

— Comment et pourquoi ? demanda Archer.

— Ne m'importunez pas avec des détails, rétorqua Kate, royale. Nous savons dorénavant qu'elle ne s'est pas délibérément jetée dans ce lac. C'est ça l'important.

— Si vous me permettez d'exprimer mon point de vue de scientifique... » Le docteur Myers fit pivoter son fauteuil et allongea ses longues jambes d'échassier. « Qu'à vos yeux, l'identité de cet imposteur ou de celui qui l'a engagé n'ait qu'une

importance secondaire, je le comprends aisément. Vous pensez pouvoir démasquer l'assassin de Patrice par un autre biais. Mais, indépendamment du fait que je n'apprécie guère la façon cavalière dont on s'est servi de mon cabinet de consultation, il me semble que vous auriez tort de ne pas chercher à savoir qui a organisé cette sinistre mascarade. Si un jour, ce que je souhaite, l'assassin échoue dans le box des accusés, songez au poids que pourra peser dans l'esprit d'un jury un témoignage établissant que cette crapule n'en était pas à son coup d'essai.

— Ce qui signifie qu'on peut être sûr à cent pour cent que les deux tentatives ont été l'œuvre d'une seule et même personne, fit Archer.

— Rien n'est jamais sûr à cent pour cent, même dans les sciences exactes, répondit le docteur Myers. Cela dit, si nous acceptons l'hypothèse que deux désaxés aient pu haïr Patrice au point d'imager, chacun de leur côté, des moyens aussi machiavéliques de la faire disparaître, nous ferions bien de revoir notre copie et de nous demander s'il n'y a pas dans la vie de Patrice certaines zones d'ombre que nous aurions intérêt à explorer.

— En plus, dit Archer d'un ton désabusé, qu'il y ait eu coup fourré la première fois, toute la mise en scène du faux médecin le prouve, c'est certain, mais qu'est-ce qui nous dit que la deuxième fois, Patrice ne voulait pas réellement en finir ? Par désespoir de découvrir que quelqu'un la haïssait à ce point, ou par hantise d'avoir un cancer abominable, que sais-je ?

— Vous jouez à quoi exactement, là ? demanda Kate. À l'idiot du village ? Et de grâce, laissez ce genre de discours à Herbert. Sous peu, vous allez me sortir que, au paroxysme d'une crise de sainteté, elle a résolu de débarrasser la face de la terre de son impure présence !

— Et qui est Herbert ? s'enquit Myers.

— Herbert est mon complice en écriture, expliqua Archer, et il est en passe de se faire détective privé – ou, du moins, d'en engager un. Cela dit, je suis entièrement d'accord avec vous, docteur. Nous devons au moins essayer de savoir d'où tombait votre préteudu remplaçant. Vous verriez assez bien un acteur dans ce rôle, je crois – à moins que l'hypothèse soit de Kate ?

— Quel qu'en soit l'auteur, elle a toute chance d'être vraie, fit le docteur Myers. Il faut pas mal de métier pour faire un médecin convaincant.

— Vous pourriez peut-être éplucher la liste des figurants *d'Hôpital Général* suggéra Kate.

— Ce n'est pas à coup de bons mots que vous ferez progresser cette enquête ! lança Archer avec un sourire. Sérieusement, je suis d'avis d'engager un privé – un « pro », sauf votre respect, Kate – et de l'envoyer écumer les agences artistiques de New York.

— Vous avez idée de ce que ça va coûter ? fit Kate. Je vous accorde que notre imposteur est vraisemblablement de New York, mais... bonjour l'enquête ! « Excusez-moi... auriez-vous sur vos tablettes un comédien ayant un physique de médecin, et présentant de réelles compétences médicales, qui accepterait de prêter son concours à une petite mise en scène privée, un tantinet illicite, certes, mais avec un gros cachet à la clé... ? »

— Pourquoi ne pas risquer le coup quand même ? proposa le docteur Myers. Si c'est une question d'argent, laissez-moi prendre tous les frais à ma charge, au moins au début. Primo, parce que je me sens personnellement concerné par cette affaire et, secundo, parce que je pourrais bien obtenir de ce mystificateur de substantiels dommages et intérêts pour usurpation d'identité. Songez aussi que ces informations apporteront de l'eau à votre moulin, lorsque vous en serez à démontrer que Patrice a été supprimée. Je ne vois aucun inconvénient à ce que votre ami Herbert se charge d'engager un détective. Mieux vaut le choisir sur pied que par téléphone.

— Je vais lui passer un coup de fil en rentrant, promit Archer. Ceci dit, n'oublions pas que celui que nous cherchons peut aussi être quelqu'un d'ici, un acteur né dont nous ne soupçonnons pas qu'il puisse avoir un lien avec Patrice. Êtes-vous bien sûr de vouloir risquer cet argent, docteur ?

— Tâchons en tout cas de miser sur les bons suspects. Et laissez tomber le « docteur ». Appelez-moi Dirk, d'accord ? Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

— Serait-il possible d'hypnotiser quelqu'un et de lui dire : « Quand je compterai trois, vous vous réveillerez et vous irez

vous jeter dans le lac » ? demanda Kate. Non, hein ! C'est bien ce que je pensais... J'ai entendu prononcer le mot boire, je crois. Puis-je aussi allumer une cigarette sans m'exposer à un sermon sur les risques majeurs que ces deux regrettables habitudes font courir à ma santé ? »

Sur le chemin du retour, Kate annonça à un Archer passablement affolé qu'elle avait l'intention de reconstituer minute par minute ce qui s'était passé à Clare au cours des dernières vingt-quatre heures de la vie de Patrice.

« Je sais que c'était en juin, mais là s'arrêtent mes connaissances... expliqua-t-elle.

— Le temps des grandes retrouvailles rituelles, où ce ne sont, par tout le campus, qu'anciennes folâtrant par grappes et s'extasiant de reconnaître, derrière les rides et les bourrelets, les teintures et les doubles mentons, leurs copines de promo d'autan !

— Vous êtes cousu de fil blanc, Archer. Dès que quelque chose vous chagrine, vous tombez dans le persiflage de bas étage.

— Enfin, Kate, je vous demande un peu ! Voilà une femme absolument merveilleuse, aussi douée pour l'amitié que pour l'écriture, comme le disait je ne sais plus qui d'une araignée – c'est du moins ce que je tiens d'amis férus de littérature et ayant charge d'âmes –, et pour qui tout allait bien. Bien sûr, elle flirtait un brin avec la mort, mais toujours dans les limites du convenable. Comme Stevie Smith, qui disait : « Je tâche de me surveiller, car j'ignore si les gens trouvent la mort aussi riante que moi. » J'ai du mal à suivre Herbert sur le chapitre de ce qu'il appelle la sainteté de Patrice, mais c'était une femme pétrie de bonté, de courage et d'intelligence. Et nous savons maintenant, pour avoir envisagé et écarté les hypothèses les plus plausibles, genre peur du cancer ou refus de la sénilité, qu'elle n'avait aucune raison de se suicider... Et plus j'en parle, moins ça fait sens !

— Je vous ai dit que je suis plongée dans la correspondance de Sylvia Townsend Warner ? demanda Kate. Aux alentours de la page 150, j'ai découvert qu'elle professait une grande tendresse pour les ivrognes. Voilà une femme que j'aurais bien

aimé connaître – après Patrice, bien entendu ! « Il y a une sorte de panache dans leur intrépidité, écrit-elle. Nous avons longtemps eu pour voisine une vieille dame qui buvait et pour qui j'avais la plus grande estime, parce qu'elle savait ce qu'elle voulait (et c'est si rare chez les femmes). » Il me semble que le trait fondamental de Patrice, c'est qu'elle aussi savait ce qu'elle voulait. Mais qui cette détermination pouvait-elle bien menacer ? »

Archer, qui avait tenu à raccompagner sa passagère jusqu'à sa porte, tourna dans l'allée qui menait à la maison de la présidente. « J'en ai marre, Kate ! dit-il. Je suis de plus en plus paumé et j'ai un de ces cafards... J'espérais que cette petite mise au point avec Dirk Myers me requinquerait, mais c'est encore pire qu'avant, on dirait. Comme si Patrice m'échappait de plus en plus. J'ai l'impression de m'être fourvoyé dans un chapitre de Simenon. D'une minute à l'autre, un type en chapeau melon va surgir et m'annoncer qu'on était à l'école ensemble et qu'on lui a volé ses bijoux. Je veux revenir à mon travail de biographe. Je veux retrouver Patrice.

— Courage, Archer, il n'y en a plus pour très longtemps. Dès que nous serons rentrés à New York, vous pourrez vous remettre au travail avec Herbert. Et dites-vous bien, mon cher, que vous n'avez pas perdu Patrice. Vous accusez simplement le coup : vous venez de découvrir le monde universitaire sous sa forme peut-être la plus anachronique : un établissement d'enseignement réservé aux jeunes filles. Ce soir, je dîne avec Madeline Huntley mais, d'ici là, je vais tenter d'extorquer à la présidente ou, à défaut, à quelqu'un qui est dans le secret des dieux, une chronique détaillée de cette journée de juin où Patrice s'est noyée. Non que je croie beaucoup en l'efficacité de cette démarche, mais au moins aurai-je tiré mes cartouches jusqu'à la dernière. D'autant que mon comité met un point final à ses réflexions demain. Cher Herbert, Reed chéri, réjouissez-vous : nous revoilà enfin ! Quant à vous, Archer, rentrez bien vite chez Lucy et Bertie, et laissez le spectacle de leur félicité domestique panser vos bleus à l'âme !

— Je me demande si la félicité domestique serait très bonne pour ce que j'ai... Que diriez-vous plutôt d'aller faire la tournée des grands ducs dans le Boston-by-night ?

— Soyez raisonnable, Archer ! Vous êtes victime de ce que Sylvia Townsend Warner appelle la fatalité de l'attraction universelle : c'est lorsque vous êtes au fond du trou que tout vous tombe dessus.

— Voulez-vous me faire plaisir, Kate ? Si vous êtes trop bonnet de nuit pour jouer les noctambules en ma compagnie, changez au moins de livre de chevet. »

Le pied sur la première marche du perron, Kate se retourna et lui sourit de toutes ses dents.

## Chapitre 13

*Une remarque de Leonard me trotte dans la tête en cette période de vide absolu et d'ennui : « On dirait que les choses ont mal tourné. » [...] Nous suivions cette rue bleue, silencieuse, où il y avait des échafaudages. J'ai vu la violence et la déraison se croiser dans les airs ; nous ai vus nous-mêmes, tout petits ; une agitation tumultueuse au-dehors, quelque chose de terrifiant : déraison. Tirerai-je un livre de tout cela ? Ce serait un moyen de ramener l'ordre et le mouvement dans mon univers.*

*Virginia WOOLF*

« Les autres détectives, fit Kate en examinant d'un œil assez effaré la pièce qui servait de bureau à Madeline Huntley, ils agissent, eux... Dans un bouquin que je viens de finir, les deux méchants avaient coincé le détective dans une crevasse, entre deux rochers – parce que ça se passait en plein désert, évidemment – et entreprenaient de lui faire passer le goût de l'enquête en allumant du feu sous lui, mais le gars arrivait quand même à s'en sortir, j'ai oublié comment, d'ailleurs... N'empêche, il y avait de l'action ! Moi, je passe des journées entières posée sur mon derrière, à bavasser dans des pièces plus sinistres les unes que les autres – et encore, je constate que je n'avais pas tout vu...

— Tu connais beaucoup d'universités où on fait autre chose ? glissa Madeline. Excuse-moi mais, à une heure aussi avancée de la journée, je suis un peu à court de compassion. Je suis vannée. Sache que c'est hélas le lot des psys, eux aussi, de rester assis des heures d'affilée et de parler. La plupart des gens ne font rien d'autre, d'ailleurs, sauf peut-être chez les classes laborieuses où, si j'en crois mes observations personnelles, on parle tout autant, mais debout de préférence.

— Je reconnais là l'influence délétère de Clare, fit Kate. À croire que personne n'y résiste.

— Exception faite des anciennes élèves qui raffolent de leur si chère vieille fac et qui s'insurgent à la moindre menace de changement. Enfin, celles qui ont le culte des lieux chers,

j'entends. Les autres sont trop occupées à ramer. Tu crois qu'à Clare c'est pire qu'ailleurs ? Je me rappelle t'avoir laissé entendre quelque chose d'approchant, le jour de ton arrivée mais, à la réflexion, je ne suis pas sûre que l'ambiance épouvantable qui règne ici soit l'apanage de Clare. Ce doit être une sorte de pandémie.

— Tu connais Veronica ?

— Évidemment. Qui ne la connaît pas ?

— Et qu'en penses-tu ?

— De prime abord, elle m'a souverainement déplu. Trop agressive ; le genre de nana à jouer des coudes pour grimper la première dans le bus... Et puis, à l'usage, j'ai fini par la trouver buvable. Ou disons que, contrairement aux autres collègues, je ne l'ai pas trouvée de plus en plus imbuvable à l'usage. J'ai bien peur que tu ne me cueilles à la fin d'une journée spécialement éprouvante, Kate... Tu sais ce que je faisais quand tu es entrée ? Je rédigeais ma lettre de démission. Et si c'est l'autre freudien, là, l'obsédé de l'envie du pénis, qui prend ma succession, il va avoir du pain sur la planche. Parce qu'il n'y a pas une étudiante sur ce campus qui ait le Q.I. suffisant pour désirer s'approprier un pénis... Qu'est-ce que tu me demandais, déjà ?

— Ce que tu penses de Veronica...

— Ce campus me sort par les yeux, Kate. Filons à Boston et offrons-nous un restaurant chic et cher. Je jure de ne m'intéresser qu'à toi et à tes questions pendant toute la soirée...

— Si tu as envie de t'appuyer une heure de route rien que pour aller dîner, je ne vois pas au nom de quoi je t'en empêcherais. Cela dit, comment je rentre, moi ?

— Tu n'as qu'à dormir chez moi cette nuit. Je bosse demain matin, je te ramènerai. Et puis comme ça, tu pourras m'aider à rédiger ma lettre de démission. Et ne t'inquiète pas, il y a tout ce qu'il faut à la maison. Tu n'auras qu'à demander pour l'avoir – sauf la solution du mystère Umphelby, bien entendu. Alors, on y va ?

— Je devrais peut-être laisser un message à la présidente, au cas où elle se demanderait où je suis passée... ?

— Elle ne remarquera même pas ton absence, et si elle la remarque, gageons qu'elle ordonnera de faire draguer le lac.

Côté imagination, elle a autant d'envergure qu'un autour, cette nana.

— Et... c'est quoi, un autour ?

— Un vautour sans envergure. Ma voiture est sur le parking, à deux petites bornes d'ici. Tu éteins en sortant ? »

Lorsqu'elles se furent installées en grand décorum à leur table, en compagnie d'une bonne bouteille sur laquelle veillait avec une discrète efficacité un sommelier que leur avait affecté le maître d'hôtel, Kate rappela sa promesse à Madeline, et la pria de revenir au mystère Umphelby : « Je me suis pliée à tous tes caprices, au point de partir sans même une brosse à dents. Maintenant, à toi de me renvoyer l'ascenseur. Nous en étions restées à Veronica. Toi qui es psy et pour qui les recoins de l'âme humaine n'ont pas de secrets, crois-tu qu'elle ait pu tuer son objet d'amour ? Tu es au courant, j'imagine, de ce procès qu'elle avait intenté à Patrice... ?

— Je suis au courant. Elle est venue m'en parler, très récemment. Et il y a des trucs curieux dans cette histoire. D'abord, le fait que Patrice ne lui en ait pas voulu plus que ça. Oh, bien sûr, il ne manquait que les ailes à Patrice pour être un ange, mais on se serait quand même attendu à ce qu'elle fasse grise mine, au moins quelques petites semaines, à quelqu'un qui l'avait traînée devant un tribunal, et pour un motif pareil, qui plus est... Mais pas du tout. En très peu de temps, elle a renoué des relations semble-t-il assez amicales avec Veronica. Ça s'explique en un sens, si l'on se rappelle que Patrice n'était pas du genre à se fixer des règles de conduite inamovibles, et qu'elle préférait réagir au coup par coup. Cela dit, il y a fort à parier qu'à la suite de ça, elle s'est abstenue de trop discuter de ses recherches avec Veronica – chat échaudé... comme on dit. Mais pourquoi se serait-elle privée d'une amitié qui, il faut bien l'avouer, devait être autrement stimulante que ce qui se pare du titre de relations humaines sur ce campus ? Autre truc curieux : Veronica était, je crois, réellement convaincue d'avoir joué un rôle déterminant dans la conception de ce fameux bouquin, voire dans sa rédaction, et elle voulait que Patrice le reconnaissse. Tu n'imagines pas, ma belle, à quel point nous

tenons à ce que nos parents, ou les parents de substitution qu'on se choisit, reconnaissent notre valeur. Tiens, moi, à quatre-vingts balais, mon père considère toujours son analyste de fille comme une infâme suppôt de Satan, doublée d'une dangereuse gauchiste. Et j'ai beau me dire, dans mes moments de sérénité, que le pauvre bougre n'est qu'un vieux réac, n'empêche que je rêve toujours de l'entendre me dire : « Bravo, ma fille, je suis fier de toi ! »

— Comment Patrice est-elle devenue une seconde mère, pour Veronica ? Veronica adorait sa mère, elle me l'a raconté elle-même. J'imagine que maman avait dû dire : « Bravo, fifille »...

— Détrompe-toi ! Finalement, je crois que je vais me prendre un sauté d'agneau. Le genre de plat roboratif qu'on ne mange plus guère, une fois les enfants partis, a fortiori en ces temps où on ne jure plus que par le végétarisme. Le Tout Clare s'y est converti d'enthousiasme. C'est leur conception de l'engagement, que veux-tu... Moi, rien que de les voir faire, ça me pousserait à l'anthropophagie par pure perversité. Qu'est-ce que je disais, déjà ? Ah, oui ! les mères... Vois-tu, ma belle, le processus consistant à incarner la bonne mère pour que la vraie maman puisse, elle, devenir la mauvaise mère, n'a plus de secret pour la psy que je suis. Patrice a dû tenir lieu de bonne mère à Veronica. Mais que ce diagnostic reste entre nous, hein ! Pourquoi parlons-nous des mères, dis-moi ?

— Pourquoi parler tout court, Madeline ? Comment se fait-il qu'il suffise d'un speech de la directrice des études féministes de Brown ou de Princeton devant le comité pour m'inciter à brandir l'étendard de la cause des femmes et me convaincre qu'il n'y a pas plus urgent que d'opérer une révolution complète des mentalités, alors qu'au bout de vingt-quatre heures à Clare, l'envie me démange furieusement de militer en faveur de l'abandon de toutes les gamines à la naissance ? Tu pourrais me dire si ça tient à une tare rédhibitoire de ma psyché, ou si c'est du côté de Clare et de toutes les universités féminines qu'il faut chercher ?

— Je ne connais rien de plus gratifiant pour la psyché que du foie gras sur canapé. Est-ce véritablement un délice, ou n'est-ce

qu'une mine de calories particulièrement rassurante ? Je me demande...

— C'est une question dont j'ai déjà débattu avec Archer, alors épargne-moi tes états d'âme sur la bouffe en général et ce que tu as dans ton assiette en particulier. Mange et bois tout ton soûl, mais parle-moi de Clare.

— Je t'ai déjà livré le fond de ma pensée il y a des lustres, Kate, dans les vapeurs de monoxyde de carbone de Calahan Tunnel. Lis plutôt ce que Margaret Rossiter dit des femmes de science dans ce pays. Dès que les sciences exactes sont apparues comme des disciplines rigoureuses, on s'est ingénier à considérer les femmes comme l'opposé même de la rigueur : de petits êtres délicats, aimants, naturellement domestiques et délicieusement irrationnels. Le conflit ne date pas d'hier. Rossiter souligne, entre autres, que lorsque Emma Willard a ouvert son institution de jeunes filles en 1800 et des poussières, elle a dû, pour pouvoir enseigner quelques matières « sérieuses », prétendre qu'elle ne cherchait qu'à former des épouses, des mères et des maîtresses de maison accomplies. Savait-elle bien ce qu'elle faisait ? Était-elle consciente de ce que cela avait d'ambigu ? Ni Rossiter ni personne ne pourrait le dire. Reste que les femmes qui se sont mêlées d'éduquer les femmes ont toujours dû affronter cette contradiction. Toutes les cultures, quelles qu'elles soient, ont toujours cherché à entraver la liberté des filles, à leur lier les pieds, symboliquement parlant. Résultat, les femmes qui s'intéressent aux disciplines dites « rigoureuses » ont dû accepter d'être perçues comme « non féminines » voire de se considérer comme telles. Et rien n'a changé. Essaie d'instituer un programme d'études féministes, et tu verras le corps enseignant masculin se précipiter en larmes dans le giron des anciennes élèves, en clamant que la fac est en passe de devenir une annexe de Lesbos.

— Que pensent les psys de cette grande terreur des lesbiennes ?

— S'ils sont freudiens, ils s'alignent sur la position du maître : ils tremblent dans leurs suspensoirs, ou dans leurs gaines, selon le cas. Si tu as un mois à perdre, plonge-toi dans les plus récentes interprétations du cas Dora... ! Il y a quand même une

chose qui m'échappe : comment se fait-il que toutes les nanas pour qui la vie d'une femme ne peut se concevoir qu'en orbite stationnaire autour d'un homme, ou à errer dans les immensités glacées du vide interstellaire, comme une planète folle en mal d'un soleil, ne rendent pas grâce à l'homosexualité féminine, qui a au moins l'avantage d'escamoter de leur coin de la galaxie un certain nombre d'étoiles de première grandeur, si tu vois ce que je veux dire...

— Mais si les universités féminines ne plaident pas en faveur de la cause des femmes, à quoi servent-elles donc, si ce n'est à perpétuer la conception masculine de « la Femme » ?

— Eh bien, tu vois, Kate ! Tu as dit ça mieux que moi, et en trois fois moins de mots. Et maintenant, si nous passions à quelque chose de plus réjouissant à défaut d'être édifiant ? Une autre bouteille de vin, par exemple... Du rouge, ça te va ? Ce serait parfait avec mon agneau ! »

Tandis que le garçon changeait les verres et emportait les reliefs du foie gras, Kate s'abandonna contre son dossier avec un soupir d'aise. Pourquoi n'y avait-il qu'avec Madeline qu'elle pouvait avoir une conversation à peu près cordiale et détendue, sur ce satané campus – Archer y compris ? Impossible de chasser de son esprit cette question qui, somme toute, n'était pas d'un intérêt immédiat. Son problème le plus urgent était de découvrir ce qui était arrivé à Patrice, cette fameuse nuit de juin. Fallait-il parler à Madeline de la doublure du docteur Myers ? Pas sans le consentement de l'intéressé, et Kate était pratiquement sûre qu'il préférait, pour le moment du moins, éviter d'ébruiter l'affaire.

« Eh bien ! me voilà tout à fait ragaillardie, Kate. Je suis prête à consacrer toute mon attention à ton affaire. Tu es un ange d'avoir supporté mes humeurs comme ça. Je dirais, pour faire bref, que ton problème consiste à découvrir pourquoi Patrice s'est jetée dans ce lac et, au cas où elle ne l'aurait pas fait de son plein gré, à déterminer comment elle s'est retrouvée dedans. Exact ?

— Exact. Dis-moi, Madeline, tu as fait médecine, avant de devenir psy, je veux dire, tu as des connaissances médicales, non ? Existe-t-il une substance quelconque capable de rendre

quelqu'un inconscient et qui serait indétectable dans l'organisme au bout de quelques heures ?

— Bien sûr. Le pentotal de sodium, en particulier. Il se résorbe dans l'organisme et disparaît.

— C'est bien ce truc dont on faisait une telle consommation dans les films des années cinquante ? Une petite piqûre, un petit compte à rebours et hop ! le patient retrouvait la mémoire et revivait tout son passé...

— C'est exactement ça. Le sérum de vérité, pour les profanes. D'ailleurs, ça ne sert pas qu'à ramener à la mémoire les souvenirs latents. Ça a aussi un effet relaxant, entre autres.

— Si je comprends bien, quelqu'un aurait pu faire à Patrice une injection de pentotal, sans qu'on puisse en trouver la moindre trace à l'autopsie...

— Pas si vite ! Le pentotal doit être injecté par intraveineuse, et ça laisse des traces, une piqûre. À moins d'utiliser l'aiguille d'une perfusion déjà posée pour faire l'injection, si la personne est hospitalisée, par exemple...

— Mais une marque aussi minuscule ne pourrait-elle pas passer inaperçue, à l'autopsie ?

— Pas si le médecin légiste connaît son métier, ce qui est en général le cas. Reed te dirait la même chose que moi.

— Et dans la peau du crâne, sous les cheveux... ?

— Kate ! Tu mijotes un assassinat ou tu essaies d'en élucider un, là ? Eh bien, manque de veine, c'est le cas de le dire, sache que le cuir chevelu n'est pas vraiment l'endroit idéal pour faire une intraveineuse.

— N'empêche, tout ça apporte de l'eau à mon moulin. Quelqu'un a très bien pu neutraliser Patrice d'une façon ou d'une autre, et la balancer dans le lac pendant qu'elle était inconsciente.

— Ça, ça aurait été une erreur magistrale, fit Madeline, la bouche pleine. Mon agneau est divin ! Et toi ? Comment sont tes papillotes de saumon ? Assez délicatement papillotées pour tes papilles ? Parfait... Elle ne se serait pas noyée tout à fait de la même façon. Ils ont dû retrouver de l'eau du lac dans ses poumons, j'imagine... oui ? Cela signifie, un, qu'elle s'est noyée dans le lac et, deux, qu'elle était consciente au moment de sa

mort. Quelqu'un qu'on jette à l'eau déjà assommé ou groggy ne se noie pas de la même façon, cliniquement parlant, s'entend. Mais ce que je t'en dis, ce n'est pas parole d'évangile, hein ! C'est peut-être toi qui as raison...

— Bien sûr que non, fit Kate. Ça leur serait venu à l'idée, tu parles. Ça doit être leur première réaction, aux médecins légistes, de vérifier si la victime n'a pas été jetée à l'eau complètement inconsciente ou déjà morte. Dommage. L'espace d'une seconde, j'ai bien cru qu'on tenait la solution...

— Voyons, Kate, pourquoi refuser d'admettre que Patrice s'est probablement suicidée ? Ça s'expliquerait, d'un point de vue psychologique. Oh, je sais, dans le temps, on disait que ceux qui menacent de se tuer ne passent jamais à l'acte, mais c'est de la foutaise. C'est même carrément l'inverse. Pense à Sylvia Plath, à Virginia Woolf, à Anne Sexton... Aucune n'en était à son premier essai. Plath a même écrit un poème sur un de ses suicides ratés, si tu te souviens. Peut-être n'avait-elle qu'à moitié envie de réussir son coup, le jour où elle est morte, et Patrice, pareil... Cette nuit-là, le campus était une vraie ruche. Ça grouillait de monde partout, y compris, j'imagine, sur les bords du lac où des bandes d'anciennes nostalgiques devaient déambuler, en évoquant – ô horreur – leur premier patin sur la bouche ! De quoi vous coller le bourdon, non ? Dans ces conditions, comment se fait-il que personne n'ait rien vu, rien entendu ? Et je suppose qu'elle a dû mariner plusieurs heures dans le lac, avant d'être repêchée, ce qui indiquerait qu'elle s'est flanquée à l'eau bien avant l'aube. Je me trompe ?

— Autrement dit, le petit penchant de Patrice pour la mort, sa tendance à y penser et à en parler en permanence, y compris dans ses textes, tout cela accrédite la thèse de son suicide. Admettons. Mais n'oublions pas, à l'inverse, que ses vues sur la mort, justement parce qu'elle n'en faisait pas mystère, étaient une aubaine pour un assassin en puissance : il pouvait compter que tout un chacun s'empresserait de tenir le même raisonnement que toi ! Sans compter, Madeline, qu'à la lumière de certains faits, dont je ne suis pas libre de te parler, il semblerait bien qu'il y ait déjà eu, sinon tentative de meurtre contre Patrice, du moins très nette intention de lui nuire.

— Prends des airs mystérieux tant que tu voudras, mais ne te mets pas à ruminer au moment du dessert ! Laisse-toi plutôt tenter par la crème brûlée maison... Une vraie petite merveille. Écoute, convenons d'une chose : si tu as besoin d'un avis éclairé – le mien, s'entend – je suis à ta disposition. Ça te va ?

— Et comment ! répondit Kate avec un sourire. Cette lettre de démission, tu te préparais vraiment à l'écrire, dis ?

— Elle est quasiment signée. Je reste à Clare jusqu'au quinze juin. Pas un jour de plus.

— Et pourquoi cette date ?

— C'est la cérémonie de remise des diplômes. En plus, si j'en crois la *vox populi*, ce jour-là, ou c'est la canicule, ou c'est le déluge ! Mon contrat court jusqu'au premier juillet, évidemment, mais je ne compte pas faire grand-chose après le quinze, à part tuer le temps et distribuer mes plantes vertes. Et toi ? Jusqu'à quand honoreras-tu ces lieux de ta présence ?

— Je pars après-demain, à moins que je ne décide de jouer les prolongations jusqu'à lundi prochain, mais pour ça, il faudrait que j'aie une raison puissante. Que l'enquête rebondisse par exemple. Et les chances sont maigres...

— Mais ton comité, alors ?

— On devrait avoir fini jeudi. Je crois qu'il y a des chances pour qu'ils recommandent la création d'un programme pilote d'études féministes – pour une période d'essai, ça va sans dire. Comment va réagir Madame la Présidente, ça... Ou bien elle va s'arracher les cheveux et grimper aux rideaux de désespoir, ou bien elle trouvera le moyen d'étouffer le projet dans l'œuf. À mon avis, c'est du fifty-fifty. »

Quand vint le jeudi, Kate dut constater qu'elle avait un peu péché par optimisme. Le comité de réflexion émit effectivement des recommandations, mais pas tout à fait celles qu'elle avait prédites : il préconisa non pas un programme complet d'études féministes, mais des cours expérimentaux ponctuels, qui seraient proposés dans quelques départements. Sous l'énergique pression de Kate et des autres membres favorables au projet, le comité suggéra toutefois d'accorder des facilités, sous forme de subventions ou de décharges d'enseignement,

aux enseignants qui souhaiteraient proposer ce genre de sujet à leurs étudiantes, ou entreprendre des recherches dans ce domaine. Et pan dans les dents ! se dit Kate, en lorgnant du coin de l'œil l'helléniste, qui ne pouvait décentrement prétendre ni aux unes ni aux autres. Cela dit, cette punaise serait tout à fait capable de retourner sa veste, et de se faire financer pour démontrer que la femme était une espèce inconnue dans la Grèce antique ! songea Kate. Quelle horrible mégère je deviens, ma parole ! On comprend que Patrice ait ruminé toutes ces idées macabres... Elle n'avait pas la ressource de prendre ses cliques et ses claques et de les planter là, elle...

Kate s'était, semble-t-il, aussi fourvoyée sur le compte de la présidente, qui parut enchantée des recommandations du comité et convia tout son monde à un cocktail le soir même, afin de célébrer la fin de leurs épreuves. Et tandis qu'elle enfilait une robe *ad hoc*, Kate ne put s'empêcher de se demander si la présidente n'attendait pas que tous les membres du comité aient décampé pour saborder le projet ou en reporter la mise en œuvre aux calendes grecques. Oh, mais ! se dit-elle, c'est que je vais la tenir à l'œil, moi, et m'employer à la bombarder de pense-bêtes. D'ailleurs, je l'en menacerai dès ce soir, en déclinant son sempiternel sherry !

Mais là encore, elle en avait témérairement jugé : le buffet de la présidente offrait un choix de boissons très éclectique, avec ou sans alcool. (Hormis mon cher Laphroaig, évidemment, remarqua-t-elle. Curieux que Patrice ait refilé le virus à Geddes. Peut-être lui a-t-elle mentionné notre rencontre à l'aéroport...) Kate opta pour un Martini-gin – une valeur sûre – et, munie de son verre, se mêla à la conversation générale. Il avait fini par s'établir entre elle et les autres membres du comité cette sorte de fraternité qui lie des individus qui ont partagé de longues épreuves ou survécu à un danger : une catastrophe aérienne en plein désert, par exemple. Kate décida d'amener la conversation sur Patrice, dont la pensée ne la quittait pas.

« Quel dommage que Patrice Umphelby ne puisse être des nôtres, ce soir ! Elle aurait sûrement été ravie des résultats de notre comité, vous ne croyez pas ?

— C'est ce que je me suis dit plus d'une fois durant nos réunions, répondit un petit bout de femme qui enseignait les mathématiques. Mais je me suis souvent fait la réflexion que vous la remplacez très honorablement. Je n'ai jamais bien vu la nécessité de faire des études féministes une matière à part entière, mais je dois convenir que toutes ces femmes qui s'y consacrent m'impressionnent beaucoup. Pour moi, Patrice laisse un grand vide... ajouta-t-elle.

— Avez-vous assisté au service célébré en sa mémoire à New York ? demanda Kate. Un hommage très émouvant.

— Je n'ai, hélas, pas pu m'y rendre. Bien sûr, nous avons eu un service religieux, ici, à la chapelle. Ils ont tâché d'en faire une cérémonie que Patrice aurait approuvée, mais sa famille et ses amis étaient trop accablés par le chagrin, et on sentait chez les autres trop d'hypocrisie. À mon avis, ajouta-t-elle en vidant son verre de Bourbon, ils auraient mieux fait d'avoir le courage de leurs opinions et de s'abstenir de faire acte de présence. »

Kate sourit, sentant qu'elle se prenait d'affection pour cette petite bonne femme boulotte, qui consacrait sa vie à inculquer des théorèmes à ses étudiantes, plutôt qu'à s'interroger sur leur rôle sexuel. Patrice était décidément un excellent révélateur des affinités électives. Ceux qui l'appréciaient semblaient bien être les meilleurs. Allons, Kate, se réprimanda-t-elle, garde-toi de toute conclusion hâtive ! Combien d'enseignants de ce campus as-tu rencontrés, jusqu'ici ?

Au hasard de ses pérégrinations mondaines, la présidente arriva jusqu'à Kate et elles restèrent de longues secondes muettes face à face, sans trouver quoi se dire, ce qui leur ressemblait aussi peu à l'une qu'à l'autre. Aux yeux de Kate, ce n'était guère l'endroit idéal pour discuter de son enquête, et la présidente, qui avait encore en tête leur tout premier entretien, ne tenait pas à s'enferrer dans une discussion sur le comité de réflexion. Elle fut cependant la première à retrouver sa langue. « J'espère, dit-elle enfin, que vous avez découvert les charmes de notre magnifique campus. Mars n'est pas un mois très

clément dans la région, mais nous avons tout de même eu quelques belles journées...

— J'ai particulièrement apprécié mes promenades autour du lac, répondit Kate. Depuis quand l'université a-t-elle acquis les terrains qui l'entourent ?

— L'affaire était faite à mon arrivée ici, mais pas depuis très longtemps, me semble-t-il, répliqua la présidente, reconnaissante à Kate d'avoir déniché un sujet aussi neutre. La direction de l'époque a eu quelques soucis, je crois. Il s'en est fallu de très peu que les terres ne tombent aux mains de promoteurs, et des moins recommandables, qui envisageaient de lotir tout le tour du lac ou d'y implanter un parc d'attraction, un complexe nautique, ou pire, si cela existe... Fort heureusement, un généreux mécène – le mari d'une de nos anciennes – nous a donné les moyens d'acquérir l'ensemble des terrains qui bordent le lac. Nous avons encouragé nos enseignants à s'installer dans les maisons existantes, et même à faire construire. En ce cas, l'université prend à sa charge la plus grande partie des frais d'emprunt, mais récupère les bâtiments en cas de déménagement ou de décès.

— Ce ne doivent pas être les amateurs qui manquent...

— En effet, mais je ne vous surprendrai pas en vous disant que ce sont les plus vieux de nos enseignants, par l'âge et par l'ancienneté, qui les habitent en majorité.

— J'ai eu l'occasion d'aller chez le professeur Geddes.

— Voilà un homme qui a su faire de la sienne un véritable bijou ! Sa femme et lui ne cessent d'y apporter des améliorations. Nous nous sommes même sentis tenus de leur rappeler que tout cela finirait par revenir au collège. Ils s'étaient fait creuser une piscine, voici quelques années, et tout récemment, ils ont transformé en pelouse tout le terrain qui s'étend entre leur maison et le bord de l'eau. Évidemment, en mars, vous n'avez qu'une vague idée de ce que ça peut donner, mais au printemps, l'effet est ravissant. J'espère, d'ailleurs, que nous aurons le plaisir de vous revoir parmi nous et, cette fois, à une époque où notre campus sera à son avantage ! » acheva-t-elle, l'œil déjà en quête de son interlocuteur suivant.

Kate prit provisoirement congé de la présidente, dans de meilleures dispositions qu'à l'accoutumée, sans se soucier de savoir si c'était au Martini-gin ou à la gracieuseté inattendue de son hôtesse qu'elle devait cet accès de bonne humeur.

« J'admire l'art consommé avec lequel elle évolue parmi ses invités, glissa à Kate l'un des membres du comité défunt. D'ailleurs, si vous me permettez, j'admire tout autant la maestria que vous avez déployée, au cours de nos discussions...

— Vous me flattez, répondit-elle. Je crains bien d'avoir trop parlé, pour une simple pièce rapportée... Mais je me posais une question, enchaîna-t-elle, peu désireuse, à son habitude, de parler d'elle, surtout avec un quasi inconnu. Comment se fait-il que les occupants des maisons des bords du lac se construisent des piscines ? Pourquoi ne pas profiter du lac, tout simplement ?

— Habitant moi-même au bord du lac et étant l'heureux propriétaire d'une piscine, je suis on ne peut mieux placé pour vous répondre. Il est impossible de se baigner dans le lac tant l'eau est saturée de produits chimiques et polluée par toutes les saletés que crachent les hors-bords. D'ailleurs, les baignades sont interdites. Un accident est si vite arrivé, vous savez... Alors, pour éviter aux étudiantes toute tentation de faire trempette dans le lac, le mieux est que personne ne le fasse. Cela dit, en hiver, tout le monde vient y patiner et l'été, ma fille y fait de la voile. »

Kate constata avec une certaine gratitude que l'évocation du lac ne rappelait à son interlocuteur aucun souvenir de Patrice. C'était un économiste, un de ces esprits positifs qui accordent une totale attention au sujet en discussion, sans se perdre en vaines associations d'idées. Avec cette conversation, Kate avait atteint les limites de ce qu'elle pouvait endurer en fait de mondanités, surtout s'agissant d'un cocktail où elle n'était venue que par sens de ses obligations sociales. Elle prit donc discrètement congé et s'éclipsa pour rejoindre Lucy et Bertie, chez qui elle espérait bien trouver Archer.



## Chapitre 14

*À la mort de ma mère, j'ai hérité une maison que je n'aimais pas, mais à laquelle je tenais tout de même assez pour avoir quelques remords à la vendre à quelqu'un qui lui ôterait tout caractère – d'autant plus que les cendres maternelles reposaient dans le jardin. J'ai alors découvert que deux instituteurs d'âge respectable, qui avaient installé leur caravane dans un pré attenant pendant les vacances, la convoitaient comme une merveille inaccessible, un vrai conte de fées. Je la leur ai donc vendue pour une bouchée de pain, à tel point que le notaire qui était co-exécuteur testamentaire a failli s'en étrangler de rage. Sur quoi, enfourchant mon manche à balai, j'ai regagné mes pénates où je coule depuis des jours heureux.*

*Sylvia Townsend WARNER*

Installés au coin du feu en compagnie d'Archer, Lucy et Bertie savouraient un petit avant-goût de leurs vacances de printemps qui, à Clare, devaient – comme de juste – débuter au moment où celles de Kate et d'Archer s'achevaient. Kate leur raconta le brillant baisser de rideau du comité de réflexion et exhorte Bertie à veiller à ce que la présidente tienne parole.

« Pas d'autres exigences particulières ? demanda Bertie. La mise à la retraite anticipée de l'ensemble du département d'anglais, par exemple, histoire de faire place à des cerveaux plus jeunes et plus inspirés... À propos, où en est votre enquête ? Archer a refusé de nous en dire quoi que ce soit avant votre arrivée.

— Oh, il n'y a pas grand-chose à en dire, en fait », répondit Archer, avec une nonchalance aux antipodes de son exubérance coutumière. Kate comprit aussitôt qu'il n'avait pas pipé mot du docteur Myers à ses hôtes.

« Eh bien, moi, j'ai une question à vous poser, dit-elle. À ce fameux cocktail chez la présidente dont je sors, je me suis retrouvée à parler des maisons des bords du lac. C'est vous dire la pénurie de sujets de conversation... Bref, je me suis soudain

rendu compte que je ne savais même pas où vivait Patrice. Pas près du lac, je suppose...

— Elle n'a jamais habité par-là, et pourtant, vu son ancienneté, il y a belle lurette qu'elle aurait pu se faire attribuer une de ces villas. Mais ça a coïncidé avec le départ de ses enfants et la mort de son mari... Elle a vendu la maison où ils avaient tous vécu jusque-là et s'est installée dans un appartement de fonction. Moins de soucis, moins de responsabilités... Si l'envie la prenait de partir, elle n'avait qu'à tourner la clé dans la serrure, à prévenir les voisins, et voilà tout. Elle avait un grand trois pièces, plutôt agréable, mais sans plus.

— Qu'est-il devenu à sa mort ?

— Son fils et sa fille sont venus débarrasser ses affaires. Lui, surtout, parce qu'elle était tenue par sa clientèle. Ils se sont partagé les choses auxquelles ils tenaient, en ont distribué pas mal, et ont entreposé tout ce dont ils ne savaient que faire dans l'immédiat.

— En ce cas, comment... ? demanda Kate.

— Sarah a déménagé il y a peu de temps, intervint Archer. Juste avant la naissance du bébé. Elle a ressorti les affaires de Patrice du garde-meuble. Y compris tous ses papiers personnels. C'est comme ça qu'elle est tombée sur la fin du journal de sa mère.

— Patrice fréquentait-elle ses collègues en dehors de la fac ? Est-ce qu'elle les invitait à dîner, sortait avec eux, ce genre de choses ?

— Comme il me semble vous l'avoir dit dès notre première rencontre, le jour où je vous avais invitée à cette soirée sherry chez nous, Patrice avait horreur des mondanités, dit Bertie. En plus, la cuisine n'était pas son fort. De temps à autre, elle allait dîner dans un restaurant avec Untel ou Untel – en terrain neutre, comme elle disait. À mon avis, elle n'avait pas envie de s'embêter à mitonner des petits plats. Cela dit, quand nous n'arpentions pas les bords du lac, elle et moi, il nous arrivait souvent de nous retrouver soit chez l'un, soit chez l'autre – chez elle, en général, parce qu'il n'y avait pas d'enfants – et de passer

des heures à discuter de tout et de n'importe quoi. Cela éclaire-t-il vos dernières théories en date ?

— Mes théories ? Je donnerais cher pour en avoir ne serait-ce qu'une, voire même un embryon d'idée. Mais il n'y a guère qu'au hasard d'une conversation d'une navrante banalité avec une personne de rencontre que l'on apprend quoi que ce soit, je le crains — surtout quand on n'a, comme moi, pas la moindre idée de ce qu'on cherche. Œdipe, lui, s'intéressait au moins à ce qui s'était passé à un certain carrefour... Il a fallu ce cocktail pour que je m'avise que je ne savais même pas où habitait Patrice.

— Si vous voulez voir son appartement, je peux vous y emmener, dit Bertie. Mais depuis le temps, quelqu'un y a emménagé, évidemment. Vous pensez trouver une lettre de suicide sous les lames du parquet ?

— Si Patrice avait écrit une lettre de ce genre, elle l'aurait placardée sur sa porte, comme Luther, objecta Lucy. En tout cas, elle ne l'aurait pas cachée.

— Mais elle en a laissé une, mes chéris, si je puis me permettre de vous le rappeler, glissa Archer.

— Je n'y crois plus du tout, à cette lettre, fit Bertie. Si vous voulez mon avis, Veronica a raison. Archer nous a raconté... ajouta-t-il pour Kate.

— Finalement, fit-elle, je ne tiens pas à le voir, cet appartement. Je crois que je vais plutôt m'offrir un tour de lac.

— Vous voulez de la compagnie ? proposa Bertie.

— Pas la mienne, en tout cas ! lança Archer. La prochaine fois que je m'aventure au-delà du taxi le plus proche, ce sera sur un bon vieux trottoir en dur !

— Et toi, Lucy ? demanda Bertie.

— Je dois m'occuper du dîner, que Kate voudra bien, j'espère, honorer de sa présence. Si vous alliez prendre l'air tous les deux pendant qu'Archer et moi prendrons nos ébats dans la cuisine... ?

— Je me demande si Kate ne préfère pas aller marcher seule, fit Bertie. Y a-t-il place pour moi dans vos ébats ? »

Kate leur promit d'être de retour une heure plus tard et s'éclipsa en riant.

Elle entreprit une fois de plus de traverser le campus. Si Archer et elle quittaient bien Clare dès le lendemain matin, comme prévu, c'était sa dernière chance de se promener au bord de ce lac qu'elle ne parvenait pas à trouver sinistre, bien que Patrice y eût trouvé la mort. Comment blâmer les eaux de prendre les vies qui s'offrent à elles ? Kate était allée en pèlerinage dans les noues où Virginia Woolf aimait marcher, en compagnie de son chien, pour penser à ses livres. Elle avait franchi un petit escarpement pour atteindre la rivière où elle s'était noyée. Rivière était un bien grand mot pour cette minuscule ria que venait saler – car elle en avait goûté l'eau – un léger courant, à peine capable de faire dériver deux cygnes qui passaient. Elle n'avait pas eu le sentiment que l'Ouse était coupable de la mort de Virginia Woolf, pas plus que le lac ne l'était de celle de Patrice.

Cette fois, son regard s'attarda sur les maisons de fonction. Elles s'espaçaient largement le long de la rive et disposaient, pour la plupart, d'un petit ponton qui s'avancait dans l'eau – sans doute pour amarrer des bateaux, puisque la baignade était interdite. Peut-être certains bravaient-ils l'interdiction, la nuit venue ? Ou encore l'été, quand le campus était désert... Et si quelqu'un avait persuadé Patrice de piquer une tête dans l'eau ? Mais le campus était rien moins que désert, ce jour-là, entre les anciennes élèves en goguette et les étudiantes fraîchement diplômées, entourées d'une ribambelle de parents et d'amis... Quelqu'un aurait-il malgré tout lancé l'idée d'un bain de minuit clandestin, auquel Patrice se serait jointe ? Kate avait du mal à l'imaginer. Ce n'était guère le genre d'équipée susceptible de tenter une femme d'un certain âge, et Patrice était déjà d'un âge plus que certain...

Elle arriva à l'allée qui montait vers la maison des Geddes – là où il était si mal vu de remercier son hôtesse pour le déjeuner. Kate sourit à part soi et pressa le pas pour ne pas se faire remarquer, au cas où l'un des époux Geddes aurait mis le nez à la fenêtre. Quelles avaient bien pu être les relations de Patrice et de Gladys Geddes ? Encore une question, une de plus... La liste

des questions sans réponse semblait devoir s'allonger, indéfiniment...

Elle s'arrêta sous un arbre pour regarder la fameuse pelouse qui faisait l'admiration de la présidente. Effectivement, elle était parfaitement unie et régulière. Elle descendait jusqu'au sentier qui bordait le lac, conférant à la maison Geddes un petit air manucuré qui n'était pas vraiment du goût de Kate.

À son retour, elle trouva les trois compères en pleine fiesta. Après cette vigoureuse marche au grand air, elle se surprit à les considérer, l'espace d'un instant, de l'œil sévère que doivent avoir les buveurs d'eau pour les sacs à vin. Mais ni la position de censeur, ni l'état d'esprit qui va avec, n'étaient pour lui plaire et, comme les effets de son Martini-gin présidentiel s'étaient totalement dissipés, elle en accepta volontiers un autre et se joignit à l'euphorie qui régnait dans la cuisine.

« N'empêche... fit Archer en l'attirant dans la salle de séjour, tandis que leurs hôtes mettaient la dernière main aux préparatifs du dîner. J'ai le moral au ras des pâquerettes, Kate. Exactement le genre d'état d'âme où on sent qu'on n'a plus qu'à bouffer des vers de terre. J'ai eu Herbert au téléphone. Il a refusé net. Il ne consent même pas à ouvrir un annuaire pour chercher le numéro d'une agence artistique. Il dit qu'aucun acteur n'accepterait un rôle pareil et que, s'il le faisait, ce ne serait que très grassement payé et sur la base d'un arrangement privé – jamais par l'entremise d'un agent. Selon lui, personne n'aurait l'idée saugrenue d'appeler une agence pour leur demander tout de go : « Envoyez-moi un acteur pour un petit sketch plus ou moins crapuleux – quelqu'un qui sache faire les prises de sang, de préférence. » Evidemment, l'argument se défend, non ? D'ailleurs, on se demande où un acteur pourrait avoir appris à faire les prises de sang... Sur le tournage de M.A.S.H. ? Mais, où allez-vous comme ça, Kate ?

— Je file téléphoner à l'étage. Je viens de penser à un truc. Soyez gentil, allez dire à Bertie et à Lucy que j'arrive tout de suite. Si mon idée donne quelque chose, je vous en réserve la primeur. Ne faites pas attention... Je ne tiens pas en place ! »

Kate entra dans une chambre, dénicha un téléphone et, assise sur le lit, composa le numéro du docteur Myers en faisant

passer le prix de la communication sur sa carte de crédit. Tout souci d'honnêteté mis à part, elle préférait ne pas laisser trace de ce coup de fil sur la note de Bertie. Dirk Myers lui avait donné son numéro personnel, et elle le surprit au moment où il s'apprétait à passer à table.

« Je n'en ai que pour une minute, rassurez-vous, dit-elle. Si je vois qu'il nous faut plus de temps, je vous rappellerai plus tard, mais réfléchissez bien avant de me répondre : est-ce que Patrice vous a clairement indiqué que votre soi-disant remplaçant était un homme ? »

Il y eut un long silence à l'autre bout de la ligne. Kate imagina Dirk Myers en train de passer mentalement en revue toute sa conversation avec Patrice.

« Non. C'est une pure supposition, de ma part. Honnêtement, je ne me souviens pas qu'elle ait spécifié qu'il s'agissait d'un homme. Cependant, si elle en avait parlé au féminin, je crois que ça m'aurait frappé...

— Elle avait une fille médecin mais, même sans ça, elle n'était pas du genre à insister sur le fait qu'une femme puisse être médecin, fit remarquer Kate.

— Laissez-moi réfléchir. Je me suis tellement fait à l'idée que c'était un homme, qu'il m'est difficile d'en avoir le cœur net. Évidemment, elle a très peu parlé de lui – ou d'elle. Quand je l'ai eue au téléphone, elle m'a dit : « Le docteur qui vous a remplacé m'a annoncé que j'avais un cancer du pancréas. J'ai pensé que... », ou quelque chose d'approchant. Je l'ai interrompue et je lui ai demandé de venir sur-le-champ. À sa voix, on sentait bien qu'elle était toute retournée, et on le serait à moins... Ce n'est que bien plus tard que je lui ai posé des questions sur ce faux docteur, et là... attendez que je me souvienne... elle a dit... : « Je préférerais ne pas en parler, Dirk ; de quelque façon qu'on l'envisage, ça a été une expérience épouvantable. » Et comme, à l'époque, rien ne prouvait qu'elle n'avait pas été victime de son imagination, je n'ai pas insisté. Mais pourquoi me posez-vous cette question ? Qu'est-ce qui vous a fait penser à ça ? J'arrive !! lança-t-il à quelqu'un qui devait se trouver dans une autre pièce.

— Oh, juste une remarque d'Archer, répondit Kate. Je vous expliquerai. Une dernière question, tout de même : Patrice avait

dû garder une marque de sa prise de sang. Cette marque aurait-elle pu être réutilisée, des mois plus tard, pour une autre injection qu'on aurait voulu cacher ?

— Seigneur ! Vous êtes encore plus chinoise que Charlie Chan, ma parole ! Navré de vous décevoir, mais la réponse est non. Pas à plusieurs mois d'intervalle. Une trace de piqûre disparaît en très peu de temps et, de toute façon, si Patrice avait eu une marque de ce genre sur le corps, le médecin légiste l'aurait repérée, croyez-moi. Or, on n'a rien trouvé, que je sache.

— Vous avez raison. Je vous demandais ça à tout hasard : je fais une petite fixation sur le pentotal de sodium, en ce moment... Je vous laisse dîner. À bientôt. »

À peine la table débarrassée et la cuisine rangée, Kate et Archer montèrent s'isoler dans la chambre de ce dernier, et elle lui résuma sa conversation avec Dirk Myers. « En vous entendant répéter l'objection de Herbert, qui brille effectivement par sa logique, il m'est venu à l'idée qu'une femme aurait beaucoup plus de chances de savoir faire des prises de sang qu'un homme. Songez au nombre de femmes qui sont amenées à manier des seringues dans les professions médicales : infirmières, aides-soignantes, assistantes de laboratoire – vous savez, ces filles qui débarquent dans votre chambre d'hosto et vous pompent du sang à tire-larigot, pour les petites recherches personnelles des toubibs du service... Sans compter toutes les bénévoles des centres de transfusion sanguine, les secouristes, et j'en passe... Bref, il m'a paru plus logique de supposer que l'imposteur ait pu être une femme qui avait un passé médical. J'ai donc demandé à Dirk Myers si Patrice lui avait expressément parlé d'un homme. Il n'en était pas plus sûr que ça. Il m'a tout de même fait remarquer que si Patrice avait dit « elle » à propos de notre imposteur, ça ne lui aurait sûrement pas échappé. Cela dit, tout ça ne nous mène pas bien loin.

— Carrément nulle part, oui ! Sauf à élargir encore notre champ d'investigation, comme si on avait besoin de ça...

— Mon pauvre ami ! Rentreriez-vous bredouille de votre chasse à l'anecdote ? Votre séjour à Clare n'a donc été qu'une inutile perte de temps et d'énergie ?

— Pas entièrement, mais nous sommes tous tellement polarisés sur la mort de Patrice que ça nous empêche de la revoir vivante. Et puis, il y a quelque chose dans l'atmosphère de Clare qui vous donne une furieuse envie d'avaler votre bulletin de naissance. Encore quinze jours de ce régime et j'irais tout droit me jeter dans le lac, une pierre au cou... Et Dieu sait que je n'ai jamais eu la moindre tendance suicidaire !

— Pourquoi ne rentrez-vous pas à New York ? En filant tout de suite à Boston, vous pourriez peut-être attraper le dernier vol de ce soir. Quoique... Ça risque d'être un peu juste, rectifia Kate, après un bref coup d'œil à sa montre. Mais le trafic reprend dès l'aube, vous savez.

— Vous rentrez avec moi ?

— J'hésite encore. Je m'étais bien juré de fuir ces lieux au plus tôt, mais je me demande maintenant si je ne ferais pas mieux de rester un peu, pour tirer deux ou trois choses au clair.

— À mon humble avis, vous le feriez tout aussi bien à domicile, en compagnie de Reed.

— Vous avez peut-être raison. Je vais l'appeler tout de suite, d'ici. Je préfère ne pas téléphoner de chez la présidente. Ce n'est pas que je sois spécialement parano de nature, mais j'ai peur de nourrir de noirs soupçons au moindre parasite sur la ligne... »

Archer s'apprêtait à sortir quand Kate le retint. « Un instant ! J'ai encore besoin de vos lumières. À la mort de Patrice, ses enfants sont venus ici et ont déménagé tous ses papiers et manuscrits – à leur connaissance, du moins. Ils n'ont épluché ses papiers d'affaires que bien plus tard, lorsque Sarah les a récupérés. Tous les manuscrits de Patrice sont allés à la collection Berg. Pourquoi pas à la bibliothèque de Clare, soit dit en passant ? Ou encore à la collection Sophia Smith, à Smith College ?

— Je me suis posé la même question. Sarah est installée à New York, où elle a rencontré Lola Szladits, cette femme passionnante qui gère la collection Berg. Lorsque la Berg a manifesté de l'intérêt pour les papiers de Patrice, Sarah a estimé

que le mieux était de les leur confier. D'ailleurs, le fait que Patrice se soit censément donné la mort à Clare ne semblait pas dénoter un attachement très vif pour cet établissement. Quoi qu'il en soit, son testament stipulait que ses enfants pouvaient disposer librement de ce qu'elle leur laissait, ce qu'ils ont fait. Sans opposition de la part de George, qui n'avait pas d'opinion bien arrêtée sur le sujet, semble-t-il.

— George... voilà quelqu'un que nous avons totalement négligé, Archer. Pensez-vous qu'il aurait pu faire un épisode psychotique et avoir liquidé maman dans son délire ? Rappelez-vous : nous ne devons écarter aucune éventualité.

— Vous me croirez si vous voulez, mais nous avions déjà envisagé cette solution, avec Herbert. Nous sommes allés jusqu'à vérifier s'il avait ce qu'il faut bien appeler un alibi... À l'heure H, George assistait à je ne sais plus quel colloque ou congrès de géologie. Plusieurs centaines de personnes peuvent attester de sa présence pendant toute la durée de ce colloque, qui se tenait d'ailleurs à plus de cinq mille kilomètres d'ici. Sarah, en revanche, aurait eu la possibilité matérielle de faire le coup – si coup il y a. Impossible, en ce qui la concerne, d'établir sans équivoque qu'elle se trouvait loin d'ici, en compagnie de témoins désintéressés, mais pas plus que vous je ne la crois coupable une seule seconde. Quant à Clare, tout le monde y était avec tout le monde sans être avec personne, si bien qu'il n'y a pas une âme, sur ce campus, qui puisse se prévaloir d'un alibi digne de ce nom. Un peu comme dans *Trop de témoins pour Lord Peter*, si vous voyez ce que je veux dire...

— Puisque nous en sommes au rayon polar, que dites-vous de Veronica ? Elle ferait une coupable très honorable, je trouve. Après tout, elle entretenait avec Patrice des relations tellement passionnelles, tellement conflictuelles, qu'on l'imagine assez tuant une femme qu'elle avait déjà traînée en justice. Mais pourquoi, en ce cas, se mettre à crier au meurtre et à l'assassin, alors que tout un chacun s'accordait si bien de la thèse du suicide ?

— Pourquoi intenter un procès à quelqu'un, puis implorer son pardon et se remettre à lui faire des mamours... ?

— Archer, vous ne croyez quand même pas que c'est elle ?

— Au point où j'en suis, je serais même prêt à soupçonner ce brave Dirk Myers. N'oublions pas que sa version des faits ne repose que sur sa seule parole...

— Aucune allusion à cette histoire de pancréas, dans le journal de Patrice ?

— Non. Pas la moindre. Mais la connaissant comme je la connaissais, le contraire m'eut étonné. Même son cancer du sein, elle n'en parle que des mois après son opération. Il semble qu'elle n'écrivait que sur des sujets que l'écriture lui permettait de maîtriser. Une façon de s'en distancier. Ses véritables angoisses, elle ne les abordait jamais à chaud. Elle avait besoin de laisser les choses se décanter. C'est du moins l'impression que j'en ai.

— Et vous avez sans doute raison. Cette satanée bonne femme aurait-elle orchestré elle-même son propre assassinat que ça ne serait pas mieux ficelé. Nulle part, il n'y a le moindre indice, la moindre preuve, rien...

— Ce qui nous ramène à la case départ... Désolé, très chère, mais je crois que je vais vous fausser compagnie et régler mon réveil au chant du coq. À nous deux, New York !... Et toi aussi, Herbert ! Mais ne vous mettez pas la rate au court-bouillon, Kate. Comme je ne cesse de le répéter à Herbert, il nous faut absolument renouer avec le délicieux hédonisme qui a présidé à notre toute première rencontre, dans ce restaurant chinois... De toute façon, si nous voulons avancer sur cette biographie, nous devons cesser de nous torturer à propos de la fin de Patrice. Cela me semble aussi vain que de s'échiner à deviner celle du *Mystère d'Edwin Drood*<sup>13</sup>. »

\*  
\* \*

---

<sup>13</sup> *The Mystery of Edwin Drood*, dernier roman de Dickens, inachevé à sa mort en 1870, et publié à titre posthume. L'un des grands jeux littéraires en vogue dans les milieux anglosaxons, consiste à imaginer quel dénouement Dickens projetait de lui donner. (N.d.T.)

Après avoir souhaité bonne nuit à Archer et demandé à Lucy et Bertie la permission de téléphoner depuis leur chambre, Kate remonta à l'étage et appela Reed.

« Ah ! fit-il. Alors, par quel avion arrives-tu, demain ? J'ai fait provision de tout le nécessaire – et de tout le superflu – indispensable à une cérémonie de bienvenue digne de ce nom. Que penses-tu de mes premiers pas dans le mode polysyllabique, chérie ? Kate... ? Tu es toujours là ? Tu vas bien ?

— Reed, crois-tu que tu peux me dénicher un homme à poigne ? Ou une solide gaillarde qui ne rechigne pas au travail manuel ? Pour tout le weekend ?

— J'en déduis que je ne fais pas l'affaire, sans quoi tu me l'aurais demandé à moi...

— Il me faut quelqu'un dont la parole ne puisse être mise en doute : aucun intérêt personnel dans l'affaire, aucune relation avec les différents protagonistes. Je tiens d'ailleurs à t'avertir qu'il ou elle risque d'échouer, en ma compagnie, sur le banc des accusés, pour voie de fait, coups et blessures, j'en passe et des meilleures.

— Kate... ? Tu n'envisages tout de même pas d'agresser quelqu'un, ou de te lancer dans l'attaque à main armée... ? Ecoute, chérie...

— Mais non, idiot ! Cela dit, je pourrais bien tomber dans la violation de domicile avec effraction, ou pas loin... Oui, ça décrit assez bien la chose. Surtout, ne t'inquiète pas, mon chéri. Tu peux me trouver quelqu'un ?

— Qu'est-ce que tu dirais d'un flic ou d'un inspecteur de la sûreté en congé ?

— Ma foi, étant donné que ce que je projette est à la limite de la légalité, il vaudrait peut-être mieux que ton policier ou ton inspecteur soit carrément à la retraite. Mais pas depuis des lustres ! Car je ne plaisante pas quand je parle de travail manuel...

— Dieu du ciel ! Et si je ne te trouve personne, tu vas sûrement te débrouiller pour dégoter un individu encore moins recommandable. Bon, c'est d'accord. Laisse-moi un moment, quand même. Où puis-je te rappeler ?

— Chez Bertie. J'y suis bien pour une petite heure encore. Si tu ne trouves personne d'ici là, je te rappellerai plus tard. J'ai besoin de réfléchir.

— Je redoute le pire, quand tu réfléchis. Vas-y, donne-moi ton numéro. Mais jure-moi que tu n'as pas l'intention de te servir d'une arme. Souviens-toi que tu es désormais l'épouse d'un futur professeur de procédure pénale ! »

Kate lui laissa les coordonnées de Bertie et raccrocha. De retour au salon, elle accepta le cognac que lui proposait Lucy et lança la conversation sur Clare College. Comme elle l'avait prévu, le sujet les occupa agréablement pendant plus de temps qu'il n'en fallut à Reed pour la rappeler.

Il avait trouvé l'homme qu'il lui fallait, et il lui donna un numéro où le joindre.

« Ne te fais surtout pas de souci, le rassura Kate. Il n'est pas exclu que je renonce carrément à mon entreprise. Mais ça ne présente pas le moindre danger en soi, en dehors d'éventuelles retombées pénales...

— Eh bien, fit Reed, me voilà rassuré ! Avec ta permission, je vais illico m'assurer les services d'un bon avocat. Tu as une préférence pour un cabinet juridique en particulier ? »

Le lendemain soir, à sept heures et demie, Kate retrouva l'homme que lui avait délégué Reed, devant le bâtiment de l'administration désert. D'emblée, Mr O'Malley exigea qu'elle lui dise « Bob » tout court, tout en se refusant obstinément à l'appeler autrement que « Mrs Amhearst ». Kate renonça à entamer un débat de fond avec lui – elle avait pour l'instant d'autres chats à fouetter. O'Malley était à l'évidence une vieille connaissance de Reed, et n'avait accepté de prêter son concours à cette expédition nocturne que pour lui faire une fleur. Et si cette fleur consistait à assister sa femme dans ses frasques, c'était les oignons dudit Amhearst. Pour lui, Kate était Mrs Amhearst – et eût-elle été quoi que ce fût d'autre qu'il n'aurait sûrement pas été là !

« On attend la nuit, c'est ça ? Et puis on va creuser, hein ? demanda-t-il, en montrant du doigt les pelles et la pioche que Kate avait apportées.

— Oui, à vos deux questions. D'ailleurs, elle en met un temps à tomber, cette nuit ! Dieu merci, la soirée s'annonce tranquille. Même le soleil s'est couché sans faire d'histoire... »

Ce dernier trait sortait tout droit d'une lettre de Sylvia Townsend Warner (dont la prose continuait à lui trotter dans la tête quand le problème de Patrice cessait de monopoliser son attention), mais elle ne jugea pas indispensable d'en informer O'Malley. Il n'avait pas l'air d'être du genre à apprécier les citations, ni même à les supporter.

« On a loin à aller, avec ces pelles ?

— Assez. Ce sera trop lourd pour vous, si vous n'en prenez qu'une ? Je porterai la deuxième et la pioche, proposa Kate, qui commençait à se demander si Reed ne lui avait pas dépeché un syndicaliste de l'espèce la plus tatillonne.

— Bah, ça ira. Mais pourquoi ne pas nous rapprocher en voiture ?

— Je n'ai pas de voiture. Vous en avez une, vous ?

— Ouais. Mais je me suis dit que vous auriez la vôtre...

— De toute façon, mieux vaut y aller à pied. On se fera moins remarquer dans les allées du campus qu'avec une voiture, surtout à la nuit tombée. On y va ? » Kate le considéra d'un œil critique. Elle s'attendait à quelqu'un de beaucoup plus coopératif. Elle se consola en pensant qu'il ferait merveille dans le box des témoins.

Il ne leur fallut qu'un quart d'heure pour atteindre leur objectif, mais le temps lui parut nettement plus long. La marche à pied n'avait pas amélioré l'humeur de Bob. « On m'avait parlé de creuser, pas de trimbaler des pelles », grommela-t-il, achevant de convaincre Kate qu'il appartenait à un syndicat municipal particulièrement revendicatif.

« Eh bien, parfait, dit-elle. C'est justement le moment de creuser. »

Bob regarda la maison où ne brillait aucune lumière. « Et qu'est-ce qui nous dit qu'ils ne vont pas rentrer et nous surprendre en pleine action ?

— Je leur ai offert des billets pour un concert de gala du Boston Symphony...

— Un vieux truc de cambrioleur, ça, fit Bob d'un air sombre. Ils vous envoient des billets de théâtre, et pendant ce temps, ils vous vident la maison tranquille.

— Mais je ne prétends pas à l'originalité, fit Kate. Ce que je vise, c'est avant tout l'efficacité. Tenez, c'est là qu'il faut creuser.

— Ça m'a l'air encore sacrément gelé, là-dessous. Une chance que vous ayez pensé à prendre une pioche. Alors, qu'est-ce qu'on est censés chercher ? »

Kate le lui expliqua.

## Chapitre 15

*Oui, je crois qu'entre cinquante et soixante ans, j'écrirai quelques livres tout à fait singuliers, si je vis encore...*

*Virginia WOOLF*

La semaine qui suivit fut, pour tout le monde, une semaine d'angoisse – à des degrés divers, bien sûr. La présidente Norton, prise sous le feu croisé des recommandations du comité et des retombées de l'enquête de Kate sur l'affaire Umphelby, désormais proche de son dénouement, ne trouva qu'une raison de se réjouir : les vacances avaient vidé le campus, et il n'y restait plus une étudiante pour assister aux fâcheux événements qui s'y succédaient. Le plus spectaculaire fut l'arrivée en force de la police – précédée d'une kyrielle d'inspecteurs en civil – qui débarqua pour procéder à l'arrestation. Que tout ce beau monde fût là pour signifier à qui de droit une inculpation de meurtre en bonne et due forme ou, comme ils ne cessaient de le répéter, pour effectuer un simple interrogatoire de routine dans le cadre de leurs investigations, la présidente n'y voyait qu'une distinction négligeable, peu susceptible de la rasséréner.

Dans leurs universités new-yorkaises respectives, Archer et Kate s'étaient remis au travail, mais mieux valait ne pas trop s'interroger sur l'ardeur avec laquelle ils remplissaient leur mission pédagogique. Herbert s'en enquît néanmoins. « En ce qui me concerne, répondit Kate, dès que j'entre dans ma salle de cours, je suis toute à mon sujet. Tous les passionnés de bridge vous diront qu'il en est de même pour eux, lorsqu'il s'adonnent à leur passe-temps favori. Ce doit être vrai de toute activité exigeant une totale concentration. Mais avant et après mes cours, vous êtes au centre de mes pensées, Herbert. »

Car depuis qu'il était en vacances, c'était Herbert qui avait repris le flambeau des investigations. Il faisait la navette entre Boston et New York, poussant même une fois jusqu'à Saint Louis, et louait des voitures – aux frais de Kate et avec une

libéralité qui lui semblait le comble de l'extravagance – pour se rendre des aéroports à ses diverses destinations.

Kate et Archer ne lui ménageaient ni leurs éloges, ni leurs encouragements, tant de vive voix, quand il rentrait épuisé de l'un de ses raids, qu'au téléphone, lorsqu'il les appelait pour leur dresser des comptes rendus détaillés, depuis ce qu'il commençait à appeler « le terrain ». « Il est essentiel, dans cette affaire, que vous alliez au fond des choses, lui répétait Kate. Vous savez que j'ai raison. Ce n'est qu'à ce prix que vous pourrez, Archer et vous, vous remettre à votre biographie en toute sérénité...

— Ma sérénité m'a définitivement abandonné, gémissait Herbert. Et si nous laissions la police se dépatouiller toute seule ? Ils finiront bien par agir en temps utile, comme Reed nous l'a assuré.

— Avez-vous bien songé à ceci, tous les deux ? » objectait Kate. (Car Archer, non sans une bonne dose de mauvaise conscience, avait tendance à considérer, comme Herbert, qu'il fallait peut-être faire confiance aux lenteurs et aux tâtonnements de la police.) « Lorsque vous en arriverez au chapitre relatant la fin si peu banale de la vie de Patrice, vous serez heureux de pouvoir dire que vous étiez présents, que vous avez personnellement mené l'enquête, que vous pouvez attester de la véracité de ce que vous avancez. Ça vous a tout de même une autre gueule que les suppositions, hypothèses et autres conjectures plus ou moins gratuites dont sont tissées tant de biographies !

— Il y a ça, bien sûr... » admettait Herbert, en se sauvant pour attraper son avion.

Reed se montrait tantôt coopératif, tantôt réprobateur – à croire qu'il avait derrière lui toute une carrière universitaire, se disait Kate. « Oh, ça va ! Comme s'il ne t'était jamais arrivé de sauter dans ta voiture pour te rendre sur les lieux d'un crime... ! Enfin, c'est du moins ce que tu m'as laissé entendre... Mais, bien sûr, ça remonte à ta prime jeunesse, avant que tu ne deviennes une gloire incontestée du barreau. »

Reed soupirait et s'efforçait de faciliter de son mieux la tâche du trio d'enquêteurs amateurs – ce en quoi son réseau de relations et ses contacts lui faisaient gagner un temps précieux.

« Tu as conscience, j'espère, rappelait-il à Kate de temps à autre, que tu vas devoir répondre d'une accusation de violation de domicile avec effraction. »

À quoi Kate répliquait qu'elle n'avait commis aucune effraction puisqu'elle s'était contentée de se faufiler dans la salle de bains par un panneau de fenêtre à guillotine déjà entrouvert. « Un kilo de plus, et je ne passais pas. Et puis, je n'ai rien volé. J'ai juste jeté un petit coup d'œil. » Et Reed de soupirer. « D'ailleurs, si tu veux savoir, enchaînait-elle, pour clore temporairement le débat, je n'ai pas été fâchée de m'offrir un peu d'action. Je venais tout juste de me plaindre à Madeline que mon temps se consumait en vaines parlotes.

— O'Malley m'avait dit que, pour une femme, tu n'étais pas très bavarde. J'aurais dû flairer que ça n'augurait rien de bon. Dis-moi, tu as remarqué cette étrange affinité que tu as développée pour la criminalité dans le Massachusetts ?

— Ça n'a rien d'étrange. C'est là que sont concentrées presque toutes les facs de la côte est. Je te signale d'ailleurs qu'il en reste encore cinq, entre Amherst et Northampton, où je n'ai pas encore mis les pieds.

— Je me demande s'ils se rendent bien compte de la chance qu'ils ont, là-haut... »

En définitive, Kate retourna à Clare College pour tout raconter à la présidente. La malheureuse – car c'est sous ce jour que Kate commençait à la voir – avait réussi à dégager une heure de son emploi du temps pour la recevoir, ce qui tenait du tour de force. Kate commença par s'excuser.

« Vous n'y êtes pour rien, dit la présidente. Au contraire, je vous suis reconnaissante de tout ce que vous avez fait. Enfin, je crois... L'ennui, quand on doit bouleverser son planning, c'est que ce sont toujours les choses les plus agréables que l'on se voit contraint de sacrifier. Vous pouvez toujours faire faux bond à une collègue, mais pas à un membre du conseil d'établissement

ou à un bailleur de fonds indigné. Si nous commençons par le commencement ? Par le début de votre séjour à Clare, j'entends.

— C'est relativement sans intérêt, fit Kate. Je n'ai fait que jouer la mouche du coche, bavarder avec des dizaines de gens et poser des questions idiotes. La chance nous a un peu favorisés, Archer et moi, mais pas tant que ça... Et pourtant, si je ne m'en étais pas mêlée, je crois qu'ils s'en seraient tirés sans y laisser une plume. Leur petite machination était une merveille d'ingéniosité.

— Vous parlez des Geddes.

— Oui. Elle et lui, je crois. Mais je laisse à leurs avocats le soin d'établir les responsabilités. Je pense qu'il s'agit d'un cas de *folie à deux*<sup>14</sup>, comme disent les psychologues. Et j'ai souvent eu l'occasion de constater que nombre de couples répondent assez bien à cette description – un mariage de névroses... Pardonnez-moi cette petite tendance à la digression, mais c'est mon premier rapport devant une présidente d'université. Je vais tâcher de rester dans le droit chemin. »

La présidente Norton ne daigna pas sourire. Elle attendit. « Vous pourriez peut-être remonter à la nuit du vendredi et à l'épisode de la pelouse, suggéra-telle en désespoir de cause. Qu'est-ce qui vous a amenée à soupçonner les Geddes ?

— Cela vous étonnera sans doute, mais j'étais à cent lieues de penser à eux, au début du moins. Mes soupçons se sont tour à tour portés sur plusieurs autres personnes. Veronica, un certain nombre de collègues de Patrice dans divers départements, un médecin... J'ai même été à deux doigts de me convaincre que Patrice elle-même avait eu l'idée saugrenue d'aller se jeter dans le lac en pleine nuit, en laissant une lettre qui, sans cadrer absolument avec sa situation personnelle dans le fond, paraissait tout à fait plausible, dans la forme. C'est au cours de la semaine que j'ai passée ici que j'ai acquis la certitude qu'on l'avait assassinée. La première chose qui m'a mis la puce à l'oreille, ça a été de découvrir que quelqu'un avait déjà tenté de la tuer, en recourant à une ruse assez machiavélique, quoiqu'un

---

14 En français dans le texte.

peu aléatoire. C'est d'ailleurs ce dont le pauvre Herbert tâche d'apporter la preuve en ce moment.

— J'avoue que je ne vous suis pas bien. Une autre tentative de meurtre... ? Et qui est Herbert ?

— Oh, désolée ! Herbert collabore avec Archer à la biographie de Patrice. Ses vacances ont débuté au moment où nous avons dû, Archer et moi, reprendre nos cours. La première tentative a été une imposture au diagnostic médical, destinée à faire croire à Patrice qu'elle était atteinte d'un cancer incurable et foudroyant. Un plan habile qui avait des chances de marcher, étant donné les vues de Patrice sur la mort. Je suis à peu près sûre que c'est à ce moment que les meurtriers ont écrit cette fameuse lettre de suicide.

— Celle où elle cite Charlotte Perkins Gilman... ?

— Exactement. Une idée assez géniale en fait, qui présentait pour les Geddes le triple avantage de faire référence à une femme que Patrice admirait, d'orienter quiconque y regarderait de plus près sur la piste du cancer, et de leur éviter de se lancer dans un pastiche du style de Patrice, un exercice toujours périlleux. Je les soupçonne même d'avoir envisagé de jouer les bons Samaritains, en proposant à Patrice de seconder les éventuels projets de suicide qu'aurait pu lui inspirer ce cancer fictif. Mais cela, c'est pure conjecture de ma part. Je ne pourrais ni le prouver, ni démontrer comment ils comptaient s'y prendre. Tout cet épisode est une leçon magistrale sur la causalité ou plutôt, l'absence de causalité. Car, ironie du sort, Patrice avait bel et bien eu un cancer. Une tumeur au sein. Mais hormis ses enfants et son médecin, personne ne le savait. Ses meurtriers tablaient sur cette foi qu'elle avait en la mort, comme ultime recours lorsque la vie ne vaut plus d'être vécue. Ils étaient loin de soupçonner à quel point les événements les servaient, et encore moins la réalité que pourrait revêtir pour Patrice une menace de cancer.

— J'ignorais... Je regrette de n'avoir pas su... Qu'elle avait eu ce cancer, je veux dire.

— Comme d'habitude, j'ai échafaudé mes petites théories, poursuivit Kate, et comme d'habitude, c'est la littérature qui m'a inspirée. Archer m'a dit un jour que la clé du mystère serait

aussi impossible à trouver que celle du dénouement d'*Edwin Drood*, un roman dont Dickens n'avait écrit que les vingt-trois premiers chapitres à sa mort. Un jeu littéraire bien connu consiste à deviner où il voulait en venir, un peu comme d'autres tentent de donner une suite à *Orgueil et Préjugé*...

— Je crains d'avoir perdu le fil quelque part du côté de Dickens...

— Mille excuses ! Si je vous parle d'*Edwin Drood*, c'est qu'on y trouve un personnage, un certain Datchery, qui se cache manifestement sous une identité d'emprunt, mais dont nous ignorerons toujours et le véritable visage, et l'identité réelle. Dans le livre, il y a aussi des jumeaux, un garçon et une fille ; la fille s'apprête à se faire passer pour... »

À la mine que prenait la présidente, on l'eût crue coincée dans son bureau par une ancienne élève autrefois richissime, dont elle venait de découvrir qu'elle était non seulement folle à lier, mais totalement ruinée.

Kate s'empressa de la rassurer. « Je ne compte pas vous infliger tous les cheminements de ma pensée, n'ayez crainte. Bref, sur cette idée de déguisement est venue se greffer une discussion sur les avatars du masculin et du féminin, que nous avions eue lors d'une réunion du comité, et... J'ai fini par comprendre, ajouta-t-elle après une pause, que, réduit à sa plus simple expression, le problème consistait à découvrir comment Patrice, qu'on avait retrouvée noyée, sans la moindre trace de violence ou de drogue, n'en avait pas moins été assassinée. Comment peut-on amener une femme robuste et d'une certaine corpulence au centre d'un lac de cette taille ? Si on l'avait droguée ou assommée au préalable, l'autopsie aurait permis de l'établir. Tel était, en dernière analyse, le problème que j'avais à résoudre. »

La présidente hocha la tête, manifestement soulagée de reprendre pied dans le monde des faits.

« C'est alors que la vérité s'est imposée à moi, comme un éclair : la nouvelle pelouse dont vous m'aviez parlé, la piscine, l'étude longitudinale de Geddes... Je suis allée faire un tour par-là, et j'ai décidé de donner quelques coups de pelle – à moins que l'idée ne m'en soit venue qu'après avoir entendu Archer

faire allusion à Dickens. Quoi qu'il en soit, je me suis dit qu'à moins de déterrer – si j'ose dire – une preuve formelle, il subsisterait toujours un doute dans notre esprit. Si j'avais fait fausse route, il me resterait toujours la solution de m'excuser, de rembourser les dégâts, de prétendre que j'étais pompette ou qu'une lubie aussi soudaine qu'irrésistible nous avait pris, Mr O'Malley et moi, de faire un trou... Mais il s'est avéré que j'avais vu juste.

— Vous avez découvert une canalisation, à ce que j'ai cru comprendre...

— Oui. Un tuyau reliant la piscine au lac, et qui permettait de la remplir. Ils ont dû replanter la pelouse pour dissimuler leur tranchée – et le tuyau, bien entendu. Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais c'est dans sa piscine que Geddes a noyé Patrice. Il était indispensable, pour lui, qu'on retrouve de l'eau du lac dans ses poumons. Une eau de piscine ordinaire, additionnée de chlore, n'aurait pas résisté à la première analyse. Et, cela va sans dire, il est infiniment plus facile de noyer quelqu'un dans une piscine que de traîner sa victime au beau milieu d'un lac, au risque qu'elle crie, se débatte et attire l'attention... Le rapport du médecin légiste, si c'est bien le terme consacré dans le Massachusetts, a conclu à la mort par noyade, sans équivoque. Je vous fais grâce des détails cliniques de la mort par noyade. Les Geddes – car ils ont vraisemblablement agi ensemble – lui ont maintenu la tête sous l'eau en veillant à ne provoquer aucune ecchymose. Peut-être avaient-ils fait boire Patrice avant, encore qu'elle n'ait pas eu beaucoup d'alcool dans le sang ; mais il y en avait tout de même des traces. J'aurais volontiers penché pour une injection de pentotal de sodium, mais bon, il semblerait que ça ne soit pas si simple... J'ai beaucoup appris sur les piscines au cours de cette enquête. Celle des Geddes est en béton, ce qui impose de la vider à l'automne, en prévision du gel hivernal, et de la re-remplir en juin. On fait d'ailleurs maintenant des piscines en plastique, qu'on peut laisser en eau d'un bout de l'année à l'autre sans problème, mais là, je crains que nous ne nous écartions un peu du sujet...

— Un peu, en effet. Pourquoi vous introduire dans leur maison ? Qu'y cherchiez-vous ?

— Oh, mon Dieu ! Si vous pouviez oublier ce détail au plus vite... J'étais à la recherche de deux choses. Au départ, je n'en cherchais qu'une, en fait : le manuscrit du livre que Patrice était en train d'écrire, et que je n'ai d'ailleurs pas trouvé à proprement parler – mais j'y reviendrai dans une minute. Avez-vous déjà constaté à quel point il est difficile de respecter la chronologie des événements, quand on raconte une histoire ?

— Je l'ai constaté, effectivement, fit la présidente en se retenant d'extrême justesse d'utiliser le présent, songea Kate.

— Pendant que j'étais à l'intérieur de la maison, poursuivit Kate, en la remerciant d'un sourire de lui avoir évité cette pique, Bob O'Malley m'a dit : « Pourquoi ne pas chercher la pompe, tant qu'on y est ?

— La pompe ? ai-je fait.

— Il a bien fallu la pomper, cette flotte, parce que, vu la pente, elle a sûrement pas grimpé toute seule dans son tuyau... C'est pas franchement dans les habitudes de l'eau, ça, voyez ! » Et de fait, nous en avons déniché une dans le sous-sol. Une simple pompe de puisard, mais qui, d'après O'Malley, aurait très bien pu faire l'affaire. C'est vous qui m'avez lancée sur ce sujet ! » ajouta Kate. Elle mourait d'envie d'allumer une cigarette, mais elle sentait que la malheureuse n'avait pas besoin de cette épreuve supplémentaire.

« Nous avons passé le reste de la semaine à vérifier divers détails. Notamment que Gladys Geddes avait bien suivi une formation d'infirmière, étant jeune. Je suis allée jusqu'à m'affubler d'une perruque et de lunettes de myope et j'ai débarqué, chaussée de solides sandales, à la fac, dans mon propre département. Personne ne m'a reconnue. Très amusant, ce test... Cela dit, c'est plus facile si vous êtes une femme d'un certain âge. Au-delà de cinquante ans, les gens vous regardent à peine, dans notre belle société... Et puis, nous avons bien entendu tâché de reconstituer ce qui s'est passé sur ce campus le jour de la mort de Patrice, au milieu des réunions d'anciennes et des préparatifs des remises de diplômes prévues pour le lendemain. Nous avons – avec votre permission, ce dont je vous remercie – contacté une ancienne élève qui avait parlé à Patrice à six heures ce soir-là, et qui est, pour autant que nous sachions,

la dernière personne à l'avoir vue vivante. En tout cas, nous n'avons pu retrouver aucun témoin qui l'ait vue, passé cette heure. Patrice avait décliné l'invitation à dîner d'une promotion, en expliquant qu'elle était fatiguée et qu'elle souhaitait se coucher tôt. Quant au prétexte sous lequel les Geddes l'ont attirée chez eux... « Passez donc prendre un dernier verre à la maison avant de rentrer. Un petit Laphroaig, Patrice... » nous ne le connaîtrons sans doute jamais. C'était l'heure du dîner, les abords du lac étaient déserts, et personne n'avait de raison particulière d'aller se balader du côté de chez les Geddes. Ils l'ont noyée, ont caché son corps dans la maison et, dans le courant de la nuit, l'ont remorquée ou transportée en bateau jusqu'au milieu du lac, et là, ils lui ont lesté les poches de cailloux – à moins qu'ils ne l'aient fait plus tôt. Ils ont déposé la lettre dans son appartement, ce qui n'a pas dû présenter de difficultés pour eux s'ils s'étaient, comme je le pense, fait faire un double de sa clé. Cela faisait un bout de temps qu'ils préparaient leur coup.

— Mais pourquoi ?

— Il n'est pas nécessaire d'établir le mobile d'un crime, comme Reed – mon mari – ne cesse de me le sermonner, mais j'ai deux ou trois idées sur la question. D'abord, ils lui vouaient une haine viscérale. Oh, bien sûr, je sais que ce genre d'argument ne tiendrait pas devant un tribunal, d'autant que Geddes a toujours veillé à ne parler de Patrice qu'en termes des plus affectueux. Quant à Gladys, elle la détestait au point d'englober toutes les profs femmes dans une haine universelle. Le pauvre Herbert a mis à profit ses innombrables heures de vol pour lire le premier tome de l'étude longitudinale de Geddes. Il nous reste quelques points de détail à élucider, mais je crois que votre sociologue avait quelques problèmes, de ce côté-là. Dans tous les domaines, on a – crise oblige – rogné sur le budget de la recherche, mais c'est dans le secteur des sciences sociales que les subventions ont le plus été révisées à la baisse. Ne parlons pas des Lettres, où les crédits sont si maigres que la différence ne s'est même pas fait sentir ! Une bonne partie des étudiantes de Geddes l'avaient déserté pour travailler avec Patrice qui empiétait, si je puis dire, sur ses plates-bandes. Elle avait sur

l'âge mûr des théories assez révolutionnaires – dont on ne retrouve, hélas, qu'un pâle reflet, dans son journal. La thèse qu'elle défendait, c'est qu'à l'encontre des idées reçues, bien des femmes entament une deuxième vie à l'âge où elle devraient se retrouver sur la touche. Une vie affranchie des servitudes domestiques comme de la dictature du sexe. Fort de son suivi d'un échantillon de population féminine, Geddes s'était cru fondé à conclure que le troisième âge était, pour la femme, une période de déclin général, et voilà que Patrice, auréolée de sa réputation d'écrivain et jouissant d'une certaine autorité dans sa partie, entreprend d'écrire ce qui aurait pu être l'équivalent d'un *Passages*, pour le troisième âge. Encore que... car Patrice n'avait rien d'une journaliste. Je ne sais pas si Geddes projetait de faire disparaître son manuscrit, ou de se l'approprier. Même s'il se décide à nous apporter une réponse, rien ne prouvera que c'est la vérité. Peut-être n'avait-il pas vu si loin. Tout ce qu'on peut dire, en l'état actuel des choses – qu'il ait détruit le manuscrit, ou qu'il ne l'ait pas retrouvé – c'est qu'il a fait main basse sur les disquettes de Patrice.

— Ses disquettes ?

— Oui. Patrice écrivait sur traitement de texte. Évidemment, c'est une des choses que sa fille n'a pas eu l'idée de mentionner. Elle et George ont vendu l'ordinateur de Patrice en même temps que différentes choses dont ni l'un ni l'autre n'avait l'usage. Sarah n'avait retrouvé aucune disquette, ce qui était pour le moins curieux, mais elle en a conclu que sa mère les avait détruites avant de se donner la mort. Je suppose que vous ne cachez pas une bouteille de Laphroaig dans un tiroir à fond secret... ?

— Une bouteille de quoi ? » s'exclama la présidente, horrifiée.

Kate jugea que sa visite avait assez duré. Elle se leva avec décision et tendit la main à Ms Norton. « Ravie de vous avoir connue, dit-elle. J'attends avec le plus grand intérêt de voir ce qu'il va ressortir des travaux du comité... »

« ...Tout bien considéré, déclara-t-elle quelques instants plus tard à Lucy et à Bertie, en se laissant choir sur leur canapé, je trouve que je me suis remarquablement bien tenue.

— Vous avez amplement mérité un petit remontant... fit Bertie. Et maintenant, si vous nous la racontez, à nous, votre petite histoire... »

Kate s'écroula parmi les coussins, ouvrit grand la bouche et poussa un hurlement de désespoir.

À une semaine de là, tous ayant repris le collier, Archer, Herbert et Kate – venue cette fois en compagnie de Reed – se retrouvèrent au grand complet dans le restaurant chinois où s'était déroulée leur première rencontre.

« Il ne vous reste plus qu'à remettre votre ouvrage sur le métier, leur dit-elle, et à reprendre le fil où vous l'aviez laissé. Tous les obstacles sont désormais levés. Alors, à vos plumes, messieurs !

— D'autant que cette biographie ne va pas manquer de fasciner les foules dès que les travaux de Patrice seront publiés, ajouta Reed. Je suis bien placé pour attester qu'elle avait des idées géniales sur le troisième âge. Et sans doute aussi sur la mort... Ce dont nous pouvons être sûrs, c'est que ce suicide qu'elle aurait peut-être commis à soixante-dix ans, elle ne l'a pas commis à cinquante-huit.

— Rien n'était plus loin de ses préoccupations, dit Kate. Surtout au vu des termes – empruntés à Woolf – en lesquels elle faisait allusion à ce bouquin dans son journal...

— Je n'en garde pas moins une petite dent contre Sarah, fit Archer. Parce que, tout de même, très chère, si elle avait pris la peine de trier les affaires de Patrice, chose que toute bonne petite fille à sa maman aurait faite, nous aurions su qu'il existait un cahier supplémentaire du journal beaucoup plus tôt, et nous aurions eu en main les disquettes de son dernier livre.

— Vous êtes injuste, Archer. Je suis persuadée que Sarah s'en serait occupée tôt ou tard. D'ailleurs, elle avait commencé. Ne nous laissons pas aveugler par notre affection pour Patrice ; ça n'a peut-être pas été une sinécure de l'avoir pour mère. Sarah a laissé le temps au temps, ce qui est une sage décision. Surtout quand on voit les catastrophes que peuvent entraîner la précipitation et la boulimie d'action... n'est-ce pas, Reed ? Sarah

a une vie bien remplie, croyez-moi, entre son bébé, son mari et son métier...

— Il est vrai que les femmes d'aujourd'hui sont assez sidérantes, d'un certain point de vue, fit Herbert. Moi, rien qu'avec mes cours-et la biographie, je suis complètement débordé.

— Vous voyez ! Pas une minute de libre pour éplucher des paperasses à la recherche de disquettes. Et ça n'est pas bien épais, une disquette, dans sa petite enveloppe. Ça peut se glisser discrètement entre deux dossiers, ni vu ni connu... Voilà au moins une chose que j'aurai apprise.

— Mais pourquoi avoir fait ça ? s'enquit Reed.

— Sarah dirait que Patrice avait le goût du secret – un petit travers propre à sa génération. Que je comprends fort bien. Et c'est même une bonne chose, dans certains cas, la preuve ! Geddes avait mis la main non seulement sur le manuscrit de Patrice, mais sur son premier jeu de disquettes. Bénie soit Patrice d'avoir rangé à part ses copies de sauvegarde !

— Reste un détail curieux, tout de même, reprit Reed. Elle évitait de parler de son livre, ce que je conçois parfaitement – moi non plus, je n'aime pas parler de ce qui me tient à cœur, alors tu penses, un projet ou un livre... Mais en ce cas, comment Geddes en a-t-il eu vent ?

— J'y ai réfléchi, dit Kate. Tout le monde a tendance à causer de ses sujets d'étude avec quelqu'un qui est de la partie. Geddes était spécialiste des cycles de la vie. Il était naturel qu'elle discute avec lui de leur dada commun. Mais lui a-t-elle spontanément parlé de ce à quoi elle travaillait ? L'a-t-il découvert par déduction ? Là, mystère... Il n'y a que lui qui puisse le dire.

— Vous imaginez, tout de même... Un bouquin entier sur trois petites disquettes de rien ! fit Archer.

— Des disquettes de huit pouces, précisa Kate, l'air sagace. On peut faire tenir cinq cents pages au bas mot, là-dessus, sinon plus !

— Huit pouces ? Mazette ! dit Reed. Je constate que tu t'es documentée à fond sur les ordinateurs, dans la foulée... Serions-nous en passe de devenir les heureux propriétaires d'un de ces

engins ? Ou n'as-tu effectué toutes ces recherches qu'au nom de la Sainte Enquête ? »

Kate lui décocha un grand sourire. Elle était heureuse. Reed avait surmonté sa crise – plus profonde, elle le savait, que n'aurait pu le laisser penser la désinvolture avec laquelle il y avait fait allusion. Et ils avaient retrouvé leur Patrice. Son dernier livre, malheureusement inachevé, c'était la cerise sur le gâteau, mais le gâteau, c'était Patrice, intacte, telle qu'en elle-même... – ou du moins, aussi proche que possible de ce qu'elle avait été dans la vie.

« Je repense à Veronica, fit Archer. Dire qu'elle n'était pas dans le coup, en fin de compte... J'aurais pourtant juré qu'elle y avait trempé, au moins indirectement.

— Elle l'a fait, je pense, fit Kate. Je me souviens de sa nervosité, la première fois que je l'ai vue. Elle avait un air tendu, traqué, et elle semblait me mettre au défi de la soupçonner. Et puis, cette insistance à me répéter que l'assassin de Patrice était une femme... En était-elle réellement convaincue, ou n'était-ce que de la provocation de sa part ? Je n'en sais fichtre rien. Toujours est-il que ce procès qu'elle avait intenté à Patrice a eu son importance, finalement. Ça a dû donner une idée à Geddes. S'il s'appropriait les travaux de Patrice et qu'elle morte, quelqu'un s'avise de lui en contester la paternité, il pourrait toujours se défendre en invoquant le précédent de Veronica : que deux personnes affirment avoir été plagiées par Patrice paraîtrait quand même un peu louche. Une deuxième affaire ne manquerait pas de conforter dans leurs soupçons les partisans du « y-a-pas-de-fumée-sans-feu » et de réjouir tous les ennemis intimes de Patrice...

— Dommage que nous n'ayons pas retrouvé de roman... ! soupira Herbert.

— Oui. Sa mort est une grande perte, répondit Kate. Qui sait ce qu'elle aurait pu faire de ces treize années de vie qu'elle se serait sans doute accordées ? Je citais l'autre jour à Archer, qui n'en revenait pas, l'exemple de Sylvia Townsend Warner. À soixante-dix ans révolus, elle s'est attelée à une biographie de T.H. White, que certains considèrent aujourd'hui comme le modèle du genre. Et elle ne connaissait pas plus White que vous

Patrice ! » ajouta-t-elle à l'intention de Herbert, qui lui semblait mériter un peu d'encouragement, après les efforts qu'il avait déployés pour faire aboutir l'enquête. Sans compter qu'il était de cette race de chercheurs qui travaillent essentiellement sur des documents et des témoignages écrits. Jamais il ne s'était intéressé de près ou de loin à l'assassinat, a fortiori à celui du sujet de son étude...

« Vous vous étiez solennellement engagée à ne plus mentionner le nom de cette Sylvia Machin Chouette en ma présence ! Elle me rappelle Clare College. Je sais que c'est une épouvantable injustice de ma part, vu qu'elle n'y a jamais mis les pieds, mais le moyen d'échapper aux associations involontaires auxquelles la vie se plaît...

— De fait, fit Reed, bien que vous m'ayez donné quelques cheveux blancs, tous tant que vous êtes — et Kate en particulier —, je crois que vous avez tout lieu d'être fiers de vous. Mon seul souci, ajouta-t-il, comme leurs plats arrivaient, c'est que vous passiez maintenant le plus clair de votre temps à vous prélasser sur vos lauriers...

— Ça ne risque pas ! répondit Kate. Comme disait Lytton Strachey, « le succès nous est venu trop tard pour que nous songions à en tirer gloire. »

— Où a-t-il dit ça ? demanda Herbert.

— Dans une lettre à Virginia Woolf, cette question !

— Eh bien, moi, j'aime mieux Martin Buber, rétorqua Herbert. « Il faut renoncer à la plénitude sans objet et lui préférer ce fil tendu, ce rai de lumière qu'est la quête du but... »

— Ton poulet à la citronnelle refroidit, Herbert... » dit Archer.

FIN